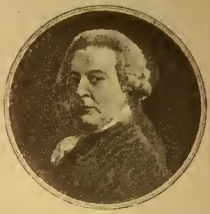
John Adams
Library.



IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No
ADAMS
192.3 v.3

Adams 192.3 v.3

ŒUVRES

DE MONSIEUR DE FONTENELLE.

TOME TROISIÉME;

Contenant l'Hiſtoire du Théatre François, la Vie de M. de Corneille, les Reflexions ſur la Poëtique, & les Diſcours Académiques.

A Melpomene il a rendu son Trone).

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE FONTENELLE,

Des Académies, Françoise, des Sciences, & des Belles-Lettres, & de la Societé Royale de Londres.

NOUVELLE EDITION AUGMENTÉE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS, AU PALAIS,

Chez MICHEL BRUNET, Pere, au Mercure Galant.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

LY
ADAMS192.3
v.3

VIE
DE
M. CORNEILLE,
AVEC
L'HISTOIRE
DU THEATRE FRANÇOIS
JUSQU'A LUI,
ET
Des Réflexions sur la Poetique.

LA Vie de M. Corneille, comme particulier, n'a rien d'assés important pour meriter d'être écrite, & à le regarder comme un Auteur illustre, sa Vie est proprement l'Histoire de ses Ouvrages. Mais cette Histoire demande naturel-

lement d'être precedée par celle du Theatre François, il eſt bon de repreſenter en quel état il ſe trouvoit lorſque les Ouvrages de M. Corneille commencerent à y paroitre. J'ai crû que par ce moyen je ferois un éloge fort ſimple de ce grand Homme, & qu'en même-tems je donnerois à mon ſujet un ornement aſſés agréable.

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS
JUSQU'A M. CORNEILLE.

QUAND il s'agit de faire l'Hiſtoire de l'origine ou du progrès des Lettres en France, les ſix ou ſept premiers Siecles de la Monarchie ne tiennent guere de place. Les Irruptions des Peuples du Nort dans l'Empire Romain, la barbarie de leurs mœurs, & les ravages continuels de la Guerre étouffe-rent pour long-tems les Sciences, à qui il faut, ainſi qu'à des Plantes délicates, un air doux & beaucoup de ſoin. L'onziéme Siecle eſt célebre pour l'ignorance, & en effet elle y fut portée à un haut degré. Cependant ce fut alors, à ce qu'on peut conjecturer, que prirent

naiſſance les Poetes qui écrivirent en *Roman*, c'eſt-à-dire en langue Romaine corrompue, qui étoit devenue la ſeule Langue vulgaire. Ils ſe firent davantage connoître dans le douziéme Siécle ſous les noms de *Trouverres* ou *Troubadours, Conteours, Chanterres & Jongleours.* Les Trouverres ou Conteours étoient les vrais Poetes, ils inventoient les Sujets, & les mettoient en rimes, les Chanterres & Jongleours ne faiſoient que chanter les Poeſies ſur leurs Inſtrumens. On les appelloit auſſi *Meneſtrels.*

Les origines de toutes choſes nous ſont preſque toujours cachées, & c'eſt un aſſés agréable ſpectacle perdu pour notre curioſité ; mais heureuſement nous retrouvons ici une origine de la Poeſie à peu près telle qu'elle a dû être chés les plus anciens Grecs. La Nature ſeule faiſoit ces Poetes dont nous parlons, & l'art ni l'étude ne lui en pouvoient diſputer l'honneur. A l'égard des Trouverres, les Grecs ni les Latins n'avoient jamais été ; perſonne ſans exception n'entendoit le Grec ; il n'y avoit que quelques Eccleſiaſtiques qui entendiſſent le Latin ; & les Gens

habiles ſçavoient par tradition qu'il y avoit eu des Anciens. Auſſi leurs Ouvrages étoient-ils ſans regles, ſans élevation, ſans juſteſſe; en récompenſe on y trouvoit une ſimplicité qui ſe rend ſon Lecteur favorable, une naïveté qui fait rire ſans paroître trop ridicule, & quelquefois des traits de genie imprévûs & aſſés agréables.

Le chant a fait naître la Poeſie, ou l'a du moins accompagnée dans ſa naiſſance, tous les Vers des Trouverres ont été faits pour être chantés. Quelquefois durant le repas d'un Prince on voyoit arriver un Trouverre inconnu avec ſes Ménestrels ou Jongleours, & il leur faiſoit chanter ſur leurs Harpes ou Vielles les Vers qu'il avoit compoſés. Ceux qui faiſoient les *ſons* auſſi-bien que les *mots* étoient les plus eſtimés. On dit qu'encore aujourd'hui en Perſe les Poetes n'ont point d'autre fonction que d'aller par les Cabarets, comme nos Vielleurs, divertir ceux qui veulent bien qu'il leur en coute quelque choſe.

Parmi les anciens Trouverres ſi ſemblables à des Vielleurs, il s'en trouve un grand nombre qui portent de ſi

beaux noms, qu'il n'y a point aujourd'hui de grand Seigneur qui ne fût bienheureux d'en descendre. Tel qui par les partages de sa famille n'avoit que la moitié ou le quart d'un vieux Château bien Seigneurial, alloit quelque tems courir le monde en rimant, & revenoit acquerir le reste du Château.

On les payoit en *armes*, *draps*, & *chevaux*, & pour ne rien déguiser on leur donnoit aussi de l'argent; mais pour rendre les récompenses des Gens de qualité plus honnêtes & plus dignes d'eux, les Princesses & les plus grandes Dames y joignoient souvent leurs faveurs. Elles étoient fort foibles contre les beaux esprits. Si l'on est étonné que dans une Nation telle que la Françoise, qui avoit toujours mepriſé les Lettres, & qui n'est pas même encore bien revenue de cette espece de barbarie, des Gentilshommes & de grands Seigneurs s'amusassent à faire des Vers, je ne puis répondre autre chose sinon que ces Vers là se faisoient sans étude & sans science, & que par consequent ils ne deshonoroient pas la Noblesse. Je ne ferois pas si bien connoître ces

Poetes par tout ce que je pourrois dire d'eux, que par quelques morceaux de leurs Ouvrages, que j'ai crû que l'on me permettroit de rapporter ici. Peut-être que je sortirai un peu des bornes de l'Histoire du Theatre, mais j'espere qu'une matiere assés agréable par elle-même, & assés peu traitée me feroit obtenir ma grace des plus séveres Lecteurs.

Voici deux petits fragmens assés bons de Christien de Troies.

Puisque vos plaist, or m'escoutés
Cuer & oreilles me prestés,
Car parolle oüie est perdue
S'elle n'est de cuer entendue,
Qu'as oreilles vient la parole
Ainsi comme li vent qui vole,
Més ni arreste ne demore,
Ains s'en part en molt petit d'ore,
Se li cuer n'est si éveillé
Qu'al prendre soit appareillé,
Et qu'il la puisse en son venir
Prendre & enclorre & retenir.

Et celui-ci,

Car tiex à pauvre Cuer & lasche,
Quant voit un preudhom qui entache

De ſor ſoi tote une beſongne,
Li cort ſus, & ſi jette fors
Le pauvre Cuer qu'il a el cors,
Et ſi li donne plainement
Cuer de preud homme & hardement.

Hébert dans le Roman des ſept Sages a dit une choſe digne du plus habile d'entre eux.

Rien tant ne greve à menteor,
A Larron, ne à Robeor,
N'a mauvais hom quiex qui ſoit,
Comme verités quand l'apperçoit,
Et verités eſt la maçûe.
Qui tot le monde occit & tue.

Ceci de Thibault Roi de Navarre, n'eſt-il pas joli ?

De bien amer ne puet nus enſeignier,
Fors que li Cuers qui done le talent,
Qui bien ame de fin cuer loyaument,
Cil en ſçait plus, & moins s'en puet aidier.

Monſeigneur Gaces Brulés Chevalier, fort aimé de ce Roi de Navarre, peut paroître digne de ſa faveur par cet échantillon de ſa Poeſie.

Damors me plain & dis pourquoi,
Car ceux qui la trahiſſent voy,

Souvent à leur joye venir,
Et gi fail par ma bonne foy :
Qu'Amors por esaucier sa loy
Veut ses ennemis retenir,
De sens li vient si com je croy,
Qu'a siens ne puet elle faillir.

Ne plairoit-on pas encore aujourd'hui en disant aussi naturellement & aussi tendrement que le Vidame de Chartres.

Douce dolor est la moie,
Car tant en ai le mal chier
Que tout le mont n'en prendroie,
S'il me convenoit changier.

S'il ne falloit que prouver la Noblesse des Trouverres ou Troubadours, je ferois paroître encore ici des Comtes de la Marche, d'Anjou, de Provence, des Ducs de Bretagne, de Brabant, & même l'Empereur Frederic Barberousse, car je ne daignerois pas conter les Seigneurs d'un moindre rang, dont le nombre est presque incroyable ; mais je croi qu'il vaut mieux continuer à choisir quelques-uns de leurs meilleurs morceaux, sans avoir égard à la qualité des Auteurs.

Peyre Remond le Proux Provençal, a dit assés galamment.

Uno doulour senty venir
Al cor d'un angoyssous afan,
Lou Mége que my pot guarir
My vol en dyetta tenir,
Comme lous autres Meges fan.

Robert de Reims dans un grand morceau d'antitheses sur l'Amour, n'a mal rencontré en celles-ci.

Amours va par avanture,
Chacun y pert, & gaagne,
Par outrage & par mesure
Sane chacun & me hagne.
Eurs & mes adventure
Sont tosjors en sa compaigne.
Pour ceſt raison & droiture
Que chacun sen lot & plagne.

Finissons & peut-être trop tard, par ces Vers d'Eustace li Peintre, à sa Maîtresse.

Dame ou tous biens creſt & naiſt & esclaire,
A qui biauté nulle autre ne se prend,
Dont sans menrir ne pourroit-on retraire
Fors grant valeur, & bon enseignement,

Qu'il n'y fault rien, fors mercy seulement,
Bien sont vos faits & vos doux ris contraire
Cuer sans mercy, & semblant débonnaire,
Hé Diex pourquoi ensemble les consent ?

Ces étincelles de Poesies parurent principalement dans les deux extremités du Royaume, en Provence & en Picardie. Les Provençaux aidés de leur Soleil, auroient dû avoir l'avantage ; mais il faut avouer que les Picards ne leur céderent en rien.

La plus grande gloire de la Poesie Provençale, est d'avoir pour fille la Poesie Italienne. L'art de rimer passa de Provence en Italie, & Dante & Petrarque firent bien leur profit de la lecture des Troubadours, & par une juste reconnoissance ils ont parlé avec éloge de la plusspart d'entre-eux, surtout du grand Arnaud Daniel. Petrarque eut encore une obligation plus particuliere à la Provence, tout le monde sçait qu'il fût inspiré par une Provençale.

Qui croiroit que le Ménestrel Rutebeuf, Hebers, & d'autres Auteurs aussi inconnus, & en apparence aussi méprisables fussent les originaux des meilleurs Contes de Bocace ? Qui croiroit

que Bocace eût pillé ces pauvres Gens-là ? Il l'a fait cependant, il leur a pris le Palefrenier qui étant tondu va tondre tous les autres ; le Mari Jaloux qui confesse sa femme, le Berçeau, & quelques autres encore qui ne sont certainement pas des plus mauvais. Leurs Auteurs les appelloient des *Fabliaux*, & plusieurs de leurs Ouvrages portent ce titre.

Ils avoient encore des *Fabliaux* Moraux ou Allegoriques. Tel est le Roman de la Rose, dont les personnages sont *Jalousie*, *Bel acceuil*, *Faux semblant*, &c. Tel, le Tournoyement de l'Antechrist, qui est un combat des vertus & des vices. Tel, le Roman de Richart de l'Isle ou *Honte* & *Puterie* ont debat. *Puterie* irritée de ce que *Honte* ne la veut suivre pour lui faire honneur, la prend, la jette d'un Pont de Paris dans la Seine, où la pauvre Honte se noye, *dont vient que plus n'y a Honte dans Paris.*

Ces Poetes ont traité aussi des morceaux de l'Histoire de leur tems & plus souvent des Histoires fabuleuses ; mais la matiere la plus commune, principalement pour les Poetes de qualité, c'est l'Amour.

Il étoit dans l'ordre qu'avec l'esprit poetique il se répandît en France un esprit de galanterie. Il y avoit en Provence la fameuse *Cour d'Amour*, & la Picardie rivale de la Provence, avoit aussi *ses Plaids & Gieux sous l'Ormel.* Ces *Gieux*, & la *Cour d'Amour* étoient des assemblées de Gentilshommes & de Dames, *qui s'exerçoient à la courtoisie & gentilleſſe*, & décidoient avec de certaines formes, & avec autorité, les questions galantes qui étoient portées à leur Tribunal.

Par exemple, on demandoit *à Nosſeigneurs, & Dames de la Cour d'Amour*, ou *du Gieu sous l'Ormel lequel vaudroit mieux pour une Dame, ou un Amant qui eſt nice, ou un qui ſçait plus du Siecle? S'il y a plus d'honneur à conquerir celle qui aime, ou celle qui onc n'aima? Si l'Amant ſe mariant à ſa mie, perd l'envie qu'il ſouloit avoir de chanter? Lequel la Dame devroit choiſir ou d'un voyage de ſon Amant à la Croiſade contre Mainfroy, ou d'un Mariage à autre qu'elle? Lequel doit plus faire pour ſa Dame, ou celui qui a, ou celui qui eſpere? Lequel vous aimeriés mieux, jouir votre Rival & vous, ou ni l'un ni l'autre? Vous avés gagné une Dame que chacun gagne à*

ſon tour, avés-vous perdu ou gagné ? Sur ces ſortes de ſujets l'on faiſoit les chanſons du *Jeu parti*, c'eſt-à-dire qui contenoient les demandes & les réponſes de part & d'autre. Il y a telle de ces queſtions qui pourroit fournir à une des plus ſpirituelles converſations de Cyrus & de Clélie, & peut-être y auroit-il lieu de s'étonner, que des Siecles d'ailleurs ſi peu éclairés, en ſçuſſent tant ; mais il les faut regarder comme des jeunes perſonnes qui ont de bonne heure l'eſprit formé ſur la galanterie.

Nous avons encore un Recueil de ces Jugemens galans, ou du moins, faits à leur imitation, ſous le titre d'*Arreſta Amorum* il y a deux cens ans. L'Auteur eſt Martial d'Auvergne Procureur au Parlement de Paris. Il commence ainſi ſes *Arreſta Amorum.*

Environ la fin de Septembre
Que faillent violettes & flours
Je me trouvai en la Grand Chambre
Du noble Parlement d'Amours.

Il y avoit les *Seigneurs lais, les Conſeillers d'Egliſe.*

Après y avoit les Déeſſes

En moult grand triomphe & honneur,
Toutes Légiſtes & Clergeſſes
Qui ſavoient le Decret par cueur.
Leurs habits ſentoient le Cyprés
Et le muſc ſi abondamment
Que l'on n'eût ſçeû eſtre au plus près
Sans eſternuer largement.

Enſuite viennent cinquante Procès differens, & en voici un que j'ai choiſi, qui pourra donner une idée de tous les autres.

Pardevant le Marquis des Fleurs & Violettes d'Amours, s'eſt aſſis un Procès d'un Amoureux demandeur d'une part, & une jeune Amie deffendereſſe d'autre part, & diſoit ledit Amoureux que tous les plus grands biens qui ſont en Amours, c'eſt d'entretenir les cœurs l'un de l'autre en parfaite alliance, & union d'amitié, & que toutes & quantes fois qu'un Amant ou une Dame eſt vacquant, ou qu'elle s'entremet de complaire à pluſieurs, c'eſt ſigne que ſon cueur n'étoit point entier en loyauté, & que l'on ne s'y doit pas trop fier. Or ce préſuppoſé, diſoit que cette Dame cy avoit fait pluſieurs promeſſes; & entre les autres que jamais n'auroit autre que lui tant qu'il ſeroit vivant, & lui pareillement à elle: ſi en avoyent fait ſerment l'un à l'autre ſi

grand & solennel, que faire se peut en tel cas. Et ainsi avoient promis qu'ils ne feroient chose à leur pouvoir, parquoy nul d'entre eux y pût prendre, n'avoir desplaisir; mais ce nonobstant ladite Dame puis n'a gueres de temps en ça s'entremettoit d'entretenir plusieurs Gallans par parolles, & très-belles cheres deffenduës en tel cas. Et outre plus pendoit tous les jours en sa ceinture, & en sa quenoüille bouquets nouveaux, & fleurs étranges, sans que ledit Amant les luy eût données, dont il a un peu de mal en sa teste. Car aucunesfois quand il est dans son lict, & s'éveille sur ce point, il met bien trois heures à soy rendormir . . . . De la part de cette Dame deffendereſſe fut deffendu au contraire. Et disoit, que quelques promesses que fissent Dames, se doibvent entendre civilement, c'est à sçavoir là où sera leur plaisir. Et ne donnent jamais si grande auctorité qu'elles ne soient sur leurs pieds pour user de leurs volontés & plaisirs; car elles sont Dames. Et l'on sçait que Dames ne peuvent renoncer aux biens qui leur peuvent venir. Et ont don & privilege de nature de rire & faire bonne chere à tous, affin que l'on ne puisse dire qu'elles soyent malgratieuses . . . Finablement Parties oüyes, fust absolue cette Deffendereſſe des pétitions & demendes de ce Demendeur, en lui permettant (s'elle vouloit,

en

en tant que meſtier eſtoit) de parler , rire , ſaluer , & porter bouquets toutes & quantes fois qu'il lui plairoit , & bon lui ſembleroit. Et condamna ledit Amant en ſes deſpens. On diroit que cet Arreſt ne fût rendu que depuis quatre jours , tant il eſt conforme aux uſages & à la pratique d'aujourd'hui. Dans la Langue de ce Livre-là , un mari ne s'appelle point autrement que Dangier. *Dangier n'étoit point au logis. On craint que Dangier ne grongne.* Il eſt à remarquer qu'un grave Juriſconſulte qui ſe donne le nom de *Benedictus Curtius Symphorianus* , fait ſur ces bagatelles un très-ſerieux & très-docte Commentaire Latin , où il entaſſe Loix ſur Loix & Paragraphes ſur Paragraphes pour éclaircir les queſtions qui ſe traittoient devant le *Marquis des Fleurs & des Violettes.*

Parmi tant d'ouvrages de Poeſie que le douziéme & le treiziéme Siécle ont produits , nous n'avons rien qui regarde le Theatre. Seulement il paroît par l'Hiſtoire des Poetes de Provence , que les Troubadours ont fait quelques Comedies , & il ne nous eſt reſté que le nom d'une intitulée de l'*Heregia dels Preyres* , de l'Héréſie des Prêtres , Piece

apparemment fort agréable en ces tems & dans ces Pays-là, ou les Albigeois, & les Vaudois avoient assés établi la mode de railler les Eccléſiaſtiques. Je trouve encore un autre ouvrage dont le titre étoit, *contre ce que les Rois & les Empereurs ſe ſont laiſſés aſſujettir aux Curés.* Il eſt vrai que ce n'étoit pas une Comédie, cela prouve ſeulement que l'on traitoit volontiers ces ſortes de matieres. Auſſi les Légats des Papes, demandoient quelquefois grace à ces Poetes. On leur abandonnoit tout l'Univers, à l'exception de Rome, & on leur faiſoit promettre, mais en vain, qu'ils la ménageroient.

L'Auteur de l'*Héregia dels Preyres*, s'appelloit Anſelme Faidit. L'Hiſtoire des Poetes de Provence dit qu'il fut bon Poete, *qu'il faiſoit bons mots, & bons ſons, qu'il vendoit ſes Comédies & Tragedies deux ou trois mille livres, Guilhermenſes, ordonnoit la Scéne & recevoit tout le profit.* Il étoit homme de plaiſir, grand joueur, diſſipateur, & qui avoit perdu aux dés tout ſon bien de patrimoine. Il tira d'un Monaſtere de la ville d'Aix une fille de qualité, nommée Guilhaumone de Soliers, & l'é-

pouſa. La Religieuſe s'acommoda parfaitement bien de la vie comique, & tous deux y acquirent un embonpoint digne que l'Hiſtoire en ait fait mention. Anſelme s'attacha d'abord à Richard Cœur de Lion Roi d'Angleterre, fils de Henry II. enſuite à Boniface Marquis de Monferrat; enfin il mourut en 1220. chés Agoult Seigneur de Sault.

Nous ne pouvons juger ce que c'étoit que ces Comedies & Tragedies d'Anſelme Faidit, & celles de quelques autres Troubadours. Il nous eſt ſeulement permis de conjecturer que ce renouvellement du Theatre eût peu de ſuite. Tous les Poetes dont nous avons parlé ont vécu avant l'an 1300.

Le quatorziéme Siécle produiſit moins de Poetes que les deux précedens, ſoit à cauſe des calamités où toute la France tomba ſous les Regnes de Jean & de Charles VI. ſoit parce que les Duchés & les Comtés ſe réuniſſant peu à peu à la Couronne, il y avoit moins de ces petites Cours, où les beaux eſprits trouvoient aſſés bien leur conte. Philippe le Long, dès le tems qu'il n'étoit qu'encore que Comte de

Poitou, eût beaucoup de goût pour la Poesie Provençale, il attira auprès de lui plusieurs Troubadours, & composa lui-même en leur Langue. Il vint à la Couronne l'an 1316. Mais son Regne ne fut que de cinq ans, malheur irréparable pour la Poesie Provençale. Quelque tems après elle commença à s'eteindre dans la Provence même sous la seconde Race d'Anjou, dont elle fut extrêmement négligée, quoique le bon Roi René ait fait quelques Chansons. Dans ce quatorziéme Siécle, je trouve un Poete Tragique, Parasols Limosin ou de Cisteron. Il a fait *cinq belles Tragedies des Gestes de Jeanne Reine de Naples.* Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il mourut en 1383. & Jeanne de Naples l'heroïne de ses cinq Tragedies en 1382. de sorte qu'il n'a vêcu qu'en même-tems qu'elle, & les actions de cette Princesse étoient accommodées au Theatre à mesure qu'elles arrivoient. Avoit-elle fait étrangler son mari pour en épouser un plus aimable ? il paroissoit aussitôt une Tragedie sur ce sujet.

Vers la fin de ce Siécle le génie Poetique baisse fort en France, après l'ef-

fort que la Poesie avoit fait pour dissiper la barbarie, & recommencer de briller à nos yeux, il revient de gros nuages, qui répandent par tout une obscurité presque aussi grande qu'auparavant.

C'est dans le quinziéme Siécle, à proprement parler, que commence l'Histoire du Theatre François. Les plus anciennes Comedies que nous ayons aujourd'hui, sont les Misteres de la Religion. Mais avant que d'entrer dans cette matiere, il faut se faire une idée juste de l'esprit & des mœurs de ces tems-là. Autrement il sembleroit qu'il y auroit une espece de prophanation à dire sans user de quelque précaution, que l'on a mis autrefois Jesus-Christ & le Pere Eternel sur le Theatre.

Les Siecles different entre-eux comme les Hommes, ils ont chacun leur tour d'imagination qui leur est propre. Un Siécle ignorant, & pour ainsi dire mal élevé, pense mal, & se représente toutes choses sous des idées basses. Un Siécle tel que le nôtre, éclairé de toutes les Sciences, se fait des idées convenables aux objets, & pense avec élevation sur ce qui est élevé. Nous avons

des idées nobles de Dieu, & de la Religion, ou du moins nous ſçavons que nous ne devons pas nous arrêter aux idées foibles, & peu élevées que notre eſprit s'en fait ſouvent malgré nous, & nous remettons ces objets dans une incompréhenſibilité majeſtueuſe plus digne d'eux que toutes nos idées. Mais les Siécles de nos Peres plongés dans une épaiſſe ignorance, inſtruits ſeulement par des Moines Mandians, n'avoient garde de prendre ſur la Religion des idées nobles & convenables. Jettés l'œil ſur les Images, & les peintures de leurs Egliſes, tout cela a quelque choſe de bas & de meſquin, qui repréſente le caractere de leur imagination. Leur maniere de penſer étoit la même que leur maniere de peindre. Les Livres de ces tems-là, je parle des meilleurs, ont aſſés de bons ſens, beaucoup de naïveté parce que le naïf eſt une nuance du bas, preſque jamais d'élévation. Peintures, Livres, Bâtimens, tout ſe reſſemble.

Nos Peres ne devoient donc pas croire qu'il y eût aucune prophanation à mettre les choſes de la Religion ſur le Theatre, elles ſe préſentoient à eux

sous des idées basses, qui les invitoient à cette espece de familiarité, dont nous sommes exclus par des idées plus nobles, & qui font naître plus de respect.

De plus ils étoient accoutumés à la représentation des choses saintes, jusque dans le Service Divin. On ne célebroit pas seulement les Fêtes dans la plupart des Eglises, on les representoit. Le jour des Rois trois Prêtres habillés en Rois, conduits par une figure d'Etoile qui paroissoit au haut de l'Eglise, alloient à une Creche où ils offroient leurs dons. Et le Continuateur de Guillaume de Nangis rapporte en l'an 1378. que le Roi observoit cette même cérémonie. *Trois Chevaliers ſés Chambellans tenoient hautement trois Coupes dorées & émaillées, en l'une étoit l'Or, en l'autre l'Encens, & en l'autre du Mirrhe, & allerent tous trois par l'ordre comme l'Offrande devoit être baillée par le Roy, & le Roy après, &c.* Tant cet esprit de representation étoit établi.

La plupart des autres Fêtes ne manquoient pas aussi de se rendre visibles. Il y avoit le jour de Noel dans l'Eglise Cathédrale de Rouen, un de ces Spectacles, qu'on appelloit la *Feſte des Aſnes*;

car c'eſt le nom qu'un vieux Rituel même manuſcrit, lui donne. Tous les Prophetes de l'ancienne Loi paroiſſoient dans l'Egliſe, chacun habillé d'une maniere qui le rendît reconnoiſſable. Balaam étoit-là, monté ſur ſon âneſſe, à qui il donnoit inutilement des coups d'éperon pour la faire avancer, parce qu'un petit Ange l'en empêchoit, & quelqu'un qui étoit caché ſous le ventre de l'âneſſe, parloit pour elle, & diſoit ſon rôle. De cela ſeul, cette Fête où il entroit mille autres choſes, avoit tiré ſon nom de la Feſte des Aſnes, parce qu'aſſurément Balaam avec ſa monture, touchoit bien plus l'aſſiſtance que tous ces autres Prophetes plus ſérieux.

Les Repréſentations étant donc établies dans le Service Divin, on n'avoit garde de s'appercevoir qu'il ne convenoit pas aux choſes Saintes d'être miſes en Comedies. Au contraire la Comedie n'étoit que comme une ſuite du Service Divin, & même elle ſe jouoit d'ordinaire dans les Cimetieres des Egliſes. Au ſortir du Sermon ces bonnes Gens alloient à la Comedie, c'eſt-à-dire qu'ils changeoient de Sermon.

Juſque

Jusque dans leurs divertissemens ils avoient les choses de la Religion devant les yeux, leur Foi étoit fortifiée par l'habitude qu'ils contractoient avec elles, & en entendre si souvent parler, c'étoit quasi les avoir vûes.

Ainsi il n'eût pas été alors plus étonnant que des Gens de bien fissent des Comedies, qu'il le seroit qu'ils prêchassent aujourd'hui. Nous avons une Comedie de la Passion faite par Jean Michel vers le milieu du quinziéme Siécle, & qui est communément attribuée à un Evêque d'Angers de ce nom, mort en odeur de Sainteté. On prétend même qu'il fit des Miracles après sa mort, du moins il y eut long-tems auprès de sa *Tombe un Tronc* qui rapportoit beaucoup.

Il est bien aisé de voir par les Ouvrages de Jean Michel que la Comedie étoit alors au berceau. C'est une suite historique de la vie de J. C. depuis la Prédication de S. Jean, jusqu'à la Resurrection. Quand les personnages qui occupent le Theatre ont dit ce qu'ils avoient à dire, ils s'en vont, & d'autres viennent qui parlent de toute autre chose. C'est une régle inviolable

que les Scenes ne ſoient jamais liées. Il n'y a point d'Actes. Après un nombre ſuffiſant de Scenes la journée finit, ſans autre raiſon, ſinon qu'on en a aſſés dit. L'Aſſemblée ſe ſépare, & le lendemain on vous en donne encore autant. Cela ſe jouoit en pluſieurs jours.

Par exemple, dans la Piece que j'ai entre les mains, le Theatre ouvre par S. Jean qui prêche les Juifs, & voici ſon début.

Parate viam Domini, rectas facite in ſolitudine ſemitas Dei noſtri. Yſaïe 40.

Yſaïe a éſcript ce tiltre
En ſon quarantiéme Chapitre,
Parlant en ſainte Prophetie,
De la venuë du Meſſie;
Et je vous le vueil réciter
Afin de vous admoneſter
Que vous devés en voſtre cueur
Préparer la voye du Sauveur,
En toute œuvre de rectitude,
Et en dévote ſolitude,
Faire que les œuvres de Dieu
Ayent dedans vos ames lieu
Pour faire voſtre ſaulvement,
Et pourtant au commencement
De cette Prédication

J'ay prins pour introduction
Le mot d'Ysaïe que je di,
Parate viam Domini,
En ce teſme ci je puis prendre
Deux poincts bien aiſés à comprendre
A tout Homme de bon vouloir, &c.

Le Sermon finit par

Il vous faut faire pénitence
Et vous acquerrés ſans doubtance
En la haulte Hieruſalem
Une éternelle gloire. Amen.

Cela dit S. Jean s'en va, & un Conſeil de Juifs lui ſuccede. Vous voyés que S. Jean ne prêchoit pas mal à la moderne, le texte, la diviſion, la gloire éternelle, rien ne manque là pour un parfait Sermon. Dans tous ces Ouvrages l'application de nos mœurs à des Siecles entierement differens, produit un burleſque continuel, dont nos Ancêtres n'avoient pas le moindre ſoupçon. Tous les repas marqués dans l'Evangile ne ſont pas oubliés dans cette Comedie, & ils les commencent toujours par le *Benedicite*.

C'eſt l'effet ordinaire de notre ignorance de nous peindre tout ſemblable à

nous, & de répandre nos portraits dans toute la nature. Ces bonnes Gens du quatorze ou du quinziéme Siécle n'avoient garde de s'imaginer qu'il y eût des Prédications sans texte & sans division, & des repas sans *Benedicite*. Nous qui sçavons que les Juifs ne nous ressembloient pas tant, nous ne pouvons nous empêcher de rire en les voyant representés tout-à-fait à la Françoise; mais quand nous voyons que l'on donne notre maniere de traiter l'amour à des Grecs, à des Romains, & qui pis est, à des Turcs, pourquoi cela ne nous paroît-il pas burlesque? C'est que nous n'en sçavons pas assés, & comme nous ne connoissons guere les véritables mœurs de ces Peuples, nous ne trouvons point étrange qu'on les fasse galans à notre maniere, il faudroit pour en rire des Gens plus éclairés; la chose est assés risible, mais il manque des rieurs.

Comme les Comedies de la Passion ne sont pas trop connues, je croi qu'il sera à propos d'en exposer quelques traits les plus particuliers, & les plus propres à en faire connoître le caractere.

Elles ſont aſſés variées. Il y a juſqu'à des Scenes plaiſantes. Quand Satan qui avoit été chargé par Lucifer de tenter J. C. revient aux Enfers ſans avoir réuſſi, Lucifer le fait étriller d'importance par les autres Diables, le pauvre Satan en demeure eſtropié, & certainement quand on le voyoit boiter ſur le Theatre & ſe traîner avec peine, toute l'Aſſemblée rioit de bon cœur.

La fille de la Chananée poſſedée du Diable, dit des extravagances fort plaiſamment imaginées, & l'Auteur, tout Saint qu'il étoit, ayant à faire parler une fille qui eſt hors de ſon bon ſens, n'a pas voulu perdre l'occaſion d'égayer la Scene par des diſcours aſſés libres. Il a crû peut-être que ſans cela le vraiſemblable n'y ſeroit pas. Cependant il a eu une conduite toute differente ſur la Madeleine, car quoiqu'il garde ſon caractere avec aſſés de ſoin, & que dans les diſcours qu'il lui fait tenir, il marque en Proſe par Apoſtille le nom des ſept Pechés mortels qu'elle ſe vante d'avoir commis, il la fait fort reſervée ſur celui dont elle a été le plus ſoupçonnée, & pour ſe juſtifier de ce qu'elle néglige ce peché, elle dit,

De ſolatieux touchements,
Et autres plaiſants couchements,
Cela giſt en ma voulenté.

Après quoi elle croit ſon honneur ſauvé, puiſqu'il n'a tenu qu'à elle d'éprouver les *Plaiſans couchements*. C'eſt cette diſpoſition de la Madeleine, très-funeſte pour ſes Amans, qui fait dire à une de ſes Femmes de Chambre,

Pour mettre Mignons en alaine,
Voicy fine eſpice ſucrée,
Et tel y laiſſera la laine
Qui n'en n'aura ja la grupée.

Rodigon Comte de la Cour d'Herode vient voir la Madeleine qui lui dit d'abord,

Voulés-vous trois heures ou quatre
Danſer, chanter, ou vous ébattre
A beaux dés, au glic, ou au flux?

Mais Rodigon prend le parti de dire une Ballade dont le refrain eſt joli,

On n'a jamais ce qu'Amours ont couſté.

En voici un couplet plus agréable & mieux tourné, qu'il n'appartient à ce tems-là.

C'eſt l'Ordonnance d'Amour, ne leur déplaiſe,

Soucy de nuict, & de jour le malaise,
En tel émoy faut qu'Amour se pourchasse;
Qui aymera de son gibier la Chasse;
Il en sera tout-à-coup rebouté,
Tel y déspend deux fois plus qu'il n'amasse,
On n'a jamais ce qu'Amours ont cousté.

A la fin de la Scene, il est marqué en Prose. *Rodigon en prenant congé, pourra baiser Madeleine & ses Damoiselles.*

La mort de Judas est un morceau aussi singulier qu'il y en ait dans tout l'Ouvrage. Il vient détestant la trahison qu'il a faite, il invoque tous les Diables Léviatan, Belphegor, Cacodémon, Béhemot, & le Ribaud Asmodeus, & pour n'en manquer aucun, il y joint Thesiphone, Alecto, Megere, &c. Aux cris de Judas *Désésperance* accompagnée d'une troupe de Diables, sort de l'Enfer, elle lui propose de l'y mener, & aussi-tôt Judas chicanne avec elle. Mais, lui dit-il,

J'ay fait confession
En tant que j'ay dit *peccavi*,
Et si fis satisfaction,
En tant que les deniers rendy,
Puis j'eûs telle contrition
Qu'à peu que mon cœur ne fendy.

Déſeſperance, bonne Theologienne, lui répond.

Confeſſion inſtituas
Sans dévotion de penſée,
Et tout l'argent reſtituas,
Non pas à partie offenſée,
De cœur contrit t'évertuas,
Mais c'eſt de rage ramaſſée;
Par quoi tout ce que fait tu as
Ne vault rien, ta grace eſt paſſée.

Enſuite pour le mettre en gout de ſe tuer, elle lui dit:

Or tiens, regarde mes atours.
Suis-je pas pourveue d'outils,
Bien ingenieux, & ſubtils
Se ung Homme eſt cauteleux & fin,
Pour le mettre bientoſt à fin?
Choyſiſſe ſur moi des plus beaux,
Voicy Dagues, voicy Couteaux,
Forcettes, Poinçons, Allumelles,
Adviſe, choiſi des plus belles, &c.

Judas prend le parti de ſe pendre; mais en gagnant toujours du tems par des diſcours inutiles, que Déſeſperance veut abreger. *Depeſche-toy*, dit-elle, *car tout ſe gâte*. Quand il eſt pendu,

Lucifer crie du fond des Enfers, qu'on lui apporte l'ame, mais elle ne se trouve point.

ASTAROTH.

Que Diable est l'ame devenue ?
Cerberus, donne-t'en bien garde.

CERBERUS.

Je cherche par tout, & regarde,
Mais je ne la voy hault ne bas.
Qu'en dépit du traistre Judas
Je croy qu'el soit annichillée.

BERITH.

Où Diable seroit-elle allée ?

SATHAN.

Est-elle point dedans la souche ?

DESESPERANCE.

El n'est pas sortie par la bouche,
J'en répons.

ASTAROTH.

Il n'est donc pas mort ?

DESESPERANCE.

Si est, si est.

Ils cherchent encore quelque tems, & Berith dit :

L'Ame est encor dedans ses tripes,
Qui de son ordure s'abreve,
Et si la pance ne lui creve

Nous y perdrons notre faiſon.
Car par la bouche orde & maligne
Qui baiſa ſon Maiſtre tant digne,
Elle ne peut ne doit paſſer.

Et puis en Proſe. *Ici creve Judas par le ventre, & les tripes ſaillent dehors, & l'ame ſort.* C'étoit une plaiſante repréſentation que de voir cette ame ſortir du corps. L'Auteur prend quelquefois occaſion de débiter de la Morale à la maniere du tems. Quand les Soldats ont réſolu de jouer la Robe ſans couture, Satan ſe déguiſe, & va trouver Griffon l'un d'entre-eux à qui il preſente des Dés. Griffon qui n'en avoit point encore vû, lui demande ce que c'eſt, & Satan lui en explique ainſi les proprietés. Ce point que tu vois ſeul, lui dit-il, eſt en dépit de Dieu le Pere, ces deux, en dépit du Pere & du Fils, ces trois en dépit de la Trinité, ces quatre en dépit des quatre Evangeliſtes, ces cinq en dépit des cinq Playes, & ces ſix en dépit de toute la Cour de Paradis. Tu n'as, continue-t-il, qu'à bien jurer & blaſphemer, & tu gagneras. Griffon profite de l'avis, & effectivement il gagne la robe.

Ces Pieces étoient des eſpeces d'O-

pera. Il y avoit des Machines & de la Muſique. Dans un endroit il eſt dit en Proſe. *Icy ſe met Jeſus ſur les épaules de Satan, & par un ſoudain contrepoids ſont guidés tous deux ſur le hault du Pinacle.* Ailleurs après le Batême de Jeſus-Chriſt. *Adonc parle Dieu le Pere, & eſt à noter que ſa loquence ſe doit prononcer entendiblement, & bien à trait en trois voix, c'eſt aſſavoir ung hault deſſus, une haulte contre, & une baſſe contre bien accordées, & en cette armonie ſe doit dire toute la clauſe qui s'enſuit.* Il y a encore d'autres Chants, & même des eſpeces d'Hymnes en Latin. Pour rendre les Concerts encore plus Eccléſiaſtiques, il y entroit des Orgues.

Un recit aſſés plaiſant que le Seigneur de Baſché fait dans Rabelais, peut encore éclaircir cette matiere, ſi elle vaut la peine d'être éclaircie. Maître François Villon, célebre fripon & Poete, avoit fait une Paſſion en langage Poictevin, *reſtoit ſeulement à trouver habillements aptes aux perſonnages. Il pour un vieil Payſan habiller qui jouoit Dieu le Pere, requiſt Frere Eſtienne Tappecoüe Secretain des Cordeliers du lieu, lui preſter une Chappe & Eſtolle. Tappecoüe le refuſa alleguant que par leurs Statuts Provinciaux,*

eſtoit rigoureuſement deffendu rien bailler ou preſter pour les Joüans. Villon repliquoit que le Statut ſeulement concernoit Farces & Mommeries, & autres Jeux diſſolus.... Enfin Tappecoüe lui dit peremptoirement, qu'ailleurs ſe pourveuſt, rien n'eſperaſt de ſa Sacriſtie. Villon reſolut de ſe vanger. Il fut averti que Tappecoüe étoit allé à la Quête *ſur la poutre du Couvent, ainſi nomment-ils une jument non encore ſaillie. Adonques* Villon *fiſt la monſtre de ſa Diablerie par la Ville & le marché. La Diablerie*, c'étoit la troupe de ceux qui jouoient les Diables dans la Paſſion. *Ces Diables étoient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux, & de beliers, parſementés de teſtes de mouton, de cornes de bœuf, & de grands havés de cuiſine, ceints de groſſes courroyes, eſquelles pendoient groſſes cymbales de vaches, & ſonnettes de mulets à bruit horrifique. Tenoient en main auccuns baſtons noirs pleins de fuſées, autres portoient longs tiſons allumés*, &c. *Après les avoir ainſi conduits avec contentement du Peuple, & grande frayeur des petits enfants, il les mena ſur le chemin de Tappecoüe. Par la mort, dirent à donc les Diables, il n'a voulu preſter une povre Chappe à Dieu le Pere; faiſons lui peur.*

Ils y réuſſirent ſi bien que la poutre le jetta bas ; mais comme il ne put défaire de dedans l'étrier, qui étoit de corde, ſon ſoulier *feneſtré*, la poutre le traîna au haut & au loin, & ne reporta de lui au Couvent, *que le pied droit & ſon ſoulier entortillé.* Villon ravi diſoit à ſes gens, *vous joüerés bien Meſſieurs les Diables, vous joüerés bien, je vous affie. Je dépite les Diables de Saulmur, de Monmorillon, de Langés, d'Angiers, &c.* Car il y avoit des *Diableries* partout.

Quelques-unes de ces repreſentations pieuſes étoient muettes, & elles ornoient les réjouiſſances, & les Fêtes publiques. Quand Henry VI. Roi d'Angleterre fit ſon entrée à Paris en qualité de Roi de France, *il y avoit* à la Porte de Saint Denis par où il entra, dit Monſtrelet, *Perſonnages ſans parler, de la Nativité Noſtre-Dame, de ſon Mariage, & de l'Adoration des trois Roys, des Innocents, & du bon Homme qui ſemoit ſon bled, & furent ces Perſonnages très-bien joüés.* On crut qu'il étoit d'une grande magnificence, que ce Prince à chaque pas qu'il faiſoit trouvât un Myſtere. Encore une coutume tirée de l'Egliſe & appliquée à des occaſions propha-

nes, c'eſt qu'aux Entrées des Rois, dans les réjouiſſances publiques, on crioit Noel.

Tel étoit alors le génie des peuples. Il faut des Spectacles & des Divertiſſemens à quelque prix que ce ſoit, & la Religion elle-même, toute ſérieuſe qu'elle eſt, eſt obligée à en fournir, quand on n'en peut pas tirer d'ailleurs. Nos Peres peu ſçavans dans l'antiquité ne connoiſſoient guere que l'Hiſtoire de leur Religion, & c'étoit à elle par conſéquent à remplir le Theatre. Heureuſement nous avons aujourd'hui d'autres ſources où puiſer des Sujets; toutes les Hiſtoires anciennes nous ſont ouvertes, & quand nous voulons du merveilleux, nous avons quantité de Dieux & de Déeſſes qui ne nous ſont rien, & qui ne ſont bons que pour la Scene. Ce n'eſt pas cependant que toutes nos anciennes Comedies Françoiſes fuſſent tirées de l'Ecriture, ou de la Vie des Saints. Il y avoit, comme nous l'apprenons de l'Hiſtoire rapportée par Rabelais, des *Farces & Mommeries*, pour leſquelles Tappecoüe eût eu raiſon de ne point vouloir prêter de Chappe.

Il nous reſte une de ces Farces, où il y a de fort plaiſantes choſes. C'eſt la Farce de Pathelin, dont Paſquier a fait un Extrait ou plutôt un Recit aſſés long, & aſſés fidele. Je ne laiſſerai pas d'en faire auſſi un qui ſera different du ſien, en ce que je rapporterai plus de morceaux de l'Ouvrage.

Maître Pierre Pathelin, Avocat peu employé, vient d'abord avec Guillemette ſa femme, qui lui reproche qu'il n'a *ne denier ne maille*. Pathelin lui dit que cela n'empêche pas qu'il n'aille à la Foire tout de ce pas, & qu'elle n'a qu'à lui dire de quel Drap elle veut pour ſe faire un habit, qu'elle en aura qui ne coutera rien. Il va donc à la Foire, & s'adreſſe à un Drapier à qui il donne le bon jour avec beaucoup de careſſes. Enſuite il lui parle de ſon pere.

Il m'eſt avis tout clerement
Que c'eſt il de vous proprement
Qu'eſtoit un bon Marchand & Saige!
Vous luy reſſemblés de viſaige,
Par . . . comme droite peinture,
Si Dieu eût oncq de creature.
Mercy, Dieu vray pardon luy face
A l'ame.

LE DRAPIER.

Amen par ſa grace
Et de nous quand il luy plaira.

PATHELIN.

Par ma foy, il me déclara
Maintes fois, & bien largement
Le temps qu'on voit préſentement,
Moult de fois m'en eſt ſouvenu,
Car pour lors il eſtoit tenu
Un des bons. . .

Le Drapier ſur qui les diſcours de Pathelin commencent à operer, le prie de s'aſſeoir. Il en fait quelque façon, & s'aſſied, & puis revient à la reſſemblance du Drapier avec ſon pere.

Ainſi m'aiſt Dieu que des oreilles,
Du nez, de la bouche, des yeux,
Oncq' enfant ne reſſembla mieux
A pere. Quel menton fourché!
Vrayement ceſte vous tout poché.
Et qui diroit à voſtre mere
Que ne fuſſiés fils de voſtre pere,
Il auroit grand faim de tancer.

Enſuite il lui demande des nouvelles de la *bonne Laurence ſa belle tante*, à qui il reſſemble encore de *corſaige*. Au milieu

lieu de cet entretien, il jette par hazard les yeux sur un Drap qui lui plaît. Il n'a que faire de Drap, dit-il; mais celui-là le tente, & il voit bien que de quatre-vingts écus qu'il avoit mis à part *pour retraire une rente*, il y en aura quelque vingtaine pour le Drapier. Ils conviennent du prix qui est six écus d'or, on aulne, on coupe; mais Pathelin n'a pas son argent sur lui. Il faut que le Marchand le vienne querir, & en même-tems gouter le vin de Pathelin, & manger *d'une Oüe que sa femme rotit*. Le Drapier s'y résout, quoiqu'avec quelque difficulté, & dit qu'il lui portera donc son Drap. Mais que Pathelin lui laissât prendre cette peine? Il n'y a nulle apparence. Il emporte donc le Drap lui-même, & retourne triomphant vers Guillemette, à qui il dit ce qu'il faut faire pour se moquer du Drapier qui va venir.

Je voudrois copier d'un bout à l'autre les Scenes qui suivent, tant elles me paroissent Comiques & d'un Jeu agréable. Cépendant je vais tâcher à ne point sortir des bornes d'un Extrait. Le Drapier vient, Guillemette lui ouvre la porte, & chaque fois qu'il veut

parler, elle lui dit de parler bas. Le Drapier y manque toujours, & dit qu'il vient querir ſon argent, & toujours Guillemette répond, *parlés bas, je croi que le pauvre homme dort. Il y a onze ſemaines qu'il eſt au lit ſans en ſortir. Comment ? Il eſt venu ce matin prendre du Drap chés moi.* Et Guillemette répond en colere.

Diable y ait part, aga quel prendre !
Ah Sire, que lon le puiſt pendre
Qui ment. Il eſt en tel party
Le pauvre homme, qu'il n'a party
Du lict y a unze ſemaines.
Nous baillés vous de vos trudaines
Maintenant ? En eſt-ce raiſon ?
Vous vienderés dans ma maiſon
Par les angoiſſes Dieu ; moi laſſe...

LE DRAPIER.

Dea, vous diſiés que je parlaſſe
Si bas. Sainte benoiſte Dame !
Vous criés ?.....

GUILLEMETTE.

Et à qui lavés vous baillé,
(ce Drap ?)

LE DRAPIER.

A luy meſme.

GUILLEMETTE.

Il eſt bien taillé
D'avoir Drap. Hélas! il ne hobe,
Il n'a nul meſtier d'avoir robe.
Jamais robe ne veſtira
Que de blanc, ne ne partira
Dont il eſt, que les pieds devant.

Après tous ces diſcours on entend le malade qui appelle Guillemette, & qui extravague.

Voyla un Moine noir qui vole,
Prens le, baille luy une eſtole.
Au chat, au chat, comment il monte!

Quand le Drapier va lui demander ſon argent, Pathelin le prend pour ſon Apotiquaire.

Ah Maiſtre Jean, plus dur que pierre,
J'ay... deux petites crottes,
Noires, rondes comme pelotes,
Dois-je prendre un autre cliſtere?

LE DRAPIER.

Six aulnes de Drap maintenant,
Dites, eſt-ce choſe avenant,
Par voſtre foy que je les perde?

PATHELIN.

Si peuſſiés éclaircir ma...
Maiſtre Jean, elle eſt ſi dure.

Il eſt aiſé de voir quel Jeu de Theatre il y a à cela. Enfin le Drapier ne ſçait où il en eſt, & commence à douter s'il a donné le Drap.

Je ſçais bien que je dois avoir
Six aulnes tout en une piece :
Mais cette femme me dépiece
De tout point mon entendement.
Il les a eûes vrayement.
Non a dea. Il ne ſe peut joindre,
J'ay veû la mort qui le vient poindre,
Au moins, ou il le contrefait.
Et ſi à, il les print de fait,
Et les mit deſſous ſon eſſelle.
Par Sainte Marie la belle,
Non à . . . . .
Si à par le Sang Noſtre-Dame,
Meſchoir puiſt-il de corps & d'ame,
Si je ſcay . . . .

Il s'en va, & puis il revient & trouve Pathelin dans le délire, qui parle toutes ſortes de Langues, tantôt Gaſcon, tantôt Normand, tantôt Breton. Enfin le pauvre Drapier s'en va demandant pardon à Guillemette, d'avoir crû que Pathelin fût venu ce matin-là à la Foire.

J'obſerverai en paſſant qu'il paroît qu'autrefois on juroit beaucoup, & ſouvent ſans adouciſſement. Les anciennes Comedies ſont pleines de juremens, ainſi qu'on en a pû voir ici quelques échantillons. Un des grands ſecrets de ces Auteurs là pour attraper la rime, étoit de jurer par quelque Saint, & ils donnoient la préference à celui qui rimoit.

Le Drapier retourné chés lui trouve le Berger qui lui gardoit un troupeau de Moutons, & qui avoit coutume d'en aſſommer quelques-uns pour les manger, après quoi il diſoit qu'ils étoient morts de la Clavelée. Il lui avoit fait donner une Aſſignation pour comparoître devant le Juge, & le fripon de Berger vient lui dire avec une fauſſe naïveté.

Ne ſcay quel veſtu deſroyé,
Qui tenoit un foüet ſans corde.

C'eſt-à-dire un Sergent, parce qu'en ce tems-là les Sergens avoient des manteaux bigarrés, & portoient une Verge à la main.

M'a dit; mais je ne me recorde,

Point bien au vray que ce peut eſtre,
Il m'a parlé de vous, mon Maiſtre,
Je ne ſcay qu'elle ajournerie.
Quant à moy, par Sainte Marie,
Je n'y entens ne gras ne greſle.
Il ma broüillé de peſle meſle,
De Brebis & de relevée.

Le Drapier en colere veut le mener devant le Juge, & le Berger va auparavant prendre conſeil de Maître Pierre Pathelin, qui après avoir entendu le fait, lui dit de ne répondre que *Bée* à toutes les interrogations que le Juge lui fera.

Ils vont au lieu de la Juriſdiction, & là ſe trouve le Drapier qui commence à parler de l'affaire qu'il a contre ſon Berger. Il n'avoit point encore apperçû Pathelin; mais dés qu'il le voit, il eſt étonné, il dit, eſt-ce lui? N'eſt-ce pas lui? Oui, c'eſt lui qui a pris mon Drap. Et le Juge dit:

Sus, revenons à ces moutons,
Qu'en fut-il?

LE DRAPIER.

Il en print ſix aulnes
De neuf francs.

LE JUGE.

Sommes-nous béjaunes?
Ou cornards? ou cuydé vous estre?

Le Drapier revient toujours à son Drap, & le Juge qui n'y entend rien, veut qu'on vienne au fait des Moutons.

LE DRAPIER.

Voire,
Monseigneur; mais le cas me touche.
Touttefois, par ma foy, ma bouche
Meshuy un seul mot n'en dira.
Une autre fois il en ira
Ainsi qu'il en pourra aller.
Il me le convient avaller
Sans mascher. Or ça disoye,
A mon propos, comment j'avoye
Baillé six aulnes; dois-je dire,
De Brebis, je vous en prie, Sire,
Pardonnés-moy. Ce gentil Maistre,
Mon Berger, quand il devoit estre
Aux champs, il me dit que j'aurois
Six écus d'or quand je viendrois.
Dy-je, depuis trois ans en ça,
Mon Berger m'enconvenença,
Que loyaument me garderoit
Mes Brebis, & ne m'y feroit,

Ne dommage, ne vilenie.
Et puis maintenant il me nie,
Et drap & argent pleinement.
Ah Maiſtre Pierre ! vrayement,
Ce ribaud-cy m'embloit les laines
De mes beſtes, & toutes ſaines
Les faiſoit mourir & périr,
Par les aſſomer & ferir
De gros baſtons ſur la cervelle.
Quand mon Drap fut ſous ſon eſſelle,
Il ſe mit au chemin grand erre,
Et me dit que jallaſſe querre
Six écus d'or en ſa maiſon.

LE JUGE.

Il n'y a rime ne raiſon,
A tout ce que vous rafardés,
Qu'eſt cecy ? Vous entrelardés,
Puis d'un, puis d'autre ; ſomme toutte
Par le ſangbieu je n'y vois goutte.

Quand il veut tirer quelque éclairciſſement du Berger, le Berger ne répond que *Béé*, & Pathelin ne manque pas de dire que le Berger n'eſt qu'un hébeté qui ne ſçait parler qu'à ſes Brebis, & qu'il n'y a pas de raiſon à l'avoir fait ajourner. Le Drapier reparle toujours de ſon Drap, & Pathelin répond des Brebis. Enfin le Juge ennuyé,

&

& les croyant tous fous, renvoye le Berger, & se leve. Quand Pathelin demeuré seul avec le Berger lui demande son payement, il n'en tire que ce même *Bée* qu'il lui avoit appris, & voilà la fin de la Piece.

A en juger par le langage, elle doit être à peu près du tems de Louis XII. mais il y a des choses qui ne paroissent pas indignes du Siecle de Moliere, ni de Moliere même. Une preuve qu'elle a eu un grand succès, c'est qu'elle a donné de nouveaux mots à la Langue, & fait des Proverbes. Pathelin qui n'étoit qu'un nom fait à plaisir comme Tartuffe, est devenu un mot de la Langue qui signifie *flatteur* & *trompeur*, de la même maniere que Tartuffe signifie présentement *un faux Dévot*. Même Pathelin a une famille que Tartuffe n'a pas. Il a produit Pateliner & Patelinage. *Revenons à nos Moutons*, qui est un Proverbe si usité, vient encore de la meme source. C'est ce que dit le Juge au Drapier qui oublie ses Moutons pour parler de son Drap. Le plus grand honneur qui puisse arriver à une Comedie, c'est de faire des Proverbes. Il y a tout lieu de croire, qu'il s'en

forme préſentement pluſieurs, tirés des Comedies de Moliere ; mais le tems n'y a pas encore mis la derniere main.

Juſqu'ici la Tragedie, & pour mieux dire, toute la conſtitution du Theatre dans la Comedie même, avoit été entierement inconnuë. Enfin ſous le Régne de François I. les Grecs & les Latins ſortirent, pour ainſi dire, de leurs Tombeaux, & revinrent nous donner des leçons. L'ignorance commença à ſe diſſiper, le goût des Belles-Lettres ſe répandit, la face des choſes d'eſprit ſe renouvella, tous les Arts, toutes les Sciences ſe ranimerent. On trouve ſous François I. Antoine Foreſtier Pariſien, qui a écrit des Comedies Françoiſes, & Jacques Bourgeois Auteur de la Comedie des Amours d'Eroſtrate imprimée en 1545. & dédiée au Roi. Apparemment toutes ces Pieces ſont perduës. Les Amours d'Eroſtrate, à en juger par le titre, pouvoient être un Ouvrage ſérieux ; cependant ſelon le comte de Ronſard, la Tragedie un peu plus lente que les autres Muſes, peut-être parce qu'elle eſt plus importante, ne reſſuſcita que ſous le Régne de Henry II.

Alors Jodelle heureuſement ſonna,
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comedie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le François eſchaffaut.

Dit ce fameux Poete. Il ne comte pour rien les Comedies faites avant Jodelle, apparemment parce qu'elles étoient ſans art, & ſans aucune imitation des Anciens.

Cependant à ce que dit Paſquier, *Jodelle n'avoit pas mis l'oëil aux bons livres ; mais en luy y avoit un naturel eſmerveillable. Et ceux qui de ce temps-là jugeoient des coups diſoient que Ronſard eſtoit le premier des Poëtes, mais que Jodelle en eſtoit le démon.* S'il n'étoit pas ſçavant, ſon Siécle l'étoit, & les ignorans même d'un Siécle ſçavant ſe ſentent un peu de la ſcience de leur Siécle. Il part des gens habiles, pourvû qu'ils ſoient en aſſés grand nombre, une certaine lumiere qui éclaire tout ce qui eſt autour d'eux, & dont on apperçoit quelques rayons réflechis ſur tous les autres. Le bon goût qu'ils prennent par choix, s'établit chés les autres par mode, & les vrais principes paſſent de ceux qui les ont

découverts, à ceux qui ne peuvent tout au plus que les entendre.

La premiere de toutes les Tragedies Françoiſes, eſt la Cleopatre de Jodelle. Elle eſt d'une ſimplicité fort convenable à ſon ancienneté. Point d'action, point de jeu, grands & mauvais diſcours partout. Il y a toujours ſur le Theatre un Chœur à l'antique, qui finit tous les Actes, & s'acquitte bien du devoir d'être moral & embrouillé; mais pour donner une idée plus juſte de cette Piece, en voici un plan Scene par Scene aſſés exact & aſſés court. Il y a un Prologue adreſſé à Henri II.

Acte I. Scene I. L'Ombre d'Antoine plaint ſes malheurs, & annonce que Cleopatre mourra bien-tôt. Scene II. Cleopatre dit à Iras & à Charmion ſes Confidentes qu'elle a vû Antoine en ſonge. Elle ne doute pas qu'Octavien ne la deſtine au Triomphe, & elle veut abſolument éviter ce deshonneur. Enſuite le Chœur a un beau ſujet de moraliſer ſur l'inconſtance de la fortune.

Acte II. Octavien, Agrippe, Proculée. Longue Hiſtoire & peu néceſſaire de toutes les guerres paſſées. Réſolution de faire vivre Cleopatre pour

la mener à Rome, & puis le Chœur moral.

Acte III. Octavien, Cleopatre, Seleuque. Lamentations de Cleopatre à Octavien qui répond à toutes ſes mauvaiſes excuſes. Enfin Cleopatre pour mieux le toucher lui livre ſon tréſor. Seleuque ſujet de la Reine, dit qu'elle ne livre pas tout. Sur cela elle lui ſaute aux cheveux devant Céſar, les lui arrache, & lui donne cent coups de pied.

CLEOPATRE.

A faux meurdrier! A faux traiſtre! Arraché
Sera le poil de ta teſte cruelle.
Que pluſt aux Dieux que le fuſt ta cervelle!
Tien, traiſtre, tien.

SELEUQUE.

O Dieux!

CLEOPATRE.

Cas déteſtable!
Un Serf! un Serf!

OCTAVIEN.

Mais choſe émerveillable,
D'un cœur terrible!

CLEOPATRE.

Et quoy m'accuſes-tu?
Me croyois-tu veuve de ma vertu?

Comme d'Antoine ? A traiſtre !

SELEUQUE.

Retiens-la,

Puiſſant Céſar, retiens-la doncq.

CLEOPATRE.

Voylà

Tous mes bienfaits. Hon ! le deuil qui m'efforce
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me ſemble, froiſſer
Du poing tes os, & tes flancs crevaſſer
A coups de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinſant courage !
Mais rien n'eſt plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. &c.

J'ai crû qu'on ne ſeroit pas fâché de voir par cet échantillon, de quelle nobleſſe étoit alors la Tragedie.

Acte IV. Cleopatre, Iras, Charmion. Réſolution de ces trois femmes de mourir enſemble.

Acte V. Proculée, le Chœur. Proculée conte au Chœur la mort de Cleopatre.

Cette prétenduë Tragedie fut jouée à Paris devant Henry II. à l'Hôtel de Rheims, & enſuite au College de Boncour, *dont touttes les feneſtres eſtoient ta-*

pissées d'une infinité de Personnages d'honneur ; à ce que rapporte Pasquier, qui vit lui-même cette representation, & se trouva dans la même chambre que le grand *Adrianus Turnebus.* Il remarque que *les entreparleurs estoient tous hommes de nom, & que Remy Belleau & Jean de la Peruse joüerent les principaux rolets, tant estoit lors en réputation Jodelle envers eux.* Ici je prie que l'on ne songe point aux Poetes d'aujourd'hui ; car si l'on va penser à eux, j'avouë que l'on ne croira jamais que d'assés bons Auteurs, tels que Belleau & la Peruse, ayent bien voulu servir à representer l'Ouvrage d'un autre, & le faire valoir aux yeux du Roi & de tout Paris. Quelle fable par rapport à nos mœurs ! Si la Tragedie étoit alors bien simple, les Poetes l'étoient bien aussi.

A l'occasion de la Cleopatre de Jodelle, il arriva une chose très-singuliere. Cette Piece eut un applaudissement prodigieux, & ces Poetes grossiers qui louoient les Ouvrages d'autrui, voulurent féliciter Jodelle avec éclat & avec cérémonie, & voici la Relation de ce qu'ils firent, tirée de Jean-Antoine de Baïf, qui l'adressoit

au Seigneur Jean de Sade Sieur de Malan.

Quand Jodelle boüillant en la fleur de ſon âge,
Donnoit un grand eſpoir d'un tout divin courage,
Après avoir fait voir marchant ſur l'échaffaut,
La Royne Cleopatre enfler un ſtile haut,
Nous jeuneſſe d'alors deſirant faire croiſtre,
Cet eſprit que voyions ſi gaillard apparoiſtre,
O Sade ! en imitant les vieux Grecs qui donnoient
Aux Tragiques un Bouc dont ils les guerdonnoient,
Nous cherchaſmes un Bouc, & ſans encourir vice,
D'idolaſtres damnés, ſans faire ſacrifice,
Ainſi que des pervers, ſcandaleux, envieux,
Ont mis ſus contre nous pour nous rendre odieux,
Nous menaſmes le Bouc à la barbe dorée,
Le Bouc au cors dorés, la beſte enlierrée,
En la ſaſable où le Poëtte auſſi enlierré
Portant ſon jeune front de lierre entouré,
Attendoit la brigade, & lui menant la beſte,
Peſle meſle courans en ſolemnelle feſte,
Moy récitant ces Vers lui en fiſmes préſent. &c.

Voilà peut-être le plus bizarre deſſein de Fête que des Poetes même ayent

pû imaginer. Vous voyés par la petite Apologie que Baïf gliſſe dans ſa narration, que l'on prétendit alors que le Bouc avoit été ſacrifié à la maniere des Payens, & ce bruit-là couroit encore du tems de Theophile ; car dans une Requête qu'il adreſſe au Roi Louis XIII. pour ſe juſtifier de tous les deſordres que l'on lui imputoit, il dit enfin qu'il eſt Poete, & qu'en cette qualité il faut lui paſſer quelque choſe.

Autrefois on a pardonné,
Ce Carnaval deſordonné
De quelques-uns de nos Poëttes,
Qui ſe trouverent convaincus
D'avoir ſacrifié des beſtes
Devant l'Idole de Bacchus.

L'action auroit été ſi énorme qu'à peine eſt-elle croyable ; cependant je ne voudrois pas trop répondre de ceux qui ont mené *le Bouc enlierré au Poete auſſi enlierré.* La nouveauté du Grec, les beautés que l'on y avoit découvertes, & plus que tout cela la gloire de l'entendre, avoient tellement ennyvré tous les Sçavans, qu'ils étoient devenus tous Grecs. Ils faiſoient ſemblant de parler François dans leurs Ouvra-

ges ; mais effectivement ils parloient Grec, on ornoit, on égayoit la Poesie de tout ce qu'il y avoit de plus sauvage & de plus ténébreux dans les Fables de l'Antiquité. Il y a un endroit dans Ronsard qui est assés remarquable. Il regrette la mort d'un jeune homme de mérite, & après avoir quelque tems parlé François à regret, enfin il ne peut plus se contenir, il lâche le Grec tout pur, & s'écrie en un Vers.

Ocymore, dyspotme, oligochronien.

C'est-à-dire, *qui a eu une destinée courte, prompte, malheureuse, & qui a peu vécu.*

Ce transport, cet enthousiasme est tout-à-fait plaisant. Il paroît par beaucoup d'exemples que le Grec à une vertu particuliere d'entêter.

La pompe du Bouc de Jodelle fut accompagnée de Vers, & en cette occasion où toute la Fête regardoit Bacchus, le Dieu du Theatre, pouvoit-on faire d'autres sortes de Vers, que des Dithyrambes ? Il n'y avoit pas d'apparence, cela auroit été contre toutes les régles. La plûpart des Poetes du tems firent donc des Dithyram-

bes. Je rapporterai quelques morceaux de celui de Baïf, parce qu'il eſt aſſés curieux, & tout-à-fait à la Grecque.

Au Dieu Bacchus ſacron cette Feſte,
Bachique brigade,
Qu'en gaye gambade
Le lierre on ſecoüe,
Qui nous ceint la teſte.
Qu'on joüe
Qu'on trepigne,
Qu'on faſſe maint tour
Alentour
Du Bouc qui nous guigne,
Se voyant environné,
De noſtre eſſain couronné
Du lierre ami des vineuſes carolles,
Yach, evoë iach, ia, ha. &c.

Cet *Yach, evoë iach*... eſt le refrain de tous les Couplets.

C'eſt ce dous Dieu qui nous pouſſe,
Eſprits de ſa fureur douce,
A reſſuſciter le joyeux miſtere
De ſes gayes Orgies,
Par l'ignorance abolies...
O Pere Evien!
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la ſouffreuſe flambe,

Dedans l'Antre Nyſien,
Aux Nyſides tes nourrices,
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fut baille jadis à nourrir.....
Dieu briſe ſoucy!
O Nictelien!
O Semelien?
Demon aime-dance....

Quel jargon ! Et à quel point l'amour du Grec peut faire extravaguer les Auteurs ! Cependant il faut rendre juſtice à Baïf, ce jargon, ces mots forgés, ce galimatias, tout cela ſelon l'idée des Anciens, eſt fort Dithyrambique, & c'eſt dommage que cette Piece ſoit en François.

On aura ſans doute remarqué *les gayes Orgies par l'ignorance abolies.* Baïf y avoit donc regret ? Et il eſt difficile de donner une bonne interprétation à cette *ignorance* qui a aboli *les gayes Orgies.* Je crains bien que le Bouc n'ait été ſacrifié. A ce comte il ſe fit en aſſés peu de tems un étrange changement. On étoit Chrétien juſqu'à mettre mal-à-propos la Religion de toutes les parties, & voici qu'il ſe répand tout-à-coup un eſprit qui ſemble devoir re-

nouveller le Paganiſme. D'un côté les Comedies de la Paſſion, de l'autre le Bouc & les Dithyrambes, cela ne ſe reſſemble guere ; cependant il y a peu d'années entre-deux.

Jodelle a fait encore Didon Tragedie. Même conſtitution que Cleopatre, & peut-être encore plus ſimple. Diſcours immenſes, nulle action. Il a fait auſſi deux Comedies, Eugene & la Rencontre. Je vais donner le plan d'Eugene, afin que l'on ait une idée de la Comedie de ce tems-là, & principalement des mœurs que l'on mettoit ſur le Theatre.

Eugene eſt un Abbé heureux & content, qui a marié à un ſot nommé Guillaume une certaine Alix qu'il a fait paſſer pour ſa couſine. Alix avoit appartenue auparavant à Florimond homme de guerre, qui l'avoit priſe pour ſe conſoler des rigueurs d'Helene ſœur de l'Abbé, & l'Abbé ne ſçavoit rien de ce qui s'étoit paſſé entre Florimond & Alix. Le petit ménage d'Alix & de Guillaume, ou plutôt celui d'Alix & de l'Abbé étoit fort tranquille, lorſque Florimond revient de la guerre. Il trouve que l'on lui a enlevé

Alix, qu'Eugene l'a mariée à Guillaume. Il jette feu & flâme, donne cent coups à Alix, & fait emporter de chés elle tous les meubles qu'il lui avoit donnés, & proteſte bien que M. l'Abbé verra à qui il a affaire. Matthieu un créancier de Guillaume, ſçachant que l'on enleve les meubles de chés lui, vient demander qu'on le paye, nouveau ſurcroit de mal. Enfin Eugene fort effrayé des menaces du Capitaine, imagine avec Meſſire Jean ſon Chapelain & ſon Confident un moyen de remedier à tout. C'eſt qu'Helene ſa ſœur qui a été aimée de Florimond

.... Le recoive en ſa grace,
Et joüiſſant elle le face.
Son honneur ne ſera foulé,
Quand l'affaire ſera celé,
Entre quatre ou cinq ſeulement,
Et quand ſon honneur meſmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut-il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel je ſuis?....

La choſe propoſée à Helene, elle y conſent.

Et quand malheur m'en aviendra,
(*dit-elle.*)

Et que tout le monde entendra,
Que par deux hommes, voire deux
Que chacun eſtime de ceux,
Qui ſont desja Saints en la terre,
Contre ma renommée j'erre,
On me tiendra pour excuſée,
Comme ayant été abuſée,
Ainſi que femme y eſt ſujette,
Et puis l'on dira, la pauvrette,
N'oſoit pas ſon frere eſconduire....

Auſſi-bien reprend-elle enſuite.

Si Florimond ne m'eût laiſſée,
Et qu'il n'eût Alix pourchaſſée,
La courſe du temps eût gagné,
Sur ce mien courage indigné.

Eugene & Meſſire Jean lui diſent que peut-être Florimond l'épouſera, qu'ils tâcheront de l'y amener, & elle leur répond.

Mais à quoy ſervent tant de coups,
Pour gagner ce qui eſt à vous?
Faut-il que gayment je vous die?
Je ſuis en meſme maladie,
Il n'y a rien qui plus me plaiſe,
Ore je me ſens à mon aiſe.

EUGENE.

O Amour que tu mas aidé !
Aveugle tu m'as bien guidé.
D'aiſe extreſme mon cœur treſſaut.

MESSIRE JEAN.

Parbieu j'en vois faire ce ſaut.

Reſte à Eugene à ſatisfaire Matthieu créancier de Guillaume. Il lui vend une Cure pour un de ſes enfans, & une partie du prix eſt la dette de Guillaume. Pendant que Matthieu va querir le reſte de l'argent, Eugene dit à Guillaume, te voilà quitte, Florimond te rapportera tes meubles, & ne te fera plus de bruit, tu me dois tout cela.

Il faut maintenant qu'entre nous,
Tout mon penſer je te décele,
J'ayme ta femme, & avec elle,
Je me couche le plus ſouvent,
Or je veux que doreſnavant
J'y puiſſe ſans ſoucy coucher.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empeſcher,
Monſieur, je ne ſuis point jaloux,
Et principalement de vous,
Je meure ſi j'y nuis en rien.

EUGENE.

Va, va, tu es homme de bien.

Après

Après cela ils ſont tous contens, & s'en vont chés l'Abbé, où ſe font les nôces d'Helene ſans autre cérémonie qu'un ſouper, que ſon frere donne à toute la Compagnie.

Voilà certainement d'étranges mœurs. Il ne paroît pas cependant que perſonne en ait été ſcandaliſé. Le Siécle de Henry II. n'étoit pas délicat ſur cette matiere, il faiſoit profeſſion de tout le libertinage que d'autres Siécles diſſimulent, & joignoit au mépris de la vertu celui des bienſéances. Il eſt ſeulement étonnant que les Eccleſiaſtiques n'ayent pas crié. Comment s'accommodoient-ils de la peinture qu'on faiſoit d'eux dans Eugene? Il falloit qu'ils fuſſent bien appliqués à jouir, lorſqu'ils mépriſoient les bruits juſqu'à ce point-là.

Il me ſemble qu'Eugene vaut beaucoup mieux en ſon eſpece que Cleopatre & Didon. Il y a beaucoup plus d'action & de mouvement, le Dialogue en eſt mieux entendu, il s'y trouve bien des choſes très-plaiſantes & très-naturelles.

Pourquoi Jodelle a-t-il mieux réuſſi dans le Comique que dans le Tragique?

Cela pourroit venir de ce qu'il eſt le premier qui ait fait des Tragedies, & non pas le premier qui ait fait des Comedies. Il eſt de l'ordre que les commencemens en toute matiere ſoient foibles & imparfaits. De plus le talent d'imiter qui nous eſt naturel, nous porte plutôt à la Comedie qui roule ſur des choſes de notre connoiſſance, qu'à la Tragedie, qui prend des Sujets plus éloignés de l'uſage commun, & en effet, en Grece auſſi-bien qu'en France, la Comedie eſt l'aînée de la Tragedie. Peut-être n'eſt-il pas extrêmement difficile d'attraper quelques Scenes Comiques aſſés plaiſantes, mille petits évenemens de la vie en font naître tous les jours devant nos yeux, qui peuvent nous ſervir de modele, & il eſt certain qu'ils ne font pas naître ſi aiſément des Scenes propres à la Tragedie.

Eſtienne Jodelle n'a fait de Pieces de Theatre que les quatre dont nous avons parlé. On a de lui beaucoup d'autres ſortes de Poeſies, & dans quelques-unes il a eu l'audace de joûter avec Ronſard, en traitant les mêmes Sujets. Un jour Paſquier diſoit à

Jodelle ; *car ainſi vouloit-il eſtre chatoüillé, que ſi un Ronſard avoit le deſſus d'un Jodelle le matin, l'après-dînée Jodelle l'emporteroit ſur Ronſard.* Cependant le même Paſquier dans un tems où il n'étoit plus queſtion de chatouiller Jodelle, parce qu'il étoit mort, a dit ſur lui. *Je me doute qu'il ne demeurera que la mémoire de ſon nom en lair comme de ſes Poëſies.* Il paroît aſſés par l'évenement que Paſquier avoit le goût bon, & prophetiſoit bien.

Jean-Antoine de Baïf fit auſſi une Comedie appellée le Brave, ou Taillebras, qui n'eſt autre choſe que le *Miles glorioſus* de Plaute. Elle fut jouée à l'Hôtel de Guiſe l'an 1567. en préſence de Charles IX. & de Catherine de Medicis. Il y avoit entre les Actes des Chants, dont il n'y a que le premier qui s'adreſſe au Roi, & qui ſoit à ſa louange. Le ſecond eſt pour la Reine-Mere, le troiſiéme pour Monſieur, qui fut depuis Henry III. le quatriéme pour M. le Duc, c'eſt-à-dire le Duc d'Alençon, & le cinquiéme pour Madame, c'eſt-à-dire Marguerite de Valois qui épouſa Henry IV.

Jean de la Peruſe travailla auſſi pour

le Theatre. Il fit Médée, *qui* au ſentiment de Paſquier, *n'eſtoit point trop découſuë, & touttes fois par malheur, elle ne fut accompagnée de la faveur qu'elle méritoit.* Ce ſeroit une recherche également pénible & inutile de déterrer d'autres Auteurs plus obſcurs; mais il y en a deux que je ne puis m'empêcher de nommer pour la ſingularité des Sujets qu'ils ont traités. Henri de Baran fit *une Comedie du Pécheur juſtifié par la Foy*, imprimée en 1561. & François de Chantelouve Chevalier de l'Ordre de Saint Jean de Jeruſalem imprima à Paris en 1575. la *Tragedie de feu Gaſpard de Coligny, jadis Admiral de France, contenant ce qui advint le 24. jour d'Aouſt 1572. avec les noms des Perſonnages.* Ces deux Pieces paroiſſent être de deux bons Calviniſtes, & il falloit un grand zele pour accommoder au Theatre la S. Barthelemy, & qui pis eſt la prétenduë Juſtification du Pécheur par la Foi.

Sous Henry III. parut Robert Garnier, Mançeau, Lieutenant Géneral Criminel au Siége Préſidial & Sénéchauſſée du Maine, & enſuite Conſeiller au Grand Conſeil. Dès ſa ſeconde Piece, il diſputa le pas à Jodelle pere

de la Tragedie Françoiſe, & Ronſard qui par ſa grande réputation ſe trouvoit en état de diſtribuer la gloire aux autres Auteurs, ſe fit Juge de ce différend & prononça par ce Sonnet.

Le vieil Cothurne d'Euripide,
Eſt en procès entre Garnier,
Et Jodelle, qui le premier,
Se vante d'en eſtre le guide.

Il faut que le procès on vuide,
Et qu'on adjuge le laurier
A qui mieux d'un docte goſier,
A beû de londe Aganippide.

S'il faut eſpelucher de près,
Le vieil artifice des Grecs,
Les vertus d'un œuvre, & les vices.

Le ſujet & le parler haut,
Et les mots bien choiſis, il faut
Que Garnier paye les eſpices.

En ce tems-ci, on pourroit croire par les termes de cet Arrêt, que Garnier a perdu, c'eſt tout le contraire; celui qui gagnoit ſon procès payoit les épices, c'eſt-à-dire dans la langue de ce tems-là, des confitures & des dra-

gées, léger préſent, & que ſa médiocrité faiſoit accepter par les Juges, & qui n'étoit qu'un effet volontaire de la joye d'un Plaideur qui avoit gagné.

Mais l'avantage que Ronſard donne à Garnier, n'eſt rien. Garnier l'emporte ſur Jodelle, & qu'eſt-ce que Jodelle en comparaiſon d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide, ſur leſquels le même Garnier l'emporte au jugement de quelques autres beaux Eſprits? Ils n'entendoient donc pas le Grec? Diront auſſitôt nos Sçavans. Ils ne l'entendoient pas? Qu'on en juge par leurs noms. Jean Daurat & Robert Eſtienne. Quels noms en fait de Grec! Robert Eſtienne ſurtout. Voici comme il parle dans un Sonnet qui n'eſt qu'une traduction d'un petit Ouvrage Latin de Daurat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muſe Tragique,
France plus que ces trois eſtime un ſeul Garnier,
Eſchile entre les Grecs commença le premier,
A ſe faire admirer par ſon langage antique.

Sophocle vint après plus plein d'art Poëtique,
Ni trop vieil ni trop jeune au tragique meſtier,
Euripide à ces deux ſuccedant le dernier,
Remplit de ſon renom toute la Scene Attique.

C'eſt luy dont les Ecrits ſont ſi comblés de miel,
Qu'il ſemble en les liſant que les filles du Ciel,
Ayent verſé leurs dons ſur ſa levre ſucrée.

Mais Garnier l'ornement du Theatre François,
Bien qu'il vienne après eux les ſurpaſſe tous trois,
Et ſeul mérite avoir la branche aux trois ſacrée.

Il eſt vrai que ces ſortes d'Eloges étoient faits par les amis de l'Auteur, & deſtinés à ornér le frontiſpice de ſes Ouvrages ; mais qu'elle amitié arracheroit aujourd'hui de ceux qui ſe croyent habiles en Grec, un éloge qui interreſsât les Grecs ? Un éloge où il entrât des blaſphêmes ?

Cependant il faut dire la vérité, ce Garnier que ſes amis mettoient au-deſſus d'Eſchile, de Sophocle & d'Euripide, étoit très-imparfait. Il avoit, comme Ronſard l'a fort bien décidé, plus de nobleſſe, d'élevation, de force que Jodelle ; mais la conſtitution de ſes Pieces n'eſt pas meilleure. Elles ſont toutes auſſi dénuées d'action, auſſi languiſſantes, auſſi ſimples, & conduites avec auſſi peu d'art. Il n'en a fait que huit. Porcie, Cornelie, Marc-Antoine, Hippolyte, la Troade, An-

tigone, les Juives, Bradamante.

La Tragedie des Juives eſt une de celles que j'aimerois le mieux. Elle a aſſés de choſes nobles, & quelques fois même touchantes. Il eſt vrai que dans cet Ouvrage Garnier a été fort aidé par l'Ecriture Sainte, dont il a emprunté la plûpart de ſes idées, & dont il a mis des morceaux en œuvre aſſés heureuſement. Ce n'eſt pas que Garnier eut beaucoup d'art, mais c'eſt que l'Ecriture Sainte a naturellement un ſublime, qui fait toujours un grand effet. J'ai remarqué qu'il dit à la fin de ſa Préface de Bradamante : *Parce qu'il n'y a point de Chœurs comme aux Tragedies précedentes pour la diſtinction des Actes, celui qui voudroit faire repreſenter cette Bradamante ſera, s'il luy plaiſt, averty d'uſer d'entre-mets, & les interpoſer entre les Actes, pour ne les confondre & ne mettre en continuation de propos, ce qui requiert quelque diſtance de temps.* Il falloit que l'on crût alors les Chœurs bien indiſpenſables, & que l'on fût bien éloigné de s'aviſer de l'expedient des Violons.

A Garnier ſucceda Alexandre Hardy Pariſien, l'Auteur le plus fécond qui ait jamais travaillé en France pour le Theatre.

Theatre. Je dis en France ; car il n'a fait que ſix cens Pieces, & les Eſpagnols le terraſſeroient par les deux mille de Lope de Vega. Dès qu'on lit Hardy, ſa fécondité ceſſe d'être merveilleuſe. Les Vers ne lui ont pas beaucoup coûté, ni la diſpoſition de ſes Pieces non plus. Tous Sujets lui ſont bons. La Mort d'Achille & celle d'une Bourgeoiſe que ſon mari ſurprend en flagrant délit, tout cela eſt également Tragedie chés Hardy. Nul ſcrupule ſur les mœurs, ni ſur les bienſéances. Tantôt on trouve une Courtiſane au lit, qui par ſes diſcours ſoutient aſſés bien ſon caractere. Tantôt l'Héroïne de la Piece eſt violée. Tantôt une femme mariée donne des rendés-vous à ſon galant. Les premieres careſſes ſe font ſur le Theatre, & de ce qui ſe paſſe entre les deux Amans, on n'en fait perdre aux Spectateurs que le moins qu'il ſe peut.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici pour ſa ſingularité la fin d'Elmire Tragi-Comedie. Le Sujet eſt tiré des Méditations hiſtoriques de Camerarius, & eſt aſſurément faux. Pendant les Croiſades le Comte de Gleichen

Seigneur Allemand, prisonnier de guerre du Sultan d'Egypte, est délivré par Elmire fille du Sultan, à condition qu'il l'épousera. Il étoit déja marié, & avoit laissé sa femme en Allemagne; mais dès qu'il est libre, il va à Rome, où il obtient dispense du Pape, pour épouser encore Elmire. Sans doute cette Histoire a été imaginée par les Lutheriens, pour servir de réponse aux deux femmes du Lantgrave de Hesse; mais il n'importe, Hardy a trouvé *ce sujet autant véritable que mémorable*, & le beau c'est la fin. Comme on prévoit l'embarras que vont causer deux femmes à leur mari, le Comte le Gleichen dit qu'outre la dispense, il a une seconde Bulle du Pape qui régle tout. Voici les termes dont il se sert.

L'Eglise qui leur a mes faveurs départies,
Donne un dernier Arrest entre les deux parties,
Et la discretion remarquable au discours,
Met ce procès vuidé au nombre des plus courts.
Chacune également possedera mon ame,
Et pour ce qui regarde une amoureuse flâme,
Leur ordre alternatif régle ce différend,
Sentence que mon cœur définitive rend.

Les deux Epouses se soumettent

avec joye à cet Arrêt, ſurtout l'ancienne qui n'en eſperoit pas tant & c'eſt-là le dénouement de la Piece, dont aſſurément le nœud étoit auſſi embarraſſant que l'on en ait vû.

Les Perſonnages de Hardy ſe baiſent volontiers ſur le Theatre, & pourvû que deux Amans ne ſoient point brouillés, vous les voyés ſauter au col l'un de l'autre.

A la fin du Triomphe d'Amour, Céphée & Clitie d'un côté, Athys & Aegine de l'autre étant d'accord. Céphée dit à Clitie :

Or ſus premiers recevons le ſalaire,
Premiers en maux primons les d'un baiſer,
Auquel ne peut plus aucun s'oppoſer.

A quoi Clitie répond avec la meilleure volonté du monde,

Non d'un baiſer, mon ame, mais de mille,
Qui l'un ſur l'autre arrivent à la file.
O doux baiſers, & toy plus douce nuit,
Que ta clarté, jà desjà ne nous luit!

Athys & Aegine en font autant de leur côté, juſqu'à ce qu'enfin un vieux Berger leur dit à tous,

Pour un moment moderés cette braiſe,
Vous baiſerés chés moy plus à voſtre aiſe.

Dans une autre Piece, où deux Amans, après s'être long-tems cherchés ſe retrouvent en préſence d'un Hermite & ſe baiſent autant que les régles du Theatre le demandoient en ce tems-là, n'eſt-il pas plaiſant de faire dire au bon Hermite ?

Paſmé d'affection l'un & l'autre ſe rend,
Joye qui dans mon ame exceſſive s'épand,
Preſque juſqu'à plorer. O Seigneur, que ta grace,
Opere merveilleuſe en cette terre baſſe !

Au milieu de ces Amours qui ſe traitent ſi librement, il y a lieu d'être étonné de voir que les Amans de Hardy appellent très-ſouvent leurs Maîtreſſes, *ma Sainte*. Ils ſe ſervent de cette expreſſion, comme ils feroient de *mon ame*, *ma vie*. C'eſt une de leurs plus agréables mignardiſes. Vouloient-ils marquer par-là un eſpece de culte ? Il n'y a que les idées du culte Payen qui ſoient galantes. Le vrai eſt trop ſérieux. On peut appeller ſa Maîtreſſe *ma Déeſſe*, parce qu'il n'y a point de

Déeſſe, & on ne peut l'appeller *ma Sainte*, parce qu'il y a des Saintes.

Les bienſéances étant auſſi mépriſées dans les Ouvrages de Hardy, qu'on vient de voir qu'elles le ſont, on peut juger que le reſte ne va pas trop bien. Ses Pieces ne ſont pas de cette ennuyeuſe & inſupportable ſimplicité de la plûpart de celles qui avoient été faites avant lui; mais elles n'en ont pas pour cela plus d'art. Il y a plus de mouvement, parce que les Sujets en fourniſſent davantage; mais ordinairement le Poete n'y met pas plus du ſien,

Les Chœurs commençoient à ſe paſſer. Il y a pluſieurs Tragedies de Hardy qui n'en ont point. Celles qui en ont ne les ont pas régulierement placés à la fin des Actes; ils entrent où ils peuvent, & deviennent ſouvent des Perſonnages de la Piece. Dans Coriolan il y a une Scene du Sénat & du Peuple Romain, qui font chacun un Chœur, & dans cet endroit il n'y a nulle apparence qu'ils chantent. Je ne ſçai pas trop bien comment cela s'executoit, à moins que l'on n'eût recours au Coriphée des Anciens.

Hardy suivoit une Troupe errante de Comediens qu'il fourniſſoit de Pieces. Quand il leur en falloit une nouvelle, elle étoit prête au bout de huit jours, & le fertile Hardy ſuffiſoit à tous les beſoins de ſon Theatre. Si quelqu'un s'étonne de cette abondance & de cette facilité, je le renvoye à un Auteur Dramatique nommé Magnon, qui dans la Préface de Jeanne de Naples Tragedie de ſa façon imprimée en 1656. dit que ces Pieces lui *couſtent preſque moins de peine à les faire, que l'on n'en prendra à les lire; & pour te le faire voir*, dit-il au Lecteur, *je veux bien t'avertir dans un temps où l'on croit eſtre épuiſé dans la façon d'un Sonnet, que je projette un travail de deux cent mille Vers & d'autant de Proſe à proportion.... Mon entrepriſe eſt de te produire en dix volumes, chacun de vingt mille Vers, une ſcience univerſelle, mais ſi bien conçûë & ſi bien expliquée, que les Bibliotheques ne te ſerviront plus que d'un ornement inutile.*

Hardy commençoit à être vieux, & bien-tôt ſa mort auroit fait une grande bréche au Theatre, lorſqu'un petit évenement arrivé dans une Maiſon Bourgeoiſe d'une Ville de Provin-

ce lui donna un Illustre Successeur. Un jeune homme mene un de ses Amis chés un fille dont il étoit amoureux, le nouveau venu s'établit chés la Demoiselle sur les ruines de son Introducteur, le plaisir que lui fait cette avanture le rend Poëte, il en fait une Comedie, & voilà le grand Corneille.

Cependant de tous ceux qui ont travaillé après Hardy, M. Corneille n'est pas à la rigueur le plus ancien. Mairet dans sa Préface du Duc d'Ossonne imprimée en 36. dit : *J'ai commencé de si bonne heure à faire parler de moi, qu'à ma vingt-sixiéme année, je me trouve le plus ancien de tous nos Poëtes Dramatiques. Je composai ma Chriseide à 16. ans au sortir de ma Philosophie, Silvie à 17.... Si mes premiers Ouvrages ne furent guere bons, au moins on ne peut nier qu'ils n'ayent été l'heureuse semence de beaucoup d'autres meilleurs, produits par les fécondes plumes de Messieurs de Rotrou, Scudery, Corneille & du Ryer, que je nomme ici suivant l'ordre du temps qu'ils ont commencé d'écrire après moi....*

La Chronologie des Pieces de Theatre est assés difficile à établir, parce qu'en ces tems-là on ne les imprimoit que plusieurs années après qu'on les

avoit jouées, & d'ailleurs on n'eſt jamais bien sûr d'avoir la premiere Edition. Après cela débrouille qui voudra la Chronologie des Rois Aſſyriens, ou les Dynaſties d'Egypte.

Il n'y a tout au plus qu'une ou deux Pieces de Mairet, ou de Rotrou qui ayent pû préceder la premiere de M. Corneille, & ces Pieces-là étoient dans le goût de Hardy qui régnoit alors ſur le Theatre. On en peut juger par la Silvie ſeconde Piece de Mairet, fameuſe encore aujourd'hui, ne fût-ce que par le Dialogue de Philene & de Silvie, tant récité par nos peres & nos meres à la bavette. Ainſi c'eſt à M. Corneille que commence le changement arrivé au Theatre, & je n'en écrirai plus l'Hiſtoire que par rapport à la Vie de M. Corneille, qui va être mon principal objet.

VIE
DE
M. CORNEILLE,

PIERRE Corneille nâquit à Rouen en 1606. de Pierre Corneille Avocat du Roi à la Table de Marbre, & de Marthe le Peſant, dont la famille ſubſiſte encore avec éclat dans les grandes Charges. Il fit ſes études aux Jéſuites de Rouen, & il en a toujours conſervé une extrême reconnoiſſance pour la Societé. Il ſe mit d'abord au Barreau, ſans goût & ſans ſuccès; mais comme il avoit pour le Theatre un génie prodigieux, ce génie juſque-là caché éclata bien-tôt, & cette légere occaſion que nous avons rapportée, fut ſuffiſante pour développer des talens inconnus à lui-même juſqu'à ce moment, ou toujours retenus dans une eſpece de contrainte.

Sa premiere Piece fut donc Melite. La Demoiselle qui en avoit fait naître le sujet, porta long-tems dans Rouen le nom de Melite, nom glorieux pour elle, & qui l'associoit à toutes les louanges que reçût son Amant.

Melite fut jouée en 1625. avec un grand succès. On la trouva d'un caractere nouveau, on y découvrit un esprit original, on conçut que la Comedie alloit se perfectionner, & sur la confiance que l'on eut au nouvel Auteur qui paroissoit, il se forma une nouvelle Troupe de Comediens.

Je ne doute pas que ceci ne surprenne. La plûpart des gens trouvent les six ou sept premieres Pieces de M. Corneille si indignes de lui qu'ils les voudroient retrancher de son Recueil, & les faire oublier à jamais. Il est certain que ces Pieces ne sont pas belles; mais outre qu'elles servent à l'Histoire du Theatre, elles servent beaucoup aussi à la gloire de M. Corneille.

Il y a une grande difference entre la beauté de l'Ouvrage & le mérite de l'Auteur. Tel Ouvrage qui est fort médiocre, n'a pû partir que d'un génie sublime, & tel autre Ouvrage qui est

assés beau, a pû partir d'un génie assés médiocre. Chaque Siécle a un degré de lumiere qui lui est propre, & est monté pour ainsi dire, à un certain ton d'esprit. Les Esprits médiocres demeurent au-dessous du degré de lumiere où est leur Siécle, les bons Esprits y atteignent, les excellens le passent, si on le peut passer. Un homme né avec des talens est naturellement porté par son Siécle au point de perfection où ce Siécle est arrivé, l'éducation qu'il a reçûë, les exemples qu'il a devant les yeux, tout le conduit jusque-là; mais s'il va plus loin, il n'a plus rien d'étranger qui le soutienne, il ne s'appuye que sur ses propres forces, il devient superieur aux secours dont il s'est servi: Ainsi deux Auteurs dont l'un surpasse extrêmement l'autre par la beauté de ses Ouvrages, sont néanmoins égaux en mérite, s'ils se sont également élevés chacun au-dessus de son Siécle. Il est vrai que l'un a été plus haut que l'autre; mais ce n'est pas qu'il ait eu plus de force, c'est seulement qu'il a pris son vol d'un lieu plus élevé. Par la même raison, de deux Auteurs dont les Ouvrages sont d'une égale beauté,

l'un peut être un homme fort médiocre, & l'autre un génie sublime.

Pour juger de la beauté d'un Ouvrage, il suffit donc de le considerer en lui-même; mais pour juger du mérite de l'Auteur, il faut le comparer à son Siécle. Les premieres Pieces de M. Corneille, comme nous avons déja dit, ne sont pas belles; mais tout autre qu'un génie extraordinaire ne les eût pas faites. Melite est divine si vous la lisés après les Pieces de Hardy. Le Theatre y est sans comparaison mieux entendu, le Dialogue mieux tourné, les mouvemens mieux conduits, les Scenes plus agréables, surtout (& c'est ce que Hardy n'avoit jamais attrapé) il y régne un air assés noble, & la conversation des honnêtes gens n'y est pas mal representée. Jusque-là on n'avoit guere connu que le Comique le plus bas, ou un Tragique assés plat; on fut étonné d'entendre une nouvelle langue. Mais Hardy qui avoit ses raisons pour vouloir confondre cette nouvelle espece de Comique avec l'ancienne, disoit que *Melite étoit une assés jolie Farce.*

On trouva que cette Piece étoit trop

ſimple, & avoit trop peu d'évenemens. M. Corneille piqué de cette Critique fit Clitandre, & y ſema les Incidens & les Avantures avec une très-vicieuſe profuſion, plus pour cenſurer le goût du Public que pour s'y accommoder. Il paroît qu'après cela il lui fut permis de revenir à ſon naturel. La Galerie du Palais, la Veuve, la Suivante, la Place Royale, ſont plus raiſonnables.

Nous voici dans le tems où le Theatre devint floriſſant par la faveur du grand Cardinal de Richelieu. Les Princes & les Miniſtres n'ont qu'à commander qu'il ſe forme des Poetes, des Peintres, tout ce qu'ils voudront, & il s'en forme. Il y a une infinité de génies de differentes eſpeces qui n'attendent pour ſe déclarer que leurs ordres, ou plutôt leurs graces, la nature eſt toujours prête à ſervir leurs goûts.

Le Miniſtere du Cardinal de Richelieu enfanta donc en même tems, les Corneille, les Rotrou, les Mairet, les Triſtan, les Scudery, les du Ryer, outre quelque vingt ou trente autres, dont les noms ſont préſentement ſi enfoncés dans l'oubli, que quand je les

en tirerois un moment pour les rapporter ici, ils y retomberoient tout auſſi-tôt.

On recommençoit alors à étudier le Theatre des Anciens, & à ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir des régles. Celle des 24. heures fut une des premieres dont on s'aviſa; mais on n'en faiſoit pas encore trop grand cas, témoin la maniere dont M. Corneille lui-même en parle dans ſa Préface de Clitandre imprimée en 1632. *Que ſi j'ai renfermé cette Piece* (Clitandre) *dans la régle d'un jour, ce n'eſt pas que je me repente de n'y avoir point mis Melite, ou que je me ſois réſolu à m'y attacher doreſnavant. Aujourd'hui quelques-uns adorent cette régle, beaucoup la mépriſent, pour moi j'ai voulu ſeulement montrer que ſi je m'en éloigne, ce n'eſt pas faute de la connoître.*

Dans la Préface de la Veuve imprimée en 1634. il dit encore qu'il ne ſe veut pas trop aſſujettir à la ſéverité des régles, ni auſſi uſer de toute la liberté ordinaire ſur le Theatre François. *Cela ſent un peut trop ſon abandon, meſſéant à toutes ſortes de Poemes, & particulierement aux Dramatiques qui ont toujours été les plus réglés.*

Mais le Sieur Durval dans la Préface de son Agarite imprimée en 1636. le prend bien sur un autre ton. Il se réjouit aux dépens de ces pauvres régles de l'unité de lieu & des 24. heures, il s'en moque de tout son cœur. C'est une chose curieuse de voir combien il est vif & agréable sur cette matiere. Ne croyons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre, il l'est à la fin, mais il lui faut du tems pour soumettre les esprits. Les régles du Poeme Dramatique inconnuës d'abord ou mépriſées, quelque tems après combattuës, ensuite reçûës à demi, & sous des conditions, demeurent enfin maîtresses du Theatre; mais l'époque de l'entier établissement de leur empire, n'est proprement qu'au tems de Cinna.

Dès la Veuve, qui n'est que la quatriéme Piece de M. Corneille, il paroît qu'il avoit déja pris le dessus de tous ses Rivaux. Ils parlent tous de la Veuve comme d'une merveille dans des Vers de leur façon imprimés au-devant de cette Piece. Surtout ce que dit Rotrou est remarquable.

Pour te rendre juſtice autant que pour te plaire,
Je veux parler Corneille, & ne puis plus me taire,
Juge de ton mérite, à qui rien n'eſt égal,
Par la confeſſion de ton propre Rival.
Pour un même ſujet même deſir nous preſſe,
Nous pourſuivons tous deux une même Maîtreſſe,
La Gloire . . . . . .
Mon eſpoir touttefois eſt décrû chaque jour,
Depuis que je t'ai vû prétendre à ſon amour.
. . . . . .
Que tes inventions ont de charmes étranges,
Que par toute la France on parle de ton nom,
Et qu'il n'eſt plus d'eſtime égale à ton renom.
Depuis ma Muſe tremble & n'eſt plus ſi hardie,
Une jalouſe peur l'a long-temps refroidie,
Et depuis, cher Rival, je ſerois rebutté
De ce bruit ſpécieux dont Paris m'a flatté,
Si ce grand Cardinal . . . . . .
La gloire où je prétends eſt l'honneur de lui plaire,
Et lui ſeul réveillant mon génie endormi,
Eſt cauſe qu'il te reſte un ſi foible ennemi.
Mais la gloire n'eſt pas de ces chaſtes Maîtreſſes,
Qui n'oſent en deux lieux répandre leurs careſſes,

Cet

Cet objet de nos vœux nous peut obliger tous,
Et faire mille Amants ſans en faire un jaloux.

. . . . . .

Tel on me voit partout adorer ta Clarice,
Auſſi rien n'eſt égal à ſes moindres attraits,
Tout ce que j'ai produit céde à ſes moindres traits. . . . . .

La coutume de rendre juſtice au mérite, & de louer ce qu'on n'avoit pas fait, n'étoit point juſque-là bannie d'entre les Auteurs, & les plus grands Poetes étoient encore des hommes raiſonnables.

A propos de ces Eloges à la vieille mode, je ne puis oublier une choſe qui peut paroître aſſés ſinguliere. Il y a un Hippolite imprimé en 1635. du Sieur de la Pineliere Angevin. Dans la Préface, l'Auteur dit qu'il eſt bien hardi d'avoir oſé mettre *le nom de ſon pays en gros caracteres au frontiſpice de ſon Ouvrage.... que comme autrefois pour eſtre eſtimé poli dans la Grece, il ne falloit que ſe dire d'Athenes, & pour avoir la réputation de vaillant il falloit eſtre de Lacedemone, maintenant pour ſe faire croire excellent Poete, il faut eſtre né dans la Normandie.* Il convient qu'elle *avoit fait admirer le grand*

Cardinal du Perron, Bertaut & Malherbe, & à cette heure Messieurs de Boisrobert, Scudery, Rotrou, Corneille, Saint Amand & Benserade; mais ensuite il prétend que l'Anjou *n'est pas situé au-dela du Cercle Polaire, ni dans les Deserts d'Arabie, & ne ressemble pas à ces Isles qui ne sont habitées que de Magots, de Monstres & de Barbares.* Enfin il étale tout ce qui peut servir à la gloire de l'Anjou, jusqu'aux restes des Amphiteatres des Romains. Il est assés remarquable qu'il y ait eu un tems où l'on se soit crû obligé de faire ses excuses au Public de ce qu'on n'étoit pas Normand.

Dans ces tems-là la Tragi-Comedie étoit assés à la mode, genre mêlé, où l'on mettoit un assés mauvais Tragique avec du Comique qui ne valoit guere mieux. Souvent cependant on donnoit ce nom à de certaines Pieces toutes sérieuses, à cause que le dénouement en étoit heureux. La plûpart des Sujets étoient d'invention, & avoient un air fort romanesque. Aussi la coutume étoit de mettre au-devant de ces Pieces de longs Argumens qui les expliquoient.

Le Theatre étoit encore assés licen-

cieux. Grande familiarité entre les personnes qui s'aimoient. Dans le Clitandre de M. Corneille, Caliſte vient trouver Roſidor au lit, il eſt vrai qu'ils doivent être bien-tôt mariés ; mais un honnête Spectateur n'a que faire des préludes de leur mariage. Auſſi cette Scene ne ſe trouve que dans les premieres Editions de la Piece. Rotrou en dédiant au Roi la Bague de l'Oubly ſa ſeconde Piece, ſe vante d'avoir rendu ſa Muſe *ſi modeſte, que ſi elle n'eſt belle, au moins elle eſt ſage, & que d'une prophane, il en a fait une Religieuſe.* Et dans ſa Céliane qui eſt faite deux ans après, on voit une Niſe dans le lit, dont l'Amant la vient trouver, & n'eſt embarraſſé que dans le choix des faveurs qui lui ſont permiſes ; car il y en a quelques-unes réſervées pour le tems du mariage. A la fin l'Amant ſe détermine, & comme il a déliberé long-tems, il jouit long-tems auſſi de ce qu'il a préferé. Niſe a le loiſir de dire vingt Vers, au bout deſquels ſeulement (car cela eſt marqué en Proſe à la marge) Pamphile tourne le viſage du côté des Spectateurs. Il ſemble que cette Muſe qui s'étoit faite Religieuſe, ſe diſpen-

soit un peu de ses vœux, ou pour mieux dire on ne trouvoit pas alors que cela y fût contraire. Peut-être Rotrou croyoit-il avoir tout raccommodé par la sagesse des vingt Vers que dit Nise dans le tems qu'elle n'est pas trop sage. Elle débite une très-sublime morale au mépris de la matiere, & à la louange de l'Esprit. *C'est l'esprit qu'il faut aimer*, dit-elle, *il n'y a que lui digne de nos flâmes, si vous baisés mes cheveux, mes cornettes en font autant.* Et Pamphile qui n'a pas paru trop profiter d'un si beau discours, dit pourtant à la fin, que sans *ce louable entretien* il seroit mort de plaisir. Tant de la morale bien placée a de pouvoir !

Rien n'est plus ordinaire dans les Pieces de ce tems-là que de pareilles libertés. Les Sujets les plus sérieux ne s'en sauvent pas. Dans la célébre Sophonisbe de Mairet, lorsque Massiniſſe & Sophonisbe arrêtent leur mariage, ils ne manquent pas de se donner des arrhes. Siphax avoit auparavant reproché à Sophonisbe *l'adultere & l'impudicité*, grosses paroles qui aujourd'hui feroient fuir tout le monde.

Pendant que le Theatre étoit sur ce

pied-là, Lucrece n'étoit pas un ſujet à rebuter, auſſi du Ryer l'a-t-il traité ſans ſcrupule. Rotrou a fait une Criſante qui eſt une autre Héroïne violée par un Capitaine Romain, dont elle eſt priſonniere. Aujourd'hui ces Sujets-là ne ſeroient pas ſoufferts. Eſt-ce que nos mœurs ſont plus pures? Il eſt bien ſûr que non. C'eſt ſeulement que nous avons l'eſprit plus raffiné. L'eſprit ſeul ſuffit pour nous donner le goût des bienſéances; mais le goût de la vertu, c'eſt autre choſe. Une des plus grandes obligations que l'on ait à M. Corneille, eſt d'avoir purifié le Theatre. Il fut d'abord entraîné par l'uſage établi, mais il y réſiſta auſſi-tôt après, & depuis Clitandre ſa ſeconde Piece, on ne trouve plus rien de licencieux dans ſes Ouvrages. Tout ce qui y reſte de l'ancien excès de familiarité dont les Amans étoient enſemble ſur le Theatre; c'eſt le tutayement. Le tutayement ne choque pas les bonnes mœurs, il ne choque que la politeſſe & la vraye galanterie. Il faut que la familiarité qu'on a avec ce qu'on aime ſoit toujours reſpectueuſe; mais auſſi il eſt quelques fois permis au reſpect d'être

un peu familier. On se tutayoit dans le Tragique même aussi-bien que dans le Comique, & cet usage ne finit que dans l'Horace de M. Corneille, où Curiace & Camille le pratiquent encore. Naturellement le Comique a dû pousser cela un peu plus loin, & à son égard le tutayement n'expire que dans le Menteur.

M. Corneille après avoir fait un essai de ses forces dans ses six premieres Pieces, où il ne s'éleva pas beaucoup au-dessus de son Siécle, prit tout à coup l'essor dans Médée, & monta jusqu'au Tragique le plus sublime. A la vérité il fut secouru par Seneque, mais il ne laissa pas de faire voir ce qu'il pouvoit par lui-même. Ensuite il retomba dans la Comedie, & si j'ose dire ce que j'en pense, la chûte fût grande. L'Illusion Comique dont je parle ici, est une Piece irréguliere & bizarre, & qui n'excuse pas par ses agrémens sa bizarrerie & son irrégularité. Il y domine un personnage de Capitan qui abbat d'un souffle le grand Sophi de Perse & le grand Mogol, & qui une fois en sa vie avoit empêché le Soleil de se lever à son heure presci-

te, parce qu'on ne trouvoit point l'Aurore qui étoit couchée avec ce merveilleux Brave. Les caracteres outrés ont été autrefois fort à la mode ; mais qui repreſentoient-ils ? Et à qui en vouloit-on ? Eſt-ce qu'il faut outrer nos folies juſqu'à ce point-là pour les rendre plaiſantes ? En vérité ce ſeroit nous faire trop d'honneur. Deſmarets qui a fait une Comedie toute de ce genre, & pleine de fous qu'on n'a jamais vûs, dit pourtant dans la Préface, qu'*il n'y a rien de ſi ordinaire que de voir des idiots s'imaginer qu'ils ſont amoureux ſans ſçavoir bien ſouvent de qui, & ſur le récit qu'on leur fait de quelque beauté, courrir les ruës, & ſe perſuader qu'ils ſont extrêmement paſſionnés ſans avoir vû ce qu'ils aiment.* Il nous aſſure auſſi *qu'il y a beaucoup de filles épriſes de certains Héros de Roman, pour l'amour deſquels elles mépriſeroient tous les vivants.* Il falloit que la nature fût encore bien inconnuë, lorſque ces caracteres-là plaiſoient ſur le Theatre, & les Auteurs qui s'imaginoient avoir vû communément de ces ſortes de folies par le monde étoient eux-mêmes d'un caractere bien ſurprenant.

Après l'Illuſion Comique, M. Cor-

neille se releva, plus grand & plus fort qu'il n'avoit encore été, & fit le Cid. Jamais Piece de Theatre n'eut un si grand succès. Je me souviens d'avoir vû en ma vie un Homme de guerre & un Mathematicien, qui de toutes les Comedies du monde ne connoissoient que le Cid; l'horrible barbarie où ils vivoient n'avoit pû empêcher le nom du Cid d'aller jusqu'à eux. M. Corneille avoit dans son Cabinet cette Piece traduite en toutes les Langues de l'Europe, hormis l'Esclavonne & la Turque. Elle étoit en Allemand, en Anglois, en Flamand, & par une exactitude Flamande on l'avoit renduë Vers pour Vers. Elle étoit en Italien, & ce qui est plus étonnant, en Espagnol, les Espagnols avoient bien voulu copier eux-mêmes une copie dont l'original leur appartenoit. M. Pelisson dans sa belle Histoire de l'Academie Françoise, dit qu'en plusieurs Provinces de France il étoit passé en proverbe de dire *cela est beau comme le Cid.* Si ce Proverbe a péri, il faut s'en prendre aux Auteurs qui ne le goûtoient pas, & à la Cour où ç'eût été très-mal parler que de s'en servir sous le Ministere

Miniſtere du Cardinal de Richelieu.

Ce grand Homme avoit la plus vaſte ambition qui ait jamais été. La gloire de gouverner la France preſque abſolument, d'abaiſſer la redoutable Maiſon d'Autriche, de remuer toute l'Europe à ſon gré, ne lui ſuffiſoit point, il y vouloit joindre encore celle de faire des Comedies. Et que l'on ne croye pas qu'il s'en tînt-là. En même tems qu'il faiſoit des Comedies, il ſe piquoit de faire de beaux Livres de Dévotion; les Livres de Dévotion ne l'empêchoient pas de ſonger à plaire aux Dames par les agrémens de ſa perſonne; malgré ſa galanterie il prétendoit paſſer pour ſçavant en Hebreu, en Syriaque & en Arabe, juſque-là qu'il voulut acheter cent mille écus la Polyglotte de M. le Jay pour la mettre ſous ſon nom. Enfin en fait de gloire, il embraſſoit tout ce qui paroît le plus ſe contredire. Génie infiniment élevé, dont les défauts mêmes ont de la nobleſſe, & s'attiroient preſque du reſpect auſſi-bien que ſes grandes qualités.

Une de celles qu'il prétendoit réunir en lui, c'eſt-à-dire celle de Poete, le

rendit jaloux du Cid. Il avoit eu part à quelques Pieces qui avoient paru sous le nom de Desmarets son Confident, & pour ainsi dire son premier Commis dans le département des affaires Poetiques. On prétend que le Cardinal travailla beaucoup à Mirame, Tragedie assés médiocre, & qui emprunte son nom d'une Princesse assés mal morigenée. *Il témoigna*, dit M. Pelisson, *des tendresses de Pere pour cette Piece dont la representation lui coûta deux ou trois cent mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de son Palais qui sert encore aujourd'hui à ces Spectacles.* Aussi est-elle intitulée, *Ouverture du Palais Cardinal.* J'ai oui dire que les applaudissemens que l'on donnoit à cette Piece, ou plutôt à celui que l'on sçavoit qui y prenoit beaucoup d'interêt, transportoient le Cardinal hors de lui-même, que tantôt il se levoit, & se tiroit à moitié du corps hors de sa Loge, pour se montrer à l'Assemblée, tantôt il imposoit silence, pour faire entendre des endroits encore plus beaux. On peut voir dans l'Histoire de l'Academie un autre exemple très-remarquable de ses foiblesses d'Auteur, & en même tems

de sa grandeur d'ame, à l'occasion de la *grande Pastorale* dont il avoit fourni le Sujet, & fait beaucoup de Vers. Il avoit donné aussi le plan & l'intrigue des *Thuilleries* & *de l'Aveugle de Smirne*, Pieces dont il fit faire les cinq Actes à cinq Auteurs différens, qui furent Messieurs de Boisrobert, Corneille, Colletet, de l'Estoille & Rotrou. Le plus grand mérite de ces Comedies consiste dans le nom de l'inventeur & la singularité de l'execution. Ici je ne puis m'empêcher de dire que je soupçonnerois volontiers M. le Cardinal d'avoir aussi eu part à l'Europe de Desmarets. C'est une Allegorie politique, Francion & Ibere sont amoureux d'Europe. Ibere se fait haïr par des manieres hautaines & dures, par un génie tirannique. Francion plaît par des qualités toutes opposées. Ibere & Francion quoiqu'Amans de la Reine Europe ne laissent pas de faire la cour à des Princesses d'un moindre rang, telle qu'est Austrasie. Francion toujours heureux en amour, obtient d'elle trois nœuds de cheveux, qui quand on a ôté le voile de l'Allegorie, se trouvent être les Places de Clermont, Stenay & Jametz. Toute la

Piece eſt de ce caractere, qui ſent bien le Miniſtre Poete. Le Cardinal qui par ſes galanteries avoit obtenu les trois nœuds de cheveux, a bien l'air de ſe vanter de ſes bonnes fortunes.

Quand le Cid parut, le Cardinal en fut auſſi allarmé, que s'il avoit vû les Eſpagnols devant Paris. Il ſouleva les Auteurs contre cet Ouvrage, ce qui ne dut pas être fort difficile, & ſe mit à leur tête. M. de Scudery publia ſes Obſervations ſur le Cid adreſſées à l'Academie Françoiſe qu'il en fait juge, & que le Cardinal ſon fondateur ſollicitoit puiſſamment contre la Piece accuſée; mais afin que l'Academie pût juger, ſes Statuts vouloient que l'autre partie, c'eſt-à-dire M. Corneille y conſentît. On tira de lui une eſpece de conſentement, qu'il ne donna qu'à la crainte de déplaire au Cardinal, & qu'il donna pourtant avec aſſés de fierté. Le moyen de ne pas ménager un pareil Miniſtre qui étoit ſon bienfaicteur? Car il récompenſoit comme Miniſtre ce même mérite dont il étoit jaloux comme Poete, & il ſemble que cette grande ame ne pouvoit pas avoir des foibleſſes qu'elle ne réparât en mê-

me tems par quelque chose de noble.

L'Academie Françoise donna ses sentimens sur le Cid, & cet Ouvrage fut digne de la grande réputation de cette Compagnie naissante. Elle sçut conserver tous les égards qu'elle devoit & à la passion du Cardinal, & à l'estime prodigieuse que le Public avoit conçûë de cet Ouvrage. Elle satisfit le Cardinal en reprenant exactement tout les défauts du Cid, & le Public en les reprenant avec moderation, & même souvent avec des louanges. M. Corneille ne répondit point à la Critique. *La même raison*, disoit-il, *qu'on a euë pour la faire, m'empêche d'y répondre.* Cependant le Cid a survêcu à cette Critique. Toute belle qu'elle est, on ne la connoît presque plus, & il a encore son premier éclat.

Le même Hyver qui vit paroître le Cid, vit paroître aussi la Marianne de Tristan, autre Ouvrage célébre, & qui s'est maintenu sur le Theatre presque jusqu'au tems présent. Je parle des 100. ans qui se sont écoulés depuis ce tems-là, à peu près comme je parlerois des deux mille ans qui nous séparent des Grecs; en effet, si l'on con-

ſidere quel nombre prodigieux de Tragedies ſont oubliées pour jamais, & combien le goût a changé, il eſt preſque auſſi glorieux à une Piece de s'être conſervée ſur le Theatre pendant ces 100. ans ou environ, qu'il l'eſt à celles des Grecs de s'être conſervées deux mille ans dans les Bibliotheques, car un Livre ſubſiſte plus facilement dans une Bibliotheque, qu'une Piece ſur le Theatre.

Nous voici dans le bel âge de la Comedie, & dans toute la force du génie de M. Corneille. Après avoir pour ainſi dire atteint juſqu'au Cid, il s'éleva encore dans l'Horace, enfin il alla juſqu'à Cinna & à Polieucte au-deſſus deſquels il n'y a rien.

Ces Pieces-là étoient d'une eſpece inconnuë, & l'on vit un nouveau Theatre. Alors M. Corneille, par l'étude d'Ariſtote & d'Horace, par ſon experience, par ſes réfléxions, & plus encore par ſon génie, trouva les véritables régles du Poeme Dramatique, & découvrit les ſources du Beau, qu'il a depuis ouvertes à tout le monde dans les excellens Diſcours qui ſont à la tête de ſes Comedies. De-là vient qu'il

eſt regardé comme le Pere du Theatre François. Il lui a donné le premier une forme raiſonnable. Il l'a porté à ſon plus haut point de perfection, & a laiſſé ſon ſecret à qui s'en pourra ſervir.

Avant que l'on jouât Polieucte, M. Corneille le lut à l'Hôtel de Rambouillet, ſouverain Tribunal des affaires d'eſprit en ce tems-là. La Piece y fût applaudie autant que le demandoit la bienſéance & la grande réputation que l'Auteur avoit déja; mais quelques jours après M. de Voiture vint trouver M. Corneille, & prit des tours fort délicats, pour lui dire que Polyeucte n'avoit pas réuſſi comme il penſoit, que ſurtout le Chriſtianiſme avoit extrêmement déplû. M. Corneille allarmé voulut retirer la Piece d'entre les mains des Comediens qui l'apprenoient; mais enfin il la leur laiſſa, ſur la parole d'un d'entre-eux qui n'y jouoit point, parce qu'il étoit trop mauvais Acteur. Etoit-ce à ce Comedien a juger mieux que tout l'Hôtel de Rambouillet?

Pompée ſuivit Polyeucte; enſuite vint le Menteur, Piece Comique, & preſqu'entierement priſe de l'Eſpa-

gnol, selon la coutume de ce tems-là.

Quoique le Menteur soit très-agréable, & qu'on l'applaudisse encore aujourd'hui sur le Theatre, j'avouë que la Comedie n'étoit point encore arrivée à sa perfection. Ce qui dominoit dans les Pieces, c'étoit l'Intrigue & les Incidens, erreurs de Noms, Déguisemens, Lettres interceptées, Avantures nocturnes; & c'est pourquoi on prenoit presque tous les Sujets chés les Espagnols, qui triomphent sur ces matieres. Ces Pieces ne laissoient pas d'être fort plaisantes & pleines d'esprit, témoin le Menteur dont nous parlons, Dom Bertrand de Cigaral, le Geolier de soi-même; mais enfin la plus grande beauté de la Comedie étoit inconnuë, on ne songeoit point aux Mœurs & aux Caracteres; on alloit chercher bien loin les sujets de rire dans des évenemens imaginés avec beaucoup de peine, & on ne s'avisoit point de les aller prendre dans le cœur humain, qui en fourmille.

Moliere est le premier parmi nous qui les ait été chercher-là, & qui les ait bien mis en œuvre. Homme inimitable, & à qui la Comedie doit autant

que la Tragedie à M. Corneille. Comme le Menteur eût beaucoup de succès, M. Corneille lui donna une suite qui ne réussit guere. Il en découvre lui-même la raison dans les Examens qu'il a faits de ses Pieces. Là il s'établit Juge de ses propres Ouvrages, & en parle avec un noble désintéressement, dont il tire en même tems le double fruit, & de prévenir l'envie sur le mal qu'elle en pourroit dire, & de se rendre lui-même croyable sur le bien qu'il en dit.

A la suite du Menteur succeda Rodogune. Il a écrit quelque part que pour trouver la plus belle de ses Pieces, il falloit choisir entre Rodogune & Cinna, & ceux à qui il en a parlé, ont démêlé sans beaucoup de peine, qu'il étoit pour Rodogune. Il ne m'appartient nullement de prononcer sur cela; mais peut-être préferoit-il Rodogune, parce qu'elle lui avoit extrêmement coûté; car il fut plus d'un an à disposer le Sujet; peut-être vouloit-il, en mettant son affection de ce côté-là, balancer celle du Public qui paroît être de l'autre. Pour moi, si j'ose le dire, je ne mettrois point le différent entre Rodogune & Cinna, il me pa-

roît aisé de choisir entre-elles, & je connois une Piece de M. Corneille que je ferois passer encore avant la plus belle des deux.

Je ne crois pas devoir rappeller ici le souvenir d'une autre Rodogune que fit M. Gilbert, sur le plan de celle de M. Corneille, qui fût trahi en cette occasion par quelque Confident indiscret. Le Public n'a que trop décidé entre ces deux Pieces, en oubliant parfaitement l'une.

Après Horace, Cinna & Polyeucte, il se trouve quelqu'un qui s'engage de gayeté de cœur à un combat contre M. Corneille. En vérité le courage & l'intrepidité d'Auteur ne peut jamais aller plus loin.

On apprendra dans les Examens de M. Corneille mieux que l'on ne feroit ici, l'Histoire de Theodore, d'Héraclius, de Dom Sanche d'Arragon, d'Andromede, de Nicomede & de Pertharite. On y verra pourquoi Theodore & Dom Sanche d'Arragon réussirent fort peu, & pourquoi Pertharite tomba absolument. On ne put souffrir dans Theodore la seule idée du péril de la prostitution, & si le Public étoit

devenu ſi délicat, à qui M. Corneille devoit-il s'en prendre qu'à lui-même ? Avant lui le viol réuſſiſſoit. Il manqua à Dom Sanche d'Arragon un *ſuffrage illuſtre* qui lui fit manquer tous ceux de la Cour, exemple aſſés commun de la ſoumiſſion des François à de certaines autorités. Enfin un mari qni veut racheter ſa femme en cédant un Royaume, fut encore plus inſupportable dans Pertharite, que la proſtitution ne l'avoit été dans Theodore. Ce bon mari n'oſa ſe montrer au Public que deux fois. Cette chûte du grand Corneille, peut être miſe parmi les exemples les plus remarquables des viciſſitudes du monde, & Beliſſaire demandant l'aumône n'eſt pas plus étonnant.

Il ſe dégoûta du Theatre, & déclara qu'il y renonçoit, dans une petite Préface aſſés chagrine qu'il mit au-devant de Pertharite. Il dit pour raiſon, qu'il commence à vieillir, & cette raiſon n'eſt que trop bonne, ſurtout quand il s'agit de Poeſie & des autres talens de l'imagination. L'eſpece d'eſprit qui dépend de l'imagination (& c'eſt ce qu'on appelle communément Eſprit dans le monde) reſſemble à la

Beauté, & ne subsiste qu'avec la jeunesse. Il est vrai que la vieillesse vient plus tard pour l'esprit ; mais elle vient. Les plus dangereuses qualités qu'elle lui apporte, sont la sechereſſe & la dureté, & il y a des esprits qui en sont naturellement plus susceptibles que d'autres, & qui donnent par-là plus de prise aux ravages du tems, ce sont ceux qui avoient de la noblesse, de la grandeur, quelque chose de fier & d'austere. Cette sorte de caractere contracte aisément par les années je ne sçai quoi de dur & de sec. C'est à peu près ce qui arriva à M. Corneille. Il ne perdit pas en vieillissant l'inimitable noblesse de son génie, mais il y mêla quelquefois de la dureté. Il avoit poussé les grands sentimens aussi loin que la nature pouvoit souffrir qu'ils allassent ; il commença de tems en tems à les pousser un peu plus loin : ainsi dans Pertharite une Reine consent à épouser un Tyran qu'elle déteste, pourvû qu'il égorge un fils unique qu'elle a, & que par cette action, il se rende aussi odieux qu'elle souhaite qu'il le soit. Il est aisé de voir que ce sentiment au lieu d'être noble, n'est

que dur, & il ne faut pas trouver mauvais que le Public ne l'ait pas goûté.

Après Pertharite M. Corneille rebuté du Theatre entreprit la Traduction en Vers de l'Imitation de Jesus-Christ. Il y fut porté par des Peres Jésuites de ses amis, par des sentimens de pieté qu'il eut toute sa vie, & sans doute aussi par l'activité de son génie qui ne pouvoit demeurer oisif. Cet Ouvrage eut un succès prodigieux, & le dédommagea en toutes manieres d'avoir quitté le Theatre. Cependant, si j'ose en parler avec une liberté que je ne devrois peut-être pas me permettre, je ne trouve point dans la Traduction de M. Corneille le plus grand charme de l'Imitation de Jesus-Christ, je veux dire, sa simplicité & sa naïveté. Elle se perd dans la pompe des Vers qui étoit naturelle à M. Corneille, & je croi même qu'absolument la forme des Vers lui est contraire. Ce Livre, le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Evangile n'en vient pas, n'iroit pas droit au cœur comme il fait, & ne s'en saisiroit pas avec tant de force, s'il n'avoit un air natu-

rel & tendre, à quoi la négligence même du ſtyle aide beaucoup.

Il ſe paſſa douze ans pendant leſquels il ne parut de M. Corneille que l'Imitation en Vers ; mais enfin ſollicité par M. Fouquet, qui négocia en Surintendant des Finances, & peut-être encore plus pouſſé par ſon penchant naturel, il ſe rengagea au Theatre. M. le Surintendant pour lui faciliter ce retour, & lui ôter toutes les excuſes que lui auroit pû fournir la difficulté de trouver des Sujets, lui en propoſa trois. Celui qu'il prit fut Œdipe, M. Corneille ſon frere prit Camma qui étoit le ſecond, & le traita avec beaucoup de ſuccès. Je ne ſçai quel fut le troiſiéme.

La réconciliation de M. Corneille & du Theatre fut ſincere, Œdipe réuſſit fort bien. La Toiſon d'Or fut faite enſuite à l'occaſion du Mariage du Roi, & c'eſt la plus belle Piece en Machines que nous ayons. Les Machines qui ſont ordinairement étrangeres à la Piece deviennent par l'art du Poete néceſſaires à celle-là ; tout le merveilleux que la Fable peut fournir y eſt dans toute ſa pompe, ſurtout le Pro-

logue doit ſervir de modele à tous les Prologues à la moderne, qui ſont faits pour expoſer, non pas le ſujet de la Piece comme les Anciens, mais l'occaſion pour laquelle elle a été faite.

Enſuite parurent Sertorius & Sophonisbe. Dans cette premiere Piece la grandeur Romaine éclate avec toute ſa dignité, & l'idée qu'on pourroit ſe former de la converſation de deux grands Hommes, qui ont de grands interêts à démêler, eſt encore ſurpaſſée par la Scene de Pompée & de Sertorius. Il ſemble que M. Corneille ait eu des Mémoires particuliers ſur les Romains. Pour Sophonisbe, il crut être fort hardi de l'entreprendre après Mairet; voilà l'effet des réputations. La Sophonisbe de Mairet ne devoit point lui faire tant de peur. Son bel endroit eſt la conteſtation de Scipion & de Lelius avec Maſſiniſſe; mais que diroit-on ſi on voyoit aujourd'hui une Reine mariée écrire un Billet galant à un homme qui ne ſonge point à elle? Que diroit-on ſi on voyoit ſes deux Confidentes obſerver l'effet des coquetteries qu'elle fait à Maſſiniſſe pour l'engager, & ſe dire l'une à l'autre:

Ma Compagne, il se prend . . . . . ;
La victoire est à nous, ou je n'y connois rien.

Il faut croire qu'Agesilas est de M. Corneille, puisque son nom y est, & qu'il y a une Scene d'Agesilas & de Lysander qui ne pourroit pas facilement être d'un autre. Après Agesilas vint Othon, Ouvrage où Tacite est mis en œuvre par le grand Corneille, & où se sont unis deux génies si sublimes. M. Corneille y a peint la corruption de la Cour des Empereurs, du même pinceau dont il avoit peint les vertus de la République.

Depuis son retour au Theatre, il y paroissoit avec éclat des Pieces d'un genre fort différent des siennes. Ce n'étoit point une vertu courageuse, ni l'élevation des sentimens portée jusque dans l'Amour qui y dominoit, c'étoit un amour plus tendre, plus simple & plus vif, des sentimens dont le modele se retrouvoit plus aisément dans tous les cœurs. On admiroit moins, mais on étoit plus ému. Une infinité de traits de passion bien touchés, & presque sans aucun mélange de choses plus nobles qui les eussent refroidis, une versification très agréable,

ble, & dont l'élegance ne se démentoit jamais, un jeune Auteur dont le style étoit plus jeune aussi ; voilà ce qu'il falloit principalement aux femmes dont les jugemens ont tant d'autorité au Theatre François. Aussi furent-elles charmées, & Corneille ne fut plus pour elles que le vieux Corneille. J'en excepte quelques femmes, qui valoient des hommes.

Il y en eut un, dont la voix devoit être d'autant plus contée que ce n'étoit pas seulement un Ecrivain très-célébre, mais un homme du grand monde. On peut ajouter que sa voix étoit parfaitement libre, puisqu'il vivoit en Angleterre, privé de sa Patrie. M. de Saint-Evremond publia une Dissertation sur l'Alexandre de M. Racine, & là il s'éleve vivement contre notre Nation, qui ne goûte que ce qui lui ressemble, & qui n'avoit refusé ses applaudissemens à M. Corneille dans sa Sophonisbe, que parce qu'il avoit trop bien rendu le vrai caractere de la Fille d'Asdrubal, au lieu que Mairet en avoit fait avec beaucoup de succès une Coquette ordinaire. *M. Corneille*, ajoutoit M. de Saint-Evremond, *est*

presque le seul qui ait le bon goût de l'Antiquité, il a surpassé nos Auteurs, & s'est peut-être ici surpassé lui-même.

M. Corneille ne manqua pas de remercier M. de Saint-Evremond d'un suffrage aussi glorieux que le sien, & aussi hautement déclaré. *Vous m'avés pris par mon foible*, lui dit-il dans sa Lettre, *cette Sophonisbe, pour qui vous marqués tant de tendresse, a la meilleure part à la mienne..... Vous confirmés ce que j'ai avancé sur la part que l'Amour doit avoir dans les belles Tragedies, & sur la fidelité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux Illustres les caracteres de leur tems, de leur Nation & de leur humeur. J'ai crû jusqu'ici que l'Amour étoit une passion trop chargée de foiblesses, pour être la dominante dans une Piece héroïque, j'aime qu'elle y serve d'ornement, & non pas de corps..... Nos doucereux & nos enjoués sont de contraire avis, mais vous vous déclarés du mien.* Il y a encore dans cette Lettre ces paroles assés remarquables, *vous m'honorés de votre estime en un tems où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune. Vous me soutenés quand on se persuade qu'on m'a battu.*

Il est vrai qu'il s'étoit formé un *parti*

contre lui. Ceux qu'il appelloit les *doucereux* & les *enjoués*, & toutes celles pour qui ils l'étoient, compoſoient une grande partie de Paris & de la Cour, & ils ne ſe contentoient pas d'élever le nouvel Auteur, qui le méritoit, ils vouloient l'élever ſur les ruines de l'ancien. Ils prévaloient & par le nombre, & par un certain bruit confus & impoſant qu'ils ſçavent ſi bien faire dans le beſoin. On ne négligeoit rien pour groſſir ſes troupes, & c'étoit toujours un avantage que de les groſſir ; on mettoit en œuvre toutes les petites adreſſes qui peuvent aider une réputation naiſſante, & hâter le vol de la Renommée, on employoit contre le redoutable Ennemi juſqu'aux traits d'un fameux Satyrique, exercé à foudroyer glorieuſement de mauvais Auteurs. Pendant ce tumulte & cette eſpece de ſédition contre une autorité légitime, M. Corneille ſe tenoit retranché dans ſon Cabinet, ſans être preſqu'autrement connu du monde que par ſon nom, ſans Protecteurs puiſſans déclarés en ſa faveur, ſans Partiſans affidés, n'ayant de gloire que celle qui étoit venuë le trouver d'elle-

même, ne s'y fiant peut-être pas assés, mais certainement hors d'état, & même incapable de lui prêter aucun secours étranger.

Il vît le goût du Siécle se tourner entierement du côté de l'amour le plus passionné & le moins mêlé d'héroïsme, mais il dédaigna fierement d'avoir de la complaisance pour ce nouveau goût. Peut-être croira-t-on que son âge ne lui permettoit pas d'en avoir, ce soupçon seroit très-légitime, si l'on ne voyoit ce qu'il a fait dans la Psiché de Moliere, où étant à l'ombre du nom d'autrui, il s'est abandonné à un excès de tendresse, dont il n'auroit pas voulu deshonorer son nom.

Il ne pouvoit mieux braver son Siécle, qu'en lui donnant Attila, digne Roi des Huns. Il régne dans cette Piece une férocité noble, que lui seul pouvoit attraper. La Scene où Attila délibere s'il se doit allier à l'Empire qui tombe, ou à la France qui s'éleve, est une des belles choses qu'il ait faites.

Bérénice fut un duel dont tout le monde sçait l'histoire. Feuë Madame,* Princesse fort touchée des choses d'es-

* Henriette-Anne d'Angleterre.

prit, & qui eût pû les mettre à la mode dans un Pays barbare, eut besoin de beaucoup d'adresse, pour faire trouver les deux Combattans sur le champ de bataille, sans qu'ils sçussent où on les menoit; mais à qui demeura la victoire? Au plus jeune.

Il ne reste plus que Pulcherie & Surena, tous deux sans comparaison meilleurs que Bérénice, tous deux dignes de la vieillesse d'un grand Homme. Le caractere de Pulcherie est de ceux que lui seul sçavoit faire, & il s'est dépeint lui-même avec bien de la force dans Martian qui est un vieillard amoureux. Le cinquiéme Acte de cette Piece est tout-à-fait beau. On voit dans Surena une belle peinture d'un homme que son trop de mérite & de trop grands services rendent criminel auprès de son Maître, & ce fut par ce dernier effort que M. Corneille termina sa carriere.

La suite de ses Pieces represente ce qui doit naturellement arriver à un grand Homme qui pousse le travail jusqu'à la fin de sa vie. Ses commencemens sont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rap-

port à ſon Siécle, enſuite il va auſſi haut que ſon Art peut atteindre, à la fin il s'affoiblit, s'éteint peu à peu, n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalles.

Après Surena qui fut joué en 1675. M. Corneille renonça tout de bon au Theatre, mais non pas à l'amour de ſes Ouvrages, & quand il vit en 1676. que le Roi avoit fait repreſenter de ſuite devant lui à Verſailles Cinna, Pompée, Horace, Sertorius, Œdipe, Rodogune, ſon feu Poetique ſe réveilla, & il s'écria,

Eſt-il vrai grand Monarque? Et puis-je me vanter,
Que tu prennes plaiſir à me reſſuſciter?
Qu'au bout de quarante ans, Cinna, Pompée, Horace,
Reviennent à la mode, & retrouvent leur place,
Et que l'heureux brillant de mes jeunes Rivaux
N'ôte point leur vieux luſtre à mes premiers travaux?
Acheve, les derniers n'ont rien qui dégenere,
Rien qui les faſſe croire enfans d'un autre Pere.
Ce ſont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un ſeul de tes regards tireroit du tombeau.

On voit Sertorius, Œdipe & Rodogune,

Rétablis par ton choix dans toute leur fortune ;
Et ce choix montreroit qu'Othon & Surena,
Ne sont pas des Cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulcherie,
Reprendroient pour te plaire une seconde vie :
Agesilas en foule auroit des Spectateurs,
Et Berenice enfin trouveroit des Acteurs.
Le Peuple, je l'avoue, & la Cour les dégradent :
Je foiblis, ou du moins ils se le persuadent,
Pour bien écrire encor, j'ai trop long-tems écrit,
Et les rides du front passent jusqu'à l'esprit.
Mais contre cet abus, que j'aurois de suffrages,
Si tu donnois les tiens à mes derniers Ouvrages !

Cependant il est certain que ces derniers Ouvrages, toujours bons pour la lecture paisible du Cabinet, où la raison jouit de tous ses droits, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître sur le Theatre, où l'on veut plus que jamais de grandes émotions, fussent-elles mal fondées & mal amenées. Nous pouvons faire ici en passant un petit commentaire sur ce qu'il dit que *Bérénice enfin trouveroit des Acteurs.* C'est qu'en effet sa Bérénice ne fut jouée que par de mauvais Comediens, parce que sa Rivale avoit eu le bonheur ou l'art de lui enlever les bons.

Débaraſſé du Theatre, ſa principale occupation fut de ſe préparer à la mort. Ses forces diminuerent toujours de plus en plus, & la derniere année de ſa vie ſon eſprit ſe reſſentit beaucoup d'avoir tant produit, & ſi long-tems. Il mourut le premier Octobre 1684.

Il étoit Doyen de l'Academie Françoiſe, où il avoit été reçû l'an 1647.

Comme c'eſt une loi dans cette Academie que le Directeur fait les frais d'un ſervice pour ceux qui meurent ſous ſon Directorat, il y eut une conteſtation de généroſité, entre M. Racine & M. l'Abbé de Lavau, à qui feroit le Service de M. Corneille, parce qu'il paroiſſoit incertain ſous le Directorat duquel il étoit mort. La choſe ayant été remiſe au jugement de la Compagnie, M. l'Abbé de Lavau l'emporta, & M. de Benſerade dit à M. Racine, *ſi quelqu'un pouvoit prétendre à enterrer M. Corneille, c'étoit vous, vous ne l'avés pourtant pas fait.*

Ce diſcours a été pleinement vérifié. Le tems a calmé l'agitation des eſprits ſur ce ſujet, & a enfin amené une déciſion, qui paroît généralement établie. Corneille a la premiere place, Racine

Racine la seconde ; on fera à son gré l'intervalle entre ces deux places un peu plus ou un peu moins grand. C'est-là ce qui se trouve en ne comparant que les Ouvrages de part & d'autre, mais si on compare les deux hommes, l'inégalité est plus grande ; il peut être incertain que Racine eût été si Corneille n'eût pas été avant lui, il est certain que Corneille a été par lui-même.

Ici j'avertis le Lecteur que cette Vie de M. Corneille ayant été déja imprimée en 1729. dans l'Histoire de l'Academie Françoise par M. l'Abbé d'Olivet, c'étoit en cet endroit à peu près que j'y parlois, mais beaucoup trop succinctement d'un grand nombre de petites Pieces faites par M. Corneille sur divers Sujets. Depuis ce tems-là, on a recueilli avec soin & avec goût ces différentes Pieces dont on a fait un Volume à la suite de son Theatre réimprimé en 1738. & je ne puis mieux faire que de renvoyer sur toute cette matiere, tant au Volume qui contient les Pieces que je n'eusse pas mises, du moins en entier, qu'à une Préface judicieuse & bien écrite, où l'on trouvera

de plus des traits hiſtoriques que je ne ſçavois pas. L'Auteur y doute d'un fait que j'avois avancé, j'avouë que ſon doute ſeul m'ébranle; c'eſt un fait que j'ai trouvé établi dans ma mémoire comme certain, quoique dépouillé de toutes ſes preuves, que j'ai eu tout le loiſir d'oublier parfaitement. Par bonheur il n'eſt pas de grande importance.

Cela m'empêchera d'en affirmer trop un autre, que je tiens pourtant de la famille. M. Corneille encore fort jeune ſe préſenta un jour plus triſte & plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le Cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travailloit. Il répondit qu'il étoit bien éloigné de la tranquillité néceſſaire pour la compoſition, & qu'il avoit la tête renverſée par l'amour. Il en fallut venir à un plus grand éclairciſſement, & il dit au Cardinal qu'il aimoit paſſionnément une fille du Lieutenant Général d'Andeli en Normandie, & qu'il ne pouvoit l'obtenir de ſon pere. Le Cardinal voulut que ce pere ſi difficile vînt lui parler à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre ſi imprevû, & s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné

ſa fille à un homme qui avoit tant de crédit. Ce qui eſt bien ſûr, c'eſt qu'il a épouſé Marie de Lamperiere, fille de cet Officier. La premiere nuit de ſes Nôces, qui ſe firent à Rouen, il fut ſi malade que l'on écrivit à Paris qu'il étoit mort, & j'ai lû une Piece ſur cette fauſſe mort dans les Poeſies Latines de M. Menage. Un pareil ſujet étoit bien fait pour tenter les Poetes.

Je n'ai pas crû devoir interrompre la ſuite de ſes grands Ouvrages pour parler de quelques autres beaucoup moins conſiderables, qu'il a donnés de tems en tems. Il a fait étant jeune quelques Pieces de galanterie, qui ſont répanduës dans des Recueils. On a encore de lui quelques petites Pieces, de cent ou de deux cens Vers, au Roi, ſoit pour le féliciter de ſes victoires, ſoit pour lui demander des graces, ſoit pour le remercier de celles qu'il en avoit reçûës. Il a traduit deux Ouvrages Latins du Pere de la Ruë Jéſuite, ſur les Campagnes de 1667. & de 1672. toutes deux d'aſſés longue haleine, & pluſieurs petites Pieces de M. de Santeuil. Il eſtimoit extrêmement ces deux Poetes. Lui-même faiſoit fort bien des

Vers Latins, il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667. qui parurent si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en François, mais que les meilleurs Poetes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en Latin. Il avoit traduit sa premiere Scene de Pompée en Vers du style de Séneque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain. Il falloit aussi qu'il n'en eût pas pour Stace, fort inférieur à Lucain; puisqu'il en a traduit en Vers & publié les deux premiers Livres de la Thébaïde. Ils ont échappé à toutes les recherches qu'on a faites depuis un tems pour en retrouver quelque Exemplaire.

M. Corneille étoit assés grand & assés plein, l'air fort simple & fort commun, toujours négligé, & peu curieux de son exterieur. Il avoit le visage assés agréable, un grand nés, la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phisionomie vive, des traits fort marqués & propres à être transmis à la posterité dans une Médaille ou dans un Buste. Sa prononciation n'étoit pas tout-à-fait nette. Il lisoit

ſes Vers avec force ; mais ſans grace.

Il ſçavoit les Belles-Lettres, l'Hiſtoire, la Politique, mais il les prenoit principalement du côté qu'elles ont rapport au Theatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiſſances, ni loiſir, ni curioſité, ni beaucoup d'eſtime. Il parloit peu, même ſur la matiere qu'il entendoit ſi parfaitement. Il n'ornoit pas ce qu'il diſoit, & pour trouver le grand Corneille, il le falloit lire.

Il étoit mélancolique. Il lui falloit des Sujets plus ſolides pour eſperer ou pour ſe réjouir, que pour ſe chagriner ou pour craindre. Il avoit l'humeur bruſque, & quelquefois rude en apparence ; au fond il étoit très-aiſé à vivre, bon pere, bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son temperemment le portoit aſſés à l'amour, mais jamais au libertinage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame fiere & indépendante, nulle ſoupleſſe, nul manege, ce qui l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très-peu propre à faire ſa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y apportoit un viſage preſqu'inconnu, un grand

nom qui ne s'attiroit que des louanges, & un mérite qui n'étoit point le mérite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à son incapacité pour les affaires, que son aversion. Les plus légeres lui causoient de l'effroi & de la terreur. Il avoit plus d'amour pour l'argent que d'habileté ou d'application pour en amasser. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges, à force d'en recevoir; mais quoique sensible à la gloire, il étoit fort éloigné de la vanité. Quelquefois il s'assuroit trop peu sur son rare mérite, & croyoit trop facilement qu'il pût avoir des Rivaux.

A beaucoup de probité & de droiture naturelle, il a joint dans tous les tems de sa vie beaucoup de religion, & plus de pieté que son genre d'occupation n'en permet par lui-même. Il a eu souvent besoin d'être rassuré par des Casuistes sur ses Pieces de Theatre, & ils lui ont toujours fait grace en faveur de la pureté qu'il avoit établie sur la Scene, des nobles sentimens qui regnent dans ses Ouvrages, & de la vertu qu'il a mise jusque dans l'amour.

REFLEXIONS SUR *LA POETIQUE.*

I

IL arrive quelque fois que des Pieces irregulieres, telles que le Cid, ne laiſſent pas de plaire extrêmement; auſſi-tôt on ſe met à mépriſer les regles, c'eſt, dit-on, une pédanterie génante & inutile, & il y a un certain Art de plaire qui eſt au-deſſus de tout. Mais qu'eſt-ce que cet Art de plaire? il ne ſe définit point, on l'attrappe par hazard, on n'eſt pas ſûr de le rencontrer deux fois; enfin c'eſt une eſpece de magie tout-à-fait inconnue. Peut-être tout cela n'eſt-il pas vrai. Il y a beaucoup

d'apparence que quand les Pieces irregulieres plaisent, ce n'est pas par les endroits irreguliers, & il est certain qu'il n'y a Piece sur le Theatre qui soit à de certains égards si reguliere que le Cid. Mais il se pourroit bien faire que tout ce qu'il y a d'important pour le Theatre, ne fût point reduit en regles, ou du moins ne fût pas fort connu. Ces regles qui ne sont pas encore faites, ou que tout le monde ne sçait pas, voilà apparemment l'Art de plaire, voilà en quoi consiste la magie.

II.

Pour trouver les regles du Theatre, il faudroit remonter jusqu'aux premieres sources du Beau, découvrir quelles sont les choses dont la vue peut plaire aux hommes, c'est-à-dire, leur occuper l'esprit, ou leur remuer le cœur agréablement, & cela est déja d'une vaste étendue, & d'une fine discussion. Après avoir découvert quelles sont les actions qui de leur nature sont propres à plaire, il faudroit examiner quels changemens y apporte la forme du Theatre, ou par nécessité, ou pour

le seul agrément, & ces recherches étant faites avec toute l'exactitude & toute la justesse nécessaires, alors on n'auroit pas seulement trouvé les regles du Theatre, mais on seroit sûr de les avoir trouvées toutes, & si en descendant dans le détail, il en étoit échappé quelqu'une, on la rameneroit sans peine aux principes qui auroient été établis.

III.

Avoir trouvé toutes les regles du Theatre, ce ne seroit pas encore toute la Poëtique, il faudroit comparer ensemble ces différentes regles, & juger de leur différente importance. Telle est presque toújours la nature des sujets qu'ils n'admettent pas toutes sortes de beautés, il faut faire un choix, & sacrifier les unes aux autres. Ainsi il seroit fort utile d'avoir une balance, où l'on pût, pour ainsi dire, peser les regles. On verroit qu'elles ne méritent pas toutes une égale autorité. Il y en a qu'il faut observer à la rigueur, d'autres qu'on peut éluder, & si l'on peut le dire, les unes demandent une soumission sincere, les autres se contentent

d'une soumission apparente. Si l'on avoit trouvé les différentes sources qui les produisent, il ne seroit pas difficile de donner à chacune sa véritable valeur.

IV.

Ce Plan d'une Poëtique, tel que je l'imagine, est presque immense, & demanderoit un justesse d'esprit infinie. Je n'ai garde de m'engager dans une pareille entreprise. Je veux seulement faire voir que ce Plan n'est pas si chimerique, qu'il pourra le paroître d'abord à de certaines personnes; j'en veux donner une legere ébauche, & animer, si je puis, quelqu'un à l'exécuter. Ce sera bien assés pour moi si de ce nombre prodigieux de vûes qu'il faudroit avoir, j'en attrape quelques-unes, & si de ce grand tout que je ne sçaurois embrasser, j'en puis saisir quelque partie.

V.

L'esprit aime à voir, ou à agir, ce qui est la même chose pour lui; mais il veut voir & agir sans peine. Et ce qui est à remarquer, tant qu'on le tient

dans les bornes de ce qu'il peut faire sans effort, plus on lui demande d'action, plus on lui fait de plaisir. Il est actif jusqu'à un certain point, au de-là très-paresseux. D'un autre côté, il aime à changer d'objet & d'action. Ainsi il faut en même tems exciter sa curiosité, menager sa paresse, prevenir son inconstance.

VI.

Ce qui est important, nouveau, singulier, rare en son espece, d'un évenement incertain, pique la curiosité de l'esprit. Ce qui est un & simple accommode sa paresse, ce qui est diversifié convient à son inconstance. D'où il est aisé de conclure qu'il faut que l'objet qu'on lui presente ait toutes ces qualités ensemble pour lui plaire parfaitement.

VII.

L'importance de l'action de la Tragédie se tire de la dignité des personnes, & de la grandeur de leurs interêts. Quand les actions sont de telle nature que sans rien perdre de leur beauté,

elles pourroient se passer entre des personnes peu considerables, les noms de Princes & de Rois ne sont qu'une parure étrangere que l'on donne aux sujets ; mais cette parure, toute étrangere qu'elle est, est nécessaire. Si Ariane n'étoit qu'une bourgeoise trahie par son Amant & par sa sœur, la Piece qui porte son nom ne laisseroit pas de subsister toute entiere ; mais cette Piece si agréable y perdroit un grand ornement, il faut qu'Ariane soit Princesse, tant nous sommes destinés à être toûjours éblouis par les titres. Les Horaces & les Curiaces ne sont que des particuliers, de simples Citoyens de deux petites Villes ; mais la fortune de deux Etats est attachée à ces particuliers, l'une de ces deux petites Villes a un grand nom, & porte toûjours dans l'esprit une grande idée, il n'en faut pas davantage pour ennoblir les Horaces & les Curiaces.

VIII.

Les grands interêts se reduisent à être en peril de perdre la vie, ou l'honneur, ou la liberté, ou un Trône, ou son Ami, ou sa Maîtresse. On demande or-

dinairement si la mort de quelqu'un des Personnages est nécessaire dans la Tragedie. Une mort est, à la verité, un évenement important ; mais souvent il sert plus à la facilité du dénouement, qu'à l'importance de l'action. Et le péril de mort n'y sert pas quelque fois davantage. Ce qui rend Rodrigue si digne d'attention, est-ce le péril qu'il court en combattant le Comte, les Maures, ou D. Sanche ? nullement, c'est la nécessité où il est de perdre l'honneur, ou sa Maîtresse, c'est la difficulté d'obtenir sa grace de Chimene, dont il a tué le Pere. Les grands interêts sont tout ce qui remue fortement les hommes, & il y a des momens où la vie n'est pas leur plus grande passion.

IX.

Il semble que les grands interêts se peuvent partager en deux especes, les uns plus nobles, tels que l'acquisition ou la conservation d'un Trône, un devoir indispensable, une vengeance, &c. les autres plus touchans, tels que l'amitié ou l'amour. L'une ou l'autre de ces deux sortes d'interêts donne son ca-

ractere aux Tragedies où elle domine. Naturellement le noble doit l'emporter sur le touchant, & Nicomede qui est tout noble est d'un ordre supérieur à Bérénice qui est toute touchante. Mais ce qui est inconteſtablement au-dessus de tout le reste, c'est le noble & le touchant réunis ensemble. Le seul secret qu'il y ait pour cela, est de mettre l'amour en opposition avec le devoir, l'ambition, la gloire, de sorte qu'il les combatte avec force, & en soit à la fin surmonté. Alors ces actions sont véritablement importantes par la grandeur des interêts opposés. Les Pieces sont en même tems touchantes par les combats de l'amour & nobles par sa défaite. Telles sont le Cid, Cinna, Polyeucte.

X.

Les Anciens n'ont presque point mis d'amour dans leurs Pieces, & quelques-uns les louent de n'avoir point avili leur Theatre par de si petits sentimens. Pour moi j'ai peur qu'ils n'ayent pas connu ce que l'amour leur pouvoit produire. Je ne vois pas trop bien où seroit la finesse de ne vouloir pas traiter des sujets pareils à Cinna, ou au Cid.

Toute la queſtion eſt de mettre l'amour à ſa place, c'eſt-à-dire, au-deſſous de quelque paſſion plus noble, contre laquelle il ſe révolte avec violence, mais inutilement. Cette régle n'eſt néceſſaire que pour les Pieces du premier ordre, & elle n'a guere été pratiquée que par M. Corneille.

XI.

Le nouveau & le ſingulier peuvent ſe trouver dans les évenemens de la Piece, & dans les Caracteres, mais nous en parlerons ailleurs plus à propos. Ici, nous ne parlerons que du nouveau & du ſingulier qui peuvent ſe trouver dans les paſſions. Le vrai ne ſuffit pas pour attirer l'attention de l'eſprit, il faut un vrai peu commun. Tout le monde connoît les paſſions des hommes juſqu'à un cerrain point, au-de-là, c'eſt un pays inconnu à la plûpart des gens, mais où tout le monde eſt bien aiſe de faire des découvertes. Combien les paſſions ont-elles d'effets délicats & fins qui n'arrivent que rarement, ou qui, quand ils arrivent, ne trouvent pas d'obſervateurs aſſés habiles ? il ſuffit de plus qu'elles ſoient extrêmes

pour nous être nouvelles. Nous ne les voyons presque jamais que medio-cres. Où sont les hommes parfaitement amoureux, ou ambitieux, ou avares ? nous ne sommes parfaits sur rien, non pas même sur le mal.

XII.

Qu'un Amant mécontent de sa Maîtresse s'emporte jusqu'à dire, qu'il ne perd pas beaucoup en la perdant, & qu'elle n'est pas trop belle, voilà déja le dépit poussé assés loin. Qu'un ami à qui cet Amant parle, convienne qu'en effet cette personne là n'a pas beaucoup de beauté, que par exemple elle a les yeux trop petits, que sur cela l'Amant dise que ce ne sont pas ses yeux qu'il faut blâmer, & qu'elle les a très-agréables ; que l'ami attaque ensuite la bouche, & que l'Amant en prenne la défense ; le même jeu sur le teint, sur la taille ; voilà un effet de passion peu commun, fin, délicat, & très-agréable à considerer. Cet exemple, quoique comique, & tiré du Bourgeois Gentilhomme, m'a paru si propre à expliquer ma pensée que je n'ai pû me resoudre

ſoudre à en apporter un plus ſérieux. Nous ne connoiſſons pas nous-mêmes combien les Romans de notre ſiécle ſont riches en ces ſortes de traits, & juſqu'à quel point ils ont pouſſé la ſcience du cœur.

XIII.

La fineſſe, la délicateſſe, enfin l'agrément de ces effets de paſſion, conſiſte aſſés ordinairement dans une eſpece de contradiction qui s'y trouve. On fait ce qu'on ne croit pas faire, on dit le contraire de ce qu'on veut dire, on eſt dominé par un ſentiment qu'on croit avoir vaincu, on découvre ce qu'on prend un grand ſoin de cacher. Celle de toutes les paſſions qui fournit le plus de ces ſortes de jeux, & peut-être la ſeule qui en fourniſſe, c'eſt l'amour. L'obligation où ſont les femmes de le vaincre, ou de les diſſimuler, & la délicateſſe de gloire qui fait qu'elles ſe le diſſimulent à elles-mêmes, ſont des ſources très-fécondes de ces contradictions agréables. Les hommes ſont rarement à cet égard dans la même ſituation que les femmes, auſſi l'amour

ne plait pas tant dans leur perſonne. L'ambition, la vengeance n'ont point par elles-mêmes de ces effets contraſtés, & ceux qui ſont d'un caractere à reſſentir vivement ces paſſions, s'y livrent ſans les combattre & ſans ſe les déguiſer.

XIV.

Rarement ceux qui aſpirent ou à s'élever ou à ſe vanger, ſont-ils délicats ſur les moyens qui les y peuvent conduire, les Amans le ſont ſur les moyens de parvenir à la poſſeſſion de ce qu'ils aiment. L'eſperance d'être aimé, ou la crainte de ne l'être pas, roulent ſur un regard, ſur un ſoupir, ſur un mot, enfin ſur des choſes preſque imperceptibles & d'une interprétation douteuſe; au lieu que les eſperances ou les craintes qui accompagnent l'ambition & la vengeance, ont des ſujets plus marqués, plus déterminés, plus palpables. Ceux mêmes qui ſont aimés, peuvent douter s'ils le ſont, ou craindre à chaque moment de ne l'être plus, ou s'affliger de ne l'être pas aſſés; quand on s'eſt vangé, quand on eſt arrivé au terme de ſon ambition, tout eſt fini. En-

fin l'amour produit plus d'effets singuliers & agréables à considerer, parce qu'il a des objets plus fins, plus incertains, plus changeans. Je sens que l'on pourroit pousser encore plus loin le parallele de l'amour & des autres passions, & que l'amour en sortiroit toûjours à son honneur. Mais je crois en avoir assés dit pour prouver qu'aucune autre passion ne peut avoir par elle-même autant d'agrément sur le Theatre. La disposition des Spectateurs y contribue encore. N'y a-t-il pas plus d'amour au monde que d'ambition ou de vengeance ?

XV.

La singularité, ou la bisarrerie délicate des effets d'une passion, est un Spectacle plus propre à plaire que sa seule violence, parce qu'elle donne occasion à une plus grande découverte. Il est vrai que ces deux beautés peuvent être réunies, & un effet singulier d'une passion en marque en même tems la force. De-là il s'ensuit encore que l'amour doit plus fournir au Theatre, que la vengeance ou l'ambition, qui n'ont guere d'autre agrément que leur

violence, & qui ſont privées d'une infinité de raffinemens & de délicateſſes, que l'amour ſeul a en partage. Un perſonnage qui n'a que de l'amour peut remplir une Piece, témoin Ariane & Bérénice, nul autre Caractere ne peut occuper la même étendue. L'amour eſt le plus abondant & le plus fertile de tous les ſentimens.

XVI.

Ce qui eſt rare & parfait en ſon eſpece, ne peut manquer d'attirer l'attention. Ainſi il faut toujours peindre les Caracteres dans un dégré élevé; rien de mediocre, ni vertus, ni vices. Ce qui fait les grandes vertus, ce ſont les grands obſtacles qu'elles ſurmontent. Le vieil Horace ſacrifie l'amour paternel à l'amour de la Patrie, quand il dit, *qu'il mourût, &c.* voilà un grand amour pour la Patrie. Pauline malgré la paſſion qu'elle a pour Severe qu'elle pourroit épouſer après la mort de Polyeucte, veut que ce même Severe ſauve la vie à Polyeucte, voilà un grand attachement à ſon devoir. Un ſeul de ces traits ſuffiroit pour faire un grand Caractere.

XVII.

Les vices ont auſſi leur perfection. Un demi tiran ſeroit indigne d'être regardé ; mais l'ambition, la cruauté, la perfidie, pouſſées à leur plus haut point deviennent de grands objets. La Tragedie demande encore qu'on les rende, autant qu'il eſt poſſible, de beaux objets. Il y a un Art d'embellir les vices, & de leur donner un air de nobleſſe & d'élevation. L'ambition eſt noble, quand elle ne ſe propoſe que des Trônes ; la cruauté l'eſt en quelque ſorte, quand elle eſt ſoutenue d'une grande fermeté d'ame ; la perfidie même l'eſt auſſi, quand elle eſt accompagnée d'une extrême habileté. Cléopatre dans Rodogune, Phocas, Stilicon, ſont de beaux Caracteres dans toutes ces Pieces. Le Theatre n'eſt pas ennemi de ce qui eſt vicieux, mais de ce qui eſt bas & petit. C'eſt-là ce qui gâte les Caracteres de Neron & de Mitridate, tels qu'on les a donnés dans deux Tragedies très-connuës du Public, & pleines d'ailleurs de très-grandes beautés. L'un ſe cache derriere une porte pour écouter deux

Amans, l'autre pour surprendre une jeune personne, & lui faire dire son secret, se sert d'un petit artifice de Comedie, & qui est même fort usé. Ces deux Personnages sont assés cruels, & assés perfides, ce n'est pas là ce qui leur manque, mais ils le sont bassement.

XVIII.

Cependant M. Corneille a mis sur le Theatre deux Caracteres assés bas, Prusias & Felix, & ils y réussissent tous deux; mais il faut remarquer que Neron & Mitridate font des actions basses, dont le Spectateur est témoin, & ceux-ci n'ont tout au plus que des sentimens bas, & les sentimens qui ne sont que des discours frappent beaucoup moins que les actions. De plus la bassesse des sentimens de Prusias & de Felix est si naturelle dans les conjonctures où ils se trouvent, qu'il n'y a qu'un cœur de Héros qui s'en pût garantir, & même elle represente les premiers mouvemens du cœur d'un Héros. Mais il n'y a aucune nécessité d'agir comme agissent Neron & Mitridate. Enfin ces deux Caracteres servent

à en faire éclater d'autres parfaitement Héroiques, ce que ne font pas ceux de Mitridate & de Neron. Par-dessus tout cela, quand Felix avoue qu'il ne seroit pas fâché de la mort de son gendre, parce qu'il en tireroit quelqu'avantage pour sa fortune, M. Corneille a eu la sage précaution de lui donner de la honte de ce sentiment, & qui examinera de près le tour dont il s'est servi, reconnoitra combien il faut d'Art pour manier ces sortes de Caracteres, & combien il est difficile de les reconcilier avec le Theatre, qui les rejette naturellement. Il n'appartient qu'à un génie du premier ordre de nous donner un personnage bas.

XIX.

Quand on veut justifier des Auteurs qui n'en ont presque pas donné d'autres, & qui n'y ont apporté aucun Art, ou qui n'ont peint que des Caracteres communs, & foibles en leur espece, on dit, c'est-là la nature, & on croit avoir tout dit. C'est-là nature, il est vrai, mais n'y a-t-il pas quelque autre chose de plus parfait, de plus rare en

son espece, de plus noble, qui est aussi la nature ? C'est cela qu'on voudroit voir. Que diroit-on d'un Peintre qui ne representeroit les hommes que comme ils sont faits communément, petits, mal tournés, mal proportionnés, de mauvais air ? Ce seroit-là pourtant la nature.

XX.

Un des grands secrets pour piquer la curiosité, c'est de rendre l'évenement incertain. Il faut pour cela que le nœud soit tel qu'on ait de la peine à en prévoir le dénouement, & que le dénouement soit douteux jusqu'à la fin, & s'il se peut, jusqu'à la derniere Scene. Lorsque dans Stilicon, Felix est tué au moment qu'il va en secret donner avis de la conjuration à l'Empereur, Honorius voit clairement que Stilicon ou Eucherius, ses deux Favoris, sont les chefs de la conjuration, parce qu'ils étoient les seuls qui sçussent que l'Empereur devoit donner une Audience secrete à Felix. Voilà un nœud qui met Honorius & Stilicon & Eucherius dans une situation très-embarrassante, & il est très-difficile d'imaginer comment ils

ils en sortiront. Qui seroit-ce qui pourroit laisser la Piece à cet endroit là ? Tout ce qui serre le nœud davantage, tout ce qui le rend plus mal-aisé à dénouer, ne peut manquer de faire un bel effet. Il faudroit même, s'il se pouvoit, faire craindre au Spectateur que le nœud ne se pût pas dénouer heureusement.

XXI.

La curiosité une fois excitée, n'aime pas à languir, il faut lui promettre sans cesse de la satisfaire, & la conduire cependant sans la satisfaire, jusqu'au terme que l'on s'est proposé. Il faut approcher toujours le Spectateur de la conclusion, & la lui cacher toujours. Qu'il ne sçache pas où il va, s'il est possible, mais qu'il sçache bien qu'il avance. Le sujet doit marcher avec vîtesse, une Scene qui n'est pas un nouveau pas vers la fin est vitieuse. Tout est action sur le Theatre, & les plus beaux discours même y seroient insupportables, si ce n'étoient que des discours. La longue déliberation d'Auguste, qui tient le second Acte de Cinna, toute divine qu'elle est, seroit la

plus mauvaiſe choſe du monde, ſi à la fin du premier Acte on n'étoit pas demeuré dans l'inquietude de ce que veut Auguſte aux deux chefs de la conjuration qu'il a mandés, ſi ce n'étoit pas une extrême ſurpriſe de le voir délibérer de ſa plus importante affaire avec deux hommes qui ont conjuré contre lui, s'ils n'avoient pas tous deux des raiſons cachées, & que le Spectateur pénetre avec plaiſir, pour prendre deux partis tout oppoſés; enfin ſi cette bonté qu'Auguſte leur marque n'étoit pas le ſujet des remords, & des irréſolutions de Cinna, qui ſont la grande beauté de ſa ſituation.

XXII.

Un dénouement ſuſpendu juſqu'au bout, & imprévu, eſt d'un grand prix. Camma pour ſauver la vie à Soſtrate qu'elle aime, ſe reſout enfin à épouſer Sinorix qu'elle haït, & qu'elle doit haïr. On voit dans le cinquiéme Acte Camma & Sinorix revenus du Temple où ils ont été mariés, on ſçait bien que ce ne peut pas là être une fin, on n'imagine point où tout cela aboutira, &

d'autant moins que Camma apprend à Sinorix qu'elle ſçait ſon plus grand crime, dont il ne la croyoit pas inſtruite, & que quoiqu'elle l'ait épouſé elle n'a rien relâché de ſa haine pour lui. Il eſt obligé de ſortir, & elle écoute tranquillement les plaintes de ſon Amant, qui lui reproche ce qu'elle vient de faire pour lui prouver à quel point elle l'aime. Tout eſt ſuſpendu avec beaucoup d'Art, juſqu'à ce qu'on apprenne que Sinorix vient de mourir d'un mal dont il a été attaqué ſubitement, & que Camma déclare à Soſtrate qu'elle a empoiſonné la coupe nuptiale où elle a bû avec Sinorix, & qu'elle va mourir auſſi. Il eſt rare de trouver un dénouement auſſi peu attendu, & en même-tems auſſi naturel.

XXIII.

Comme la plûpart des Sujets ſont hiſtoriques, le ſeul titre des Pieces en apprend le dénouement, & alors il faudroit, s'il étoit poſſible, prendre une route qui parût ne devoir pas conduire à ce dénouement connu par l'Hiſtoire, & qui y conduiſît cepen-

dant. Ceux qui ſçauroient que Camma fit mourir Sinorix, ſeroient bien éloignés dans le cinquiéme Acte même de deviner comment le Poëte ſera parvenu à cet événement, lorſqu'ils verroient le mariage de Camma & de Sinorix terminé, & en ce cas la ſurpriſe eſt encore plus grande, que ſi l'on n'avoit pas ſçû l'Hiſtoire, parce qu'on voit des choſes toutes oppoſées à ce qu'on attend. Mais encore un coup ces ſortes de dénouements ſont rares. Tout ce qu'on peut faire de mieux pour les autres qui ſont annoncés par l'Hiſtoire, ou aiſés à prévoir par la nature du ſujet, c'eſt de les rendre ſurprenans pour les Acteurs, s'ils ne le ſont pas pour les Spectateurs. A la fin du quatriéme Acte d'Ariane, Theſée & Phedre prennent la réſolution de s'enfuir enſemble, voilà le dénouement annoncé bien clairement au Spectateur; il ne ſera pas ſurpris d'apprendre au cinquiéme Acte, que Theſée & Phedre ſont partis, mais Ariane en ſera extrêmement ſurpriſe, ſurtout du départ de Phedre ſa ſœur, qu'elle aimoit tendrement, & qu'elle ne croyoit pas ſa Rivale, & le Spectateur attend avec impatience l'étonne-

ment & le déſeſpoir d'Ariane. Il paroît par mille autres exemples que le Spectateur jouit avec plaiſir d'une ſurpriſe qui n'eſt que pour l'Acteur & non pas pour lui. Alors ſa curioſité n'a plus pour objet l'évenement même, mais ſeulement l'effet qu'il fera ſur l'Acteur, & un dénouement de cette eſpece ne laiſſe pas d'être fort agréable. Le cinquiéme Acte d'Ariane l'eſt au dernier point.

XXIV.

Voilà à peu près ce que l'eſprit demande dans les objets par rapport à ſa curioſité; mais d'ailleurs qu'il ſoit borné ou pareſſeux, il veut que ce qu'on lui préſente à conſiderer ſoit un & ſimple. Il eſt viſible d'abord que deux actions, qui iroient de front, ſe partageroient déſagréablement, il opteroit bien-tôt entre les deux, & celle à laquelle il ſe ſeroit attaché lui donneroit du dégoût pour l'autre. Il arriveroit le même inconvenient d'une action traverſée par quelque choſe d'étranger ou d'inutile, ainſi tout conclut pour l'unité.

XXV.

Nous ne sçavons pas trop bien ce que les Anciens ont entendu par Episode, ni ce que nous entendons nous-mêmes par ce mot. Heureusement il n'importe guere. Si Episode est quelque chose d'inseré dans l'action, & qui s'en pourroit ôter sans lui faire aucun tort, comme les Amours des Subalternes dans quelques Opera, où ils ne laissent pas de faire de jolies Scenes, tout Episode est vitieux. Si au contraire Episode s'entend des interêts des seconds Personnages, qui quoiqu'ils ne soient pas les principaux Moteurs de l'action, y aident cependant, les Episodes sont très-bons & souvent nécessaires.

XXVI.

Quand je dis que les seconds Personnages aident à l'action, je n'entends pas qu'ils prêtent la main à une machine, qui auroit bien pû aller sans eux, quoique peut être moins facilement, j'entends que leur secours soit absolument nécessaire. Et il ne faut pas

même que ce secours soit tardif, c'est-à-dire, que la nécessité de ces seconds Personnages ne se fasse sentir que tard dans le cours de la Piece; car autant qu'ils ont paru jusques-là, autant ils ont ennuyé. Eriphile est nécessaire pour le dénouement d'Iphigenie, c'est la Biche de la fable, & on ne s'en pouvoit passer. Mais elle n'est nécessaire qu'à la fin du dernier Acte, & cela ne la justifie pas suffisamment de s'être fait voir dans les autres.

XXVII.

Il faut qu'à l'unité se joigne la simplicité. J'appelle action simple, celle qui est aisée à suivre, & qui ne fatigue point l'esprit par une trop grande quantité d'incidens. Il ne faut pas s'imaginer que la simplicité ait par elle-même aucun agrément, & ceux qui louent par cet endroit là les Pieces Grecques, ont bien envie de les louer, & ne se connoissent guere en louanges. D'un autre côté Heraclius est trop chargé de faits & d'intrigues, trop éloigné du simple. Il y a donc quelque chose de bon dans la simplicité; mais en quoi cela consiste-t-il?

XXVIII.

La simplicité ne plaît point par elle-même, elle ne fait qu'épargner de la peine à l'esprit. La diversité au contraire par elle-même est agréable, l'esprit aime à changer d'action & d'objet. Une chose ne plaît point précisement par être simple, & elle ne plaît point davantage à proportion qu'elle est plus simple, mais elle plaît par être diversifiée sans cesser d'être simple; plus elle elle est diversifiée sans cesser d'être simple, plus elle plaît. En effet, de deux Spectacles, dont ni l'un ni l'autre ne fatigue l'esprit, celui qui l'occupe le plus, lui doit être le plus agréable. On n'admire point la nature de ce qu'elle n'a composé tous les visages que d'un nés, d'une bouche, de deux yeux; mais on admire de ce qu'en les composant tous de ces mêmes parties, elles les a faits fort différens. Voilà la simplicité & la diversité qui plaisent par leur union. L'une est peu digne d'être considerée, mais du moins aisée à considerer; son plus grand mal est d'être insipide. L'autre est piquante, digne

d'attention, mais d'une étendue infinie, & qui égareroit trop l'esprit. Ainsi il arrive, quand elles s'unissent, que la simplicité donne de justes bornes à la diversité, & que la diversité prête ses agrémens à la simplicité.

XXIX.

La diversité d'action, si cela se peut dire, n'est donc guere moins importante que l'unité & la simplicité. Les Espagnols diversifient ordinairement leurs Pieces, en y mettant beaucoup d'intrigues & d'incidens. Princes déguisés, ou inconnus à eux-mêmes, Lettres équivoques, ou tombées entre les mains de gens à qui elles ne s'adressoient pas, Portraits perdus, méprises qui arrivent pendant la nuit, Rencontres surprenantes & imprévues; de ces sortes de jeux ou d'embarras, ils n'en ont jamais trop. Pour nous, nous les avons aimés pendant quelque tems, & notre goût a changé. Peut-être les Espagnols qui à cause de la contrainte où les femmes vivent chez eux, sont plus accoutumés que nous aux avantures, ont plus de raison d'en aimer la re-

préſentation, peut-être leur vivacité leur fait-elle trouver ſimple & facile ce qui eſt pour nous embarraſſé & fatiguant, peut-être enfin, & c'eſt-là le plus vraiſemblable, ne ſe plaiſent-ils aux Pieces d'intrigue, que faute d'en connoître de meilleures.

XXX.

Ce qui a le plus nui parmi-nous aux Pieces d'intrigue, c'eſt que nous en avons vû d'auſſi diverſifiées, & en même-tems de moins embarraſſées. Comparés Heraclius & Horace. Il y a dans l'un & dans l'autre beaucoup de diverſité & d'évenemens, à peine les Perſonnages ſont-ils deux Scenes de ſuite dans la même ſituation, tout eſt toujours en mouvement. Mais comment parvient-on à tout le jeu d'Heraclius? Par une longue Hiſtoire de choſes paſſées avant la Piece, Hiſtoire aſſés difficile à bien retenir, & toujours un peu obſcure, quoique démêlée avec un Art merveilleux. Au contraire tous les divers évenemens d'Horace naiſſent les uns des autres facilement, & ſous les yeux du Spectateur. Heraclius eſt à

l'Eſpagnole, trop intrigué, trop embarraſſé, fatiguant, Horace eſt, ſi je l'oſe dire, à la Françoiſe, très-diverſifié ſans nul embarras.

XXXI.

Pour découvrir tout le ſecret de diverſifier agréablement une action, il ne faudroit que découvrir l'Art dont Horace eſt conduit. Les trois Horaces combattent pour Rome, & les trois Curiaces pour Albe, deux Horaces ſont tués, & le troiſiéme quoique reſté ſeul, trouve moyen de vaincre les trois Curiaces : voilà ce que l'Hiſtoire fournit, & rien n'eſt plus ſimple. Que l'on examine quels ornemens, & combien d'ornemens différens le Poëte y a ajoutés, plus on l'examinera, plus on en ſera ſurpris. Il fait les Horaces & les Curiaces alliés, & prêts à s'allier encore. L'un des Horaces a épouſé Sabine ſœur des Curiaces, & l'un des Curiaces aime Camille ſœur des Horaces. Lorſque le Theatre s'ouvre, Albe & Rome ſont en guerre, & ce jour-là même il ſe doit donner une bataille déciſive. Sabine ſe plaint d'avoir ſes freres dans

une Armée, & ſon mari dans l'autre ; & de n'être en état de ſe réjouir des ſuccès de l'un ni de l'autre parti. Camille eſperoit la paix ce jour-là même, & croyoit devoir épouſer Curiace ſur la foi d'un Oracle qui lui avoit été rendu ; mais un ſonge a renouvellé ſes craintes. Cependant Curiace lui vient annoncer que les Chefs d'Albe & de Rome, ſur le point de donner la bataille, ont eu horreur de tout le ſang qui s'alloit repandre, & ont réſolu de finir cette guerre par un combat de trois contre trois, qu'en attendant ils ont fait une trêve. Camille reçoit avec tranſport une ſi heureuſe nouvelle, & Sabine ne doit pas être moins contente. Enſuite les trois Horaces ſont choiſis pour être les combattans de Rome, & Curiace les felicite de cet honneur, & ſe plaint en même tems de ce qu'il faut que ſes beaux-freres périſſent, ou qu'Albe ſa Patrie ſoit ſujette de Rome. Mais quel redoublement de douleur pour lui, quand il apprend que ſes deux freres & lui ſont choiſis pour être les combattans d'Albe ! Quel trouble recommence entre tous les Perſonnages ! La guerre n'étoit pas ſi terrible pour eux, Sabine &

Camille ſont plus allarmées que jamais, il faut que l'une perde ou ſon mari, ou ſes freres, l'autre ſes freres, ou ſon Amant, & cela par les mains les uns des autres. Les combattans eux-mémes ſont émûs & attendris, cependant il faut partir, & ils vont ſur le Champ de bataille. Quand les deux Armées les voyent, elles ne peuvent ſouffrir que des perſonnes ſi proches combattent enſemble, & l'on fait un ſacrifice pour ſçavoir la volonté des Dieux. L'eſperance renaît dans le cœur de Sabine; mais Camille n'augure rien de bon. On leur vient dire qu'il n'y a plus rien à eſperer, que les Dieux approuvent le Combat, & que les Combattans ſont aux mains. Nouveau déſeſpoir, trouble plus grand que jamais. Enſuite vient la nouvelle que deux Horaces ſont tués, le troiſiéme en fuite, & les trois Curiaces maîtres du Champ de bataille. Camille regrete ſes deux freres, & a une joye ſecrete de ce que ſon Amant eſt vivant & vainqueur, Sabine qui ne perd ni ſes freres, ni ſon mari, eſt contente; mais le Pere des Horaces uniquement touché de l'interêt de Rome qui va être ſujette d'Albe, & de la honte qui réjaillit ſur

lui par la fuite de ſon fils, jure qu'il le punira de ſa lâcheté, & lui ôtera la vie de ſes propres mains, ce qui redonne une nouvelle inquietude à Sabine. Mais on apporte enfin au vieil Horace une nouvelle toute contraire, la fuite de ſon fils n'étoit qu'un ſtratagême dont il s'eſt ſervi pour vaincre les trois Curiaces, qui ſont demeurés morts ſur le Champ de bataille. Rien n'eſt plus admirable que la maniere dont cette action eſt menée, on n'en trouvera ni l'original chés les Anciens, ni la copie chés les Modernes.

XXXII.

Le ſecret de cette conduite conſiſte, ce me ſemble, à couper une action en autant de parties, qu'il y en a qui puiſſent produire différens ſentimens dans les Perſonnages, ſoit que ces ſentimens ſoient d'eſpeces oppoſées, ſoit que dans la même eſpece les uns ayent ſeulement plus de force que les autres. Faire paſſer les Perſonnages de la joye à la douleur, de la crainte à l'eſperance, ou d'une moindre joye, d'une moindre crainte à une plus grande, voilà deux eſpeces de contraſte. La premiere eſt

la plus agréable, parce que le contraſte eſt plus parfait. L'autre ne laiſſe pas auſſi de faire de grands effets ; mais en général une Piece où un même ſentiment regneroit toujours, ou du moins preſque toujours, quoiqu'il allât en ſe fortifiant, plairoit moins que ſi elle étoit mêlée de pluſieurs ſentimens oppoſés. En Peinture, les Drapperies réuſſiſſent mieux que nos habits communs, parce qu'elles ont plus de jeu, qu'elles ſont plus ondoyantes. Ainſi il eſt bon que le tiſſu de la Tragedie ſoit, pour ainſi dire, ondoyant, qu'il préſente différentes faces, qu'il ait différens mouvemens.

XXXIII.

Outre le contraſte qui peut être dans les différentes parties de l'action, celui des caracteres des Perſonnages contribue beaucoup à la varieté. Deux figures dans un Tableau qui ont préciſément la même attitude, ne ſont pas plus vitieuſes que deux Perſonnages d'une Tragedie qui ont le même caractere. Bérénice, Titus, & Antiochus ne ſont que le même Perſonnage ſous

trois noms différens. Le plus grand contraſte eſt entre les eſpeces oppoſées, comme d'un ambitieux à un Amant, d'un tiran à un Héros, mais on peut auſſi dans la même eſpece en trouver un très-agréable. C'eſt ainſi qu'Horace & Curiace, tous deux vertueux, tous deux également poſſedés de l'amour de la Patrie, ne ſe reſſemblent point dans les ſentimens même qui leur ſont communs. L'un a une férocité noble, l'autre quelque choſe de plus tendre & de plus humain. Mais il n'appartient pas à tout le monde de ménager du contraſte entre ce qui reſſemble. Enfin lorſque deux Perſonnages ne peuvent avoir de différence marquée, il eſt bon du moins de leur donner des raiſons particulieres pour n'être pas du même avis, ou dans le même mouvement de paſſion. C'eſt encore un coup de maître qu'a fait M. Corneille dans Horace. Sabine & Camille ont le même caractere, & à peu près le même interêt; mais ordinairement quand l'une eſpere, l'autre craint. Il ſeroit auſſi à propos que les Confidens euſſent moins de complaiſance pour leurs Maîtres qu'ils n'en ont communément, & qu'ils priſ-

ſen

ſent la liberté de les combattre par de bonnes raiſons. Il faut de l'oppoſition & du jeu dans un Dialogue, autrement c'eſt un Dialogue où il n'y a qu'une perſonne qui parle.

XXXIV.

Les jeux de Theatre ſont infinis. Ils comprennent tout ce qui ſurprend ou le Spectateur, ou quelqu'un des Perſonnages, tout ce qui produit un effet contraire à ce qu'on en attendoit, & il eſt viſible que rien ne reveille davantage la curioſité. Dans le moment que Cinna rend comte à Emilie de la conjuration dont Maxime & lui ſont les Chefs, on lui vient dire qu'Auguſte le mande avec Maxime; il n'eſt pas poſſible que Cinna ne ſe croye découvert, & que le Spectateur n'attende avec impatience ce que lui veut l'Empereur. Quand Cinna & Maxime paroiſſent avec l'Empereur, on voit qu'il ne les a mandés que pour déliberer avec eux s'il quittera l'Empire; voilà Cinna, Maxime & le Spectateur également ſurpris, & ces traits là ſont merveilleux. Il y a d'autres jeux de Theatre qui

ne trompent ou n'étonnent que quelqu'un des Perſonnages, & non pas le Spectateur. Ainſi Ariane ſe confie à ſa ſœur qu'elle ne connoît pas pour ſa Rivale, & le jeu en eſt très-beau, quoique le Spectateur n'y ſoit pas trompé. Mais en pareil cas il jouit de l'erreur ou de l'ignorance de l'Acteur, & prévoit avec plaiſir la ſurpriſe où il tombera, quand il viendra à s'éclaircir. Tout bien conſideré, il ſemble que la premiere maniere a quelque choſe de plus parfait. Les Comedies ſont plus fertiles en jeux de Theatre que les Tragedies, & il y en a de belles qui n'en ont aucun.

XXXV.

Juſqu'ici nous n'avons enviſagé dans l'action que ce qui peut plaire à l'eſprit, ce n'eſt pas aſſés, il faut ſonger au cœur. Avec toutes les qualités dont nous avons parlé, elle pourroit être attachante, mais il y a encore quelque choſe au-delà, il faut, s'il ſe peut, la rendre touchante. On veut être émû, agité, on veut répandre des larmes. Ce plaiſir qu'on prend à pleurer eſt ſi biſarre, que je ne puis m'empê-

cher d'y faire réfléxion. Se plairoit-on à voir quelqu'un que l'on aimeroit dans une situation aussi douloureuse que celle où est le Cid, après avoir tué le pere de sa Maîtresse ? Non sans doute. Cependant le désespoir extrême du Cid, le péril où il est de perdre tout ce qui lui est le plus cher, plaît par cette raison même que le Cid est aimé du Spectateur. D'ou vient qu'on est agréablement touché par le Spectacle d'une chose qui affligeroit si elle étoit réelle ?

XXXVI.

Le plaisir & la douleur, qui sont deux sentimens si différens, ne diffèrent pas beaucoup dans leur cause. Il paroît par l'exemple du chatouillement que le mouvement du plaisir poussé un peu trop loin devient douleur, & que le mouvement de la douleur un peu moderé devient plaisir. De-là vient encore qu'il y a une tristesse douce & agréable, c'est une douleur affoiblie & diminuée. Le cœur aime naturellement à être remué ; ainsi les objets tristes lui conviennent, & même les objets douloureux, pourvû que quelque chose les

adouciſſe. Il eſt certain qu'au Theatre la repréſentation fait preſque l'effet de la réalité ; mais enfin elle ne le fait pas entierement ; quelqu'entraîné que l'on ſoit par la force du Spectacle, quelqu'empire que les ſens & l'imagination prennent ſur la raiſon, il reſte toujours au fond de l'eſprit je ne ſçai quelle idée de la fauſſeté de ce qu'on voit. Cette idée quoique foible & enveloppée ſuffit pour diminuer la douleur de voir ſouffrir quelqu'un que l'on aime, & pour reduire cette douleur au dégré, où elle commence à ſe changer en plaiſir. On pleure les malheurs d'un Héros à qui l'on s'eſt affectionné, & dans le même moment on s'en conſole, par ce qu'on ſçait que c'eſt une fiction, & c'eſt juſtement de ce mélange de ſentimens que ſe compoſe une douleur agréable, & des larmes qui font plaiſir. De plus comme cette affliction qui eſt cauſée par l'impreſſion des objets ſenſibles & extérieurs, eſt plus forte que la conſolation qui ne part que d'une réflexion intérieure, ce ſont les effets & les marques de la douleur qui doivent dominer dans ce compoſé.

XXXVII.

Les Perſonnages qui tirent ces larmes des yeux doivent être intereſſans & aimables ; mais comment les rendre aimables & intereſſans ? Il ſuffit d'abord qu'ils ſoient malheureux. C'eſt un mérite aux yeux de toutes les perſonnes ſenſibles, que de tomber dans de grands malheurs, & ils attirent naturellement l'affection, pourvu qu'il n'y ait rien d'ailleurs qui la repouſſe. Le Héros & l'Héroïne de la Piece trouvent le Spectateur dans une diſpoſition aſſés favorable ; & pour l'engager à plaindre leurs infortunes, c'eſt aſſés qu'ils ne lui déplaiſent par aucun endroit.

XXXVIII.

Il faut prendre garde que cette maxime n'eſt vraie que des Perſonnages peu connus par l'Hiſtoire, & dont on n'a pas une idée fort élevée ; ils intereſſent à peu de frais. Tel eſt Antiochus dans Rodogune. Mais Ceſar & Alexandre n'intereſſeront point, s'ils ne rempliſſent l'attente que donnent leurs

noms. Et il ne suffit pas que dans le cours de la Piece on rapporte d'eux de grandes choses qu'ils ont faites, il faut qu'on leur en voye faire dans le cours de la Piece même. Les Histoires du passé touchent peu le Spectateur, qui, pour ainsi dire, n'en croit que ses yeux. De-là vient qu'Alexandre est si peu interessant, & si petit dans la Piece qui porte son nom. On y conte, de lui, à la vérité, beaucoup de belles choses; mais quand on le voit en personne, il n'est occupé que de l'amour d'une petite Cléophile, que le Spectateur n'estime pas beaucoup. Alexandre ne laisse pas de faire à la fin une action de générosité, en rendant à Porus ses Etats, mais on ne lui en tient presque pas de conte, parce qu'il ne s'est pas attiré jusques-là une grande consideration.

XXXIX.

Souffrir une oppression injuste, essuyer une ingratitude, une perfidie noire, ce sont les malheurs qui attirent le plus d'affection à ceux qui y sont tombés, & la force qu'ils ont de gagner les cœurs est telle, que Medée

qui a trahi ſon Pere & ſon Pays, qui a déchiré ſon Frere par morceaux, devient aimable & intereſſante, quand elle eſt à Corinthe abandonnée par Jaſon. Tout le monde eſt dans ſon parti, même contre l'innocente Creüſe.

XL.

A plus forte raiſon la vertu malheureuſe doit intereſſer, mais il faut ſçavoir peindre la vertu, & il n'y a guere que le pinceau de M. Corneille qui y ait réuſſi. On ne doit point craindre que tous les Caracteres vertueux & parfaits ne viennent à ſe reſſembler, & que tous les Héros de Theatre ne ſoient qu'un même Héros. Il eſt vrai que toutes les vertus enſemble ſont dans ces ſortes de Caracteres, mais elles n'y brillent pas toutes. Il y en a une qui par le fait dont il s'agit, par les circonſtances où eſt le Héros, prend le deſſus, & devient, pour ainſi parler, la vertu du jour. Les autres demeurent dans l'obſcurité & dans le ſilence faute d'occaſion, il ſuffit qu'on ne voye rien qui leur ſoit oppoſé. Que l'on applique cette réflexion aux Héros & aux

Héroïnes de Corneille, on les trouvera presque tous également & différemment vertueux. Ce n'est point par le mélange des vices ou des défauts, qu'il diversifie leurs Caracteres, c'est par les différentes vertus qu'il y fait éclater.

XLI.

Le personnage qu'on veut peindre vertueux doit être exempt de défauts. Ou l'Amour ne passe pas pour une foiblesse, ou c'est la seule qu'on pardonne aux Héros de Theatre ; encore faut-il qu'ils le sacrifient, comme nous avons dit, à de plus nobles sentimens. Il y a de plus une autre remarque à faire, il faut que les Héros aiment des Héroïnes, c'est-à-dire des personnes dignes d'eux, & un des défauts d'Alexandre, c'est d'aimer cette Cléophile, dont le caractere est assés petit. Le Héros est avili par son mauvais choix. Au contraire, Severe dans Polyeucte en est plus grand d'être aimé d'une femme telle que Pauline.

XLII.

Le Héros ne doit jamais avoir tort, &

& il faut lui en épargner jusqu'à la moindre apparence. S'il a un mauvais côté, c'est au Poëte à le cacher, & à peindre son visage de profil. Il faut montrer Alexandre vainqueur de la Terre, mais non pas yvrogne & cruel. M. Corneille a péché contre cette régle, quoique d'une maniere assés peu sensible. Nicomede, dont le caractere est très-noble, & d'une fierté très-aimable, brave sans cesse & insulte Attale son jeune frere, & par consequent en donne fort mauvaise opinion au Spectateur, qui est assés disposé à suivre les sentimens du Héros, quand il l'aime. Cependant à la fin, Attale fait une action de générosité, qui tire Nicomede lui-même d'un grand peril. On est fâché que Nicomede ait si mal connu Attale, & qu'il ait eu tant de mépris pour un homme qui le méritoit si peu. De plus c'est une espece de honte pour Nicomede que d'être tiré d'affaire par celui dont il faisoit si peu de cas. Il faut conter que le Spectateur aime le Héros avec délicatesse, & que la moindre chose qui blesse l'idée qu'il en a conçue, lui fait une impression désagréable.

XLIII.

Les Caracteres vertueux & aimables ſe partagent en deux eſpeces, les uns doux, tendres, pleins d'innocence, les autres nobles, élevés, courageux, fiers. On les met tous ſur le Theatre dans des ſituations douloureuſes, & les uns, qui ſont plus ſenſibles à leurs maux, qui employent plus de paroles à ſe plaindre, attendriſſent aiſément le Spectateur, & font naître la pitié. Les autres qui ont dans leurs malheurs autant de courage que de ſenſibilité, qui dédaignent de ſe plaindre, ou ne cauſent que de l'admiration, ou ne cauſent qu'une pitié mêlée d'admiration, une pitié ſans larmes, & qui peut être reçûe dans les plus grands cœurs. On plaint les premiers, & quand on s'applique leurs malheurs, on en frémit de crainte; on admire les derniers à tel point que l'on voudroit preſque avoir leurs malheurs avec leurs ſentimens. Andromaque & Cornelie ſont deux Veuves, toutes deux très-infortunées, & très-propres à faire ſentir la différence de ces deux eſpeces de pitié. Les

Caracteres doux peuvent intereſſer par un amour tendre & délicat, & leur maniere d'aimer leur devient encore un mérite. Tels ſont Britannicus & Junie, Bajazet & Athalide. Les Caracteres plus élevés ont auſſi une ſorte d'Amour plus élevé, & auquel on ne peut pas donner cette molleſſe touchante. Mais ils ont l'avantage que l'admiration qu'ils excitent les rend plus aimables que ne feroit la pitié même, ou qu'ils excitent en même tems & la pitié & l'admiration.

XLIV.

Nicomede eſt opprimé par le crédit de ſa belle-mere auprès de Pruſias, & par l'artificieuſe politique des Romains. Il ne ſe plaint jamais, jamais il ne cherche à attendrir le Spectateur, mais la fermeté de ſon courage, l'intrepidité avec laquelle il regarde la plus grande puiſſance qui fût alors ſur la terre, les nobles railleries qu'il en fait, lui gagnent plus les cœurs que ne feroient les plus douloureuſes plaintes du monde, & s'il ne faiſoit quelque fois un peu trop le jeune homme, ce

ſeroit le plus beau Caractere qui fût ſur la Scene. Ce Caractere eſt naturellement ſi agréable qu'il ne laiſſe pas de plaire, lors même qu'il eſt vitieux. Ladiſlas dans Venceſlas eſt impétueux, fougueux, violent, témeraire, injuſte, cependant avec tous ſes vices il eſt aimable. Tout ce qui a un air de hardieſſe, d'élevation, d'indépendance, flatte naturellement notre inclination, qui va toujours à donner plus à la force qu'à la raiſon, & au courage qu'à la prudence. Au contraire ce qui eſt regulier & ſage a je ne ſçai quoi de froid, qui quelque fois même peut donner priſe au ridicule. Ce n'eſt pas cependant qu'il fallut ſouvent hazarder ſur le Theatre de jeunes fous, comme Ladiſlas, les Caracteres raiſonnables & vertueux ſont ſans doute préferables; mais il faut leur donner tout ce qu'ils peuvent recevoir de la vigueur & de la chaleur du Caractere vitieux de Ladiſlas.

XLV.

Ici ſe préſentent aſſés naturellement quelques réflexions ſur l'utilité de la Tragédie. Je n'ai jamais entendu la

purgation des passions par le moyen des passions même, ainsi je n'en dirai rien. Si quelqu'un est purgé par cette voye là, à la bonne heure, encore ne vois-je pas trop bien à quoi il peut être bon d'être guéri de la pitié. Mais il me semble que la plus grande utilité du Theatre est de rendre la vertu aimable aux hommes, de les accoutumer à s'interesser pour elle, de donner ce pli à leur cœur, de leur proposer de grands exemples de fermeté & de courage dans leurs malheurs, de fortifier par-là, & d'élever leurs sentimens. Il s'ensuit delà que non seulement il faut des Caracteres vertueux; mais qu'il les faut vertueux à la maniere élevée & fiere de M. Corneille, qu'ils affermissent le cœur, & donnent des leçons de courage. D'autres Caracteres, vertueux aussi, mais plus conformes à la nature commune, amolliroient l'ame, & feroient prendre au Spectateur une habitude de foiblesse & d'abattement. Pour l'Amour, puisque c'est un mal nécessaire, il seroit à souhaiter que les Pieces de M. Corneille ne l'inspiraſſent aux Spectateurs que tel qu'elles le représentent.

XLVI.

Nous avons vû que ce qui rend les Perſonnages intereſſans, ce ſont ou leurs malheurs ou leur vertu, & qu'ils le ſont encore davantage, quand ils ont tout enſemble & de grands malheurs & beaucoup de vertu. Mais que ſeroit-ce ſi la vertu même produiſoit les malheurs? Sans doute l'amour du Spectateur iroit encore bien plus loin. Un malheur eſt d'autant plus touchant que celui qui y tombe en eſt moins digne. Si Rodrigue plein de vertu & de généroſité comme il eſt, venoit à perdre une Maîtreſſe dont il eſt aimé, on le plaindroit, mais il la perd, parce qu'il s'eſt acquitté de ce qu'il devoit à ſon Pere, quelle pitié le Spectateur ne lui doit-il pas? Chimene eſt dans la même ſituation, auſſi ce ſujet-là eſt-il le plus beau qui ait jamais été traité.

XLVII.

Après les malheurs où l'on tombe par ſa propre vertu, les plus touchans ſont ceux où l'on tombe par le crime,

ou par l'injuſtice d'autrui. L'innocence opprimée eſt toujours aimable, & l'Amour qu'on a pour elle eſt redoublé par la haine qu'on a pour le perſécuteur. Dans ces ſortes de ſujets, on ne ſçauroit peindre les Tyrans avec des couleurs trop noires, puiſque l'horreur qu'on a pour eux tourne au profit des Héros. Cleopatre & Neron font aimer Rodogune & Britannicus. L'Amour de la vertu ou la haine du crime, c'eſt le même ſentiment ſous deux formes différentes, & pour la varieté & le contraſte du Théatre, il eſt bon qu'il les prenne toutes deux.

XLVIII.

Il y a encore une ſorte de malheurs touchans, ce ſont ceux où le Héros tombe par une foibleſſe pardonnable, & la ſeule que l'on pardonne aux Héros, nous l'avons déja dit, c'eſt l'Amour. On plaint preſque autant ceux qu'il rend malheureux, que ceux qui le ſont par leur vertu, témoin Ariane & Bérénice; il faut pourtant ſe ſouvenir que ces mêmes Spectateurs ſi favorables à l'Amour, ſeroient bleſſés s'il

triomphoit de quelque ſentiment plus noble. Il eſt permis à l'Amour d'attirer des malheurs aux Héros, mais non pas de la honte.

XLIX.

Enfin ceux où l'on ne tombe ni par ſa vertu, ni par le crime d'autrui, ni par une foibleſſe pardonnable, mais par une pure fatalité, comme le malheur d'Œdipe, paroiſſent les moins touchans. Ce n'eſt pas qu'ils ne cauſent une certaine horreur, mais ils n'intereſſent point pour les perſonnes. Que l'on vous conte l'Hiſtoire d'un homme empoiſonné par celui qu'il a comblé de bienfaits, qu'il a choiſi dans ſon Teſtament pour ſon héritier, à qui il dit encore des choſes tendres en mourant, ou que l'on vous rapporte la mort d'un homme écraſé d'un coup de foudre, quelles impreſſions vous font ces deux évenemens ? Il eſt vrai que d'un côté la noirceur de l'ingratitude, de l'autre ce coup de tonnerre vous font frémir, mais cette affreuſe ingratitude vous met dans les interêts de celui qui l'a eſſuyée, vous le plaignés tendrement, au lieu que le coup de tonnerre vous

laiſſe aſſés indifférent pour celui qui en a été tué, ſa perſonne ne vous en devient pas plus chere. Vous haïſſés, vous déteſtés l'empoiſonneur, mais vous ne haïſſés ni ne devés haïr celui qui a envoyé le coup de foudre. Enfin ce dernier évenement préſente une idée affreuſe, dont on détourne ſon imagination le plus vîte que l'on peut, au lieu que l'autre fait naître une pitié que l'on entretient dans ſoi-même avec quelque ſorte de complaiſance, & ce qui en eſt une marque, c'eſt que l'on appuyera volontiers ſur toutes les circonſtances de la mort de cet homme empoiſonné, on les fera toutes valoir avec une eſpece de plaiſir. Il eſt aiſé de voir que le malheur d'Œdipe, eſt la même choſe qu'un coup de tonnerre, & qu'il ne doit produire que le même effet. On ne remporte d'Œdipe, & des Pieces qui lui reſſemblent, qu'une déſagréable & inutile conviction des miſeres de la condition humaine.

L.

Quand les Perſonnages ſont une fois aimables, ou par leur vertu, ou par

leurs malheurs, ou par tous les deux enſemble, quand notre cœur eſt une fois gagné, tout ce qui leur arrive nous touche, leur joye & leurs douleurs ſont les nôtres. Cependant quelque tendreſſe que nous ayons pour eux, nous n'aimerions pas à les voir long-tems dans la joye, & on peut pendant tout le cours de la Piece, nous les faire voir dans la douleur. Quelle eſt cette bizarrerie ? Elle vient apparemment de ce que tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'à la joye, & comme le Theatre diminue tous les ſentimens de la maniere dont nous l'avons expliqué, ces deux-là étant également diminués, il reſte à la douleur encore aſſés de force pour nous remuer vivement, & il n'en reſte pas aſſés à la joye. Ainſi une Scene d'Amans contens doit paſſer fort vîte, & une Scene d'Amans malheureux, qui appuyent ſur toutes les circonſtances de leur malheur, peut être aſſés longue ſans ennuyer. Il y a encore une autre raiſon, mais priſe du côté de l'eſprit. La curioſité n'a plus rien à faire avec des gens heureux, elle les abandonne, à moins qu'elle n'ait lieu de prévoir qu'ils re-

tomberont bien-tôt dans le malheur, & qu'elle ne ſoit appliquée à attendre ce paſſage. Alors ce contraſte diverſifie très-agréablement le Spectacle qu'on offre à l'eſprit, & les paſſions qui agitent le cœur.

LI.

Il faut, s'il eſt poſſible, que les ſentimens qu'on a pour le Héros croiſſent toujours, du moins ſeroit-il inſupportable qu'ils allaſſent en diminuant. Une foibleſſe, quelque legere qu'elle fût, dans un Caractere qui auroit juſque-là paru élevé, un moindre péril, un moindre malheur après un plus grand, tout cela ne pourroit que déplaire. Le cœur une fois accoutumé à une agitation vive & agréable, ne s'accommode plus ni du repos ni d'une moindre agitation.

LII.

Plus le Héros eſt aimé, plus il eſt convenable de le rendre heureux à la fin. Il ne faut point renvoyer le Spectateur avec la douleur de plaindre la deſtinée d'un homme vertueux. Après

avoir long-tems tremblé pour lui, il eſt certain qu'on ſe ſent ſoulagé de le laiſſer hors du péril, & quoique ce ſentiment ſoit reſervé pour la derniere Scene, s'il ſe peut, & que le Spectateur n'en ſoit touché qu'un moment, ce moment eſt de grande importance, il ſemble qu'il ait un effet qui retourne ſur le reſte de la Piece, quoique déja paſſée, & qui embelliſſe ce qu'on a vû. Il y a un certain ordre qui demande que la vertu ſoit heureuſe, & la Piece qui l'a bleſſé juſque-là, y doit ſatisfaire par ſon dénouement. La plus belle leçon que la Tragedie puiſſe faire aux hommes, eſt de leur apprendre que la vertu, quoique long-tems traverſée, perſecutée, demeure à la fin victorieuſe.

LIII.

Une mort volontaire que choiſiroit le Héros, pour éviter un plus grand malheur, une mort telle que celle de Caton, de Sophonisbe, ou de Camma ne doit pas être contée parmi ces dénouemens malheureux qui renvoyent le Spectateur mécontent. Le

Héros meurt, il est vrai, mais il meurt noblement, il fait lui-même sa destinée, on l'admire autant qu'on le plaint, & quoiqu'il donne un exemple très-mauvais parmi-nous, c'est un mauvais exemple qui n'est point dangereux. Les dénouemens désagréables sont ceux où le Héros meurt dans l'oppression, où le crime triomphe de la vertu.

LIV.

Quoique nous ayons jusqu'ici considéré la Tragedie par rapport à l'esprit & au cœur, nous ne l'avons cependant considerée que par un certain côté, & pour faire entendre quel il est, il faut prendre la chose d'un peu loin. Supposons le Contemplateur de Lucien qui du milieu des airs considere ce qui se passe parmi les hommes, il est certain que cet homme là s'attacheroit à de certains objets plutôt qu'à d'autres. S'il voyoit quelque chose d'important qui se passât entre des personnes considerables, & d'un Caractere peu commun, si dans le cours de cette affaire il n'arrivoit rien qui laissât languir sa curiosité, rien au contraire qui

ne la reveillât, & qui ne surprît, rien qui n'interessât vivement ; enfin si cette action avoit toutes les qualités que nous avons jusqu'à present demandées pour une action Tragique, sans doute le Contemplateur la suivroit des yeux plutôt qu'une autre, sans doute aussi elle seroit bonne à représenter sur le Theatre.

LV.

Mais d'où vient qu'il pourra s'y trouver des choses qui plairoient à notre Contemplateur imaginaire, & qui déplairoient à ceux qui la verroient sur le Theatre ? Que dans le moment, par exemple, où cette action est la plus échauffée, où l'évenement en est le plus incertain, elle se termine par quelque chose d'absolument imprévû, par un coup de hazard, par une personne qui jusque-là n'y avoit point été mêlée, le Contemplateur verra ce dénouement avec une surprise d'autant plus agréable, qu'il s'y sera moins attendu ; au contraire que ce même dénouement soit mis sur le Theatre, il choquera tout le monde. Que quelqu'un qui aura part à cette action, &

qui traverſera les autres dans leur deſſein, vienne à changer de penſée & de réſolution, ou par laſſitude, ou par inconſtance naturelle, le Contemplateur y prendra plaiſir, & quelle ample matiere de réflexions pour qui aimeroit à étudier les hommes ! Mais au Theatre rien ne ſeroit plus inſupportable. Le Contemplateur ſe ſoucieroit-il que l'action ſe paſſât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures ? Nullement, car nous ſuppoſons qu'il porteroit ſa vûe partout où il lui plairoit avec une égale facilité, & que quand l'action dureroit plus de vingt-quatre heures, elle tiendroit toujours ſa curioſité en haleine. Mais au Theatre on veut abſolument l'unité de tems & de lieu. Pourquoi cette différence entre le Contemplateur ſuppoſé, & les Spectateurs qui voyent jouer une Tragedie ? Pourquoi ce qui ſatisfait l'un ne ſatisfait-il pas auſſi les autres ? Pourquoi n'ont-ils pas le même goût ?

LVI.

Une action qui ſe paſſeroit effectivement ſous nos yeux, change un peu de

nature, quand elle eſt miſe ſur le Theatre, c'étoit une choſe réelle, ce n'eſt plus qu'une repréſentation, c'étoit, pour ainſi dire, une production de la nature, c'eſt maintenant un Ouvrage de l'Art. Par-là elle devient ſuſceptible de nouvelles beautés, & de nouveaux défauts. Nous n'avons encore examiné que les beautés ou les défauts qu'elle pouvoit avoir, priſe en elle-même, dans ſon état réel & naturel, telle qu'elle ſeroit indépendamment du Theatre; & quoique nous ayons crû que ç'eût été un ſoin inutile & trop génant, d'éviter dans tout ce que nous avons dit juſqu'ici les expreſſions qui ont rapport au Theatre & qui ſemblent le ſuppoſer, nous nous ſommes du moins exactement renfermés dans des idées qui n'y ont point de rapport néceſſaire, & qui ne ſuppoſent qu'une action qui ſe paſſeroit aux yeux du Contemplateur de Lucien; nous allons voir préſentement ce qui lui arrive de nouveau, parce que c'eſt une repréſentation & un ouvrage de l'Art, & par ces deux points nous repondrons aux queſtions de l'article précedent.

LVII.

LVII.

Puiſque c'eſt une repréſentation, le vrai n'y eſt plus, & il y faut ſuppléer, car enfin les hommes veulent du vrai ; ou quelque choſe qui en ait l'air. D'abord il faut, ſi l'on peut, prendre des ſujets connus, comme Horace, Pompée, s'ils ſont peu connus, qu'ils ſoient du moins vrais & Hiſtoriques, comme le Cid & Polyeucte. S'ils ne ſont ni connus ni Hiſtoriques, qu'ils tiennent du moins à quelque choſe d'Hiſtorique & de connu, comme Heraclius, qui n'a rien de vrai que les noms. On a quelque fois traité avec ſuccès des ſujets abſolument inconnus & fabuleux, comme Timocrate, mais l'entrepriſe n'eſt pas ſans quelque péril. Dans les ſujets connus, il ne faut rien changer à ce qui eſt extrêmement connu, on doit reſpecter le gros de l'évenement, mais la maniere dont il s'eſt paſſé, les motifs qui l'ont produit, les circonſtances qui l'ont accompagné, tout cela eſt abandonné au Poëte. Rien n'a ſi bonne grace qu'une Piece où il a conſervé tout ce qui étoit Hiſtorique,

en y ajoutant des choſes qui y convinſſent. Il ſemble qu'il n'ait fait que remplir les vuides de l'Hiſtoire, & nous l'apprendre mieux que nous ne la ſçavions.

LVIII.

Le vrai & le vraiſemblable ſont aſſés différens. Le vrai eſt tout ce qui eſt, le vraiſemblable eſt ce que nous jugeons qui peut être, & nous n'en jugeons que par de certaines idées qui réſultent de nos expériences ordinaires. Ainſi le vrai a infiniment plus d'étendue que le vraiſemblable, puiſque le vraiſemblable n'eſt qu'une petite portion du vrai, conforme à la plûpart de nos expériences. Le vrai n'a pas beſoin de preuves, il ſuffit qu'il ſoit, & qu'il ſe montre; le vraiſemblable en a beſoin, il faut pour être reçû qu'il ſe rapporte à nos idées communes. Incertains que nous ſommes, & avec beaucoup de raiſon, ſur l'infinie poſſibilité des choſes, nous n'admettons pour poſſibles que celles qui reſſemblent à ce que nous voyons ſouvent. Tout ce que verroit notre Contemplateur ſeroit vrai, & par-là ſuffiſamment prouvé, quel-

que extraordinaire qu'il fût, mais au Theatre où tout eſt feint, il faut néceſſairement que le vraiſemblable prenne la place du vrai.

LIX.

Il faut donc conſerver exactement le vraiſemblable, tant dans les évenemens que dans les Caracteres, à moins que ce qui en ſortiroit ne fût, & conſtant par l'Hiſtoire, & extrêmement connu, au quel cas le vrai rentre dans ſes droits ; encore eſt-il périlleux de montrer ce vrai qui n'eſt pas vraiſemblable. Lorſqu'Horace tue Camille, cette action déplaît, non ſeulement par ſon extrême barbarie, mais par le peu de vraiſemblance qu'il y a, qu'un frere tue ſa ſœur pour quelques paroles emportées que lui arrache la douleur d'avoir perdu ſon Amant. L'Hiſtoire même paroît avoir de la peine à ſe charger des vérités peu vraiſemblables, elle adoucit, autant qu'elle peut, les choſes trop biſarres, elle imagine des vûes & des motifs proportionnés à la grandeur des évenemens & des actions, elle travaille

à rendre les Caracteres uniformes & suivis, & cet amour du vraisemblable la jette très-souvent dans le faux. Il s'en faut bien que la nature ne soit renfermée dans les petites régles qui sont notre vraisemblable, & qu'elle s'assujettisse aux convenances qu'il nous a plû d'imaginer ; mais c'est au Poëte à s'y assujettir, & à se tenir dans les bornes étroites où la vraisemblance est resserrée.

LX.

Les Caracteres une fois établis doivent être toujours semblables à eux-mêmes, & le Theatre n'y admet pas les inégalités & le mélange que la nature y admettroit. Si l'on fait des Caracteres bisarres, il faut que cette bisarrerie elle-même ait sa régle & son uniformité. Du moment que l'esprit cesseroit d'y sentir une certaine suite, il entreroit en défiance de la vérité ; le Spectateur s'appercevroit qu'il est à la Comedie. Par la même raison, si les Personnages ne sont pas connus par l'Histoire, les Caracteres doivent être pris sur l'idée que l'on a communément de leur condition, de leur âge, de leur

pays &c. Enfin que le Poëte ſonge toujours qu'il a le Spectateur à tromper, & qu'il n'y peut parvenir que par une eſpece de complaiſance pour toutes ſes opinions.

LXI.

Les Caracteres nobles & élevés ſont les plus expoſés au péril de ſortir quelque fois du vraiſemblable. L'excès y eſt à craindre, & les Héros de Corneille ne s'en ſont pas toujours garantis. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait un vraiſemblable pour les Héros, fort différent de celui qui n'eſt que pour les hommes du commun; mais enfin ce vraiſemblable a ſes bornes, aſſés aiſées à ſentir, & très-difficiles à marquer. Sabine déplaît fort dans le ſecond Acte d'Horace, quand elle vient propoſer à ſon mari & à ſon frere, que l'un des deux la devroit tuer, afin que l'autre la vengeât, & qu'ils devinſſent par-là ennemis legitimes. Au contraire Pauline charme, ravit, quand elle exige de Severe qu'elle aime, & qu'elle pourroit épouſer par la mort de Polyeucte, qu'il ſe ſerve de tout ſon credit pour obtenir la grace de Polyeucte

qu'elle n'aime pas. De ces deux traits dont l'un & l'autre demande de la grandeur d'ame, l'un eſt naturel & très-beau, l'autre eſt faux & inſupportable. Pour découvrir la ſource de cette différence & déterminer en même tems juſqu'où s'étend la généroſité bien entendue, il faudroit entrer dans des réflexions trop particulieres à la Morale. Tout ce que j'en puis dire ici, c'eſt qu'une action de généroſité, pour être inconteſtablement naturelle, doit être produite ou par l'eſperance bien fondée d'une grande gloire, ou, ce qui eſt du moins auſſi puiſſant dans les belles ames, par une crainte délicate de quelque leger deshonneur, ou enfin par un extrême amour de la vertu, plus rare encore & plus noble que ces deux motifs. Sabine n'eſt dans aucun de ces trois cas, elle n'acquiert aucune gloire, elle n'évite aucun deshonneur, elle ne fait rien pour la vertu. Pauline au contraire fait toutes ces trois choſes à la fois. A la vérité le mépris que Sabine marque pour la vie a l'air noble, mais dans la maniere dont elle veut mourir, elle ne ſe propoſe aucune vûe raiſonnable. La propoſition qu'elle fait a

encore un grand inconvenient, c'eſt qu'elle ne peut jamais être acceptée ni de ſon mari, ni de ſon frere, & rien n'a plus mauvaiſe grace que des offres généreuſes & hardies, faites ſans péril. C'eſt peut-être en partie ce ridicule qui a banni l'ancienne coutume des Amans de Theatre, qui dans leur déſeſpoir préſentoient leur épée à leurs Maîtreſſes, & les prioient à genoux de la leur paſſer au travers du corps.

LXII.

A l'égard des évenemens, comme à l'égard des Caracteres, il y a deux ſortes de vraiſemblable, l'un ordinaire, ſimple, l'autre extraordinaire, ſingulier, tel que celui des avantures de Roman, qui ſont, à la vérité, poſſibles, mais qui n'arrivent jamais. Le ſingulier dans les Caracteres eſt excellent ſur le Theatre, mais pour les évenemens, c'eſt autre choſe, le ſingulier, du moins le ſingulier Romaneſque, ne convient pas bien à la Tragedie. C'eſt qu'elle viſe plus au cœur qu'à l'eſprit, elle aime mieux toucher par les Caracteres & par les ſentimens qu'ils produi-

ſent, que ſurprendre par des avantures imprévûes. Et ces avantures même auroient le défaut à l'égard de l'eſprit, de l'avertir trop de la fiction ; y a-t-il rien ſur la Scene de plus étonnant, de plus propre à exciter la curioſité, que Timocrate, qui eſt en même tems à la tête de deux Armées ennemies, & qui eſt nommé pour combattre contre lui-même ? Mais c'eſt-là du Romaneſque tout pur, & qui ſe donne trop pour ce qu'il eſt. Un trait non pas tout-à-fait de cette eſpece, mais un peu hardi, unique dans la Piece, placé à propos ne laiſſeroit pas de réuſſir, mais pour l'ordinaire il faut des évenemens ſimples, qui produiſent des ſentimens vifs. Il eſt même très-agréable d'y ménager des ſurpriſes, mais elles doivent naître de la diſpoſition des Perſonnages, plutôt que de la biſarrerie des avantures.

LXIII.

Puiſque la fonction du vraiſemblable dans la Tragedie, eſt d'empêcher l'eſprit de s'appercevoir de la feinte, le vraiſemblable qui le trompe le mieux, eſt le plus parfait, & c'eſt celui qui devient

devient néceſſaire. Un Caractere étant ſuppoſé, & étant vraiſemblable tel qu'il eſt ſuppoſé, il y a des effets qu'il doit néceſſairement produire, & d'autres qu'il peut produire ou ne produire pas. Un Prince ſage ne peut négliger l'avis d'une conjuration qui ſe trame contre lui, mais il peut par différentes vûes de politique ou la pardonner, ou la punir. Si dans le Caractere du Prince le choix de ces deux partis eſt indifférent, celui auquel le Poëte le déterminera ne ſatisfera pas pleinement les Spectateurs. Il eſt vrai qu'ils ne condamneront pas le parti qu'il aura pris, mais ils ne ſçauront pourquoi il l'a preferé, ils n'en verront point d'autre raiſon que le beſoin de la Piece, & c'eſt ce qu'il ne leur faut jamais faire ſentir. Ainſi la clemence d'Auguſte pour Cinna, quoique vraiſemblable, ſeroit très-vitieuſe, parce qu'elle n'eſt pas plus vraiſemblable que la rigueur qui lui eſt oppoſée. Mais ce qui la juſtifie entierement, elle eſt Hiſtorique & vraie. Il n'y a guere d'apparence que des Scelerats, tels que la Cléopatre de Rodogune, & le Mathan d'Athalie ayent des Confidens, à qui ils dé-

couvrent ſans aucun déguiſement, & ſans une néceſſité abſolue le déteſtable fond de leur ame.

LXIV.

La perfection eſt de faire agir les Perſonnages, de maniere qu'ils n'ayent pas pû agir autrement, leur Caractere ſuppoſé, & cette néceſſité qu'emportent les Caracteres pour les réſolutions & pour les partis n'exclut pas les déliberations & les combats, qui ſont les plus beaux jeux du Theatre, au contraire ces combats & ces déliberations même deviennent néceſſaires. Rodrigue étant ardemment amoureux, & paſſionné pour la gloire, il eſt d'une égale néceſſité, & qu'il ſoit violemment combattu par les interêts de ſon Amour, avant que d'attaquer le Pere de Chimene, & qu'à la fin ſa gloire l'emporte. Quand le parti que prennent les Perſonnages, n'eſt pas tout-à-fait néceſſaire, il faut du moins que dans leur Caractere il ait quelque avantage ſur tous les autres. La vraiſemblance qui ſe change en néceſſité, ne permet au Spectateur aucune incer-

titude sur la *vérité* de ce qu'il voit, mais il en découvre trop aisément la *fiction* au travers d'une vraisemblance foible & douteuse.

LXV.

Cette nécessité que nous souhaitons, n'est que pour les évenemens produits par les Caracteres des Personnages, les autres évenemens de la Piece ne doivent ni ne peuvent être sujets à cette loi. Qu'une nouvelle arrive dans un tems ou dans un autre, qu'un Combat dure plus ou moins, qu'un poison agisse quelques momens plutôt ou plus tard, tout cela est purement fortuit, & de nature à l'être toujours, & alors le Poëte est en liberté de ne consulter que ses interêts, & de choisir ce qui l'accommode, sans être obligé à rendre conte de son choix. Il n'y a aucune nécessité qu'Auguste mande Cinna, justement dans le tems qu'il est avec Emilie, & qu'il l'instruit de l'état où est la conjuration. Il étoit aussi vraisemblable que l'ordre arrivât dans un autre tems, mais il suffit qu'il puisse arriver dans celui-là. Le Specta-

teur eſt aſſés équitable pour ne demander de la néceſſité qu'aux évenemens qui partent d'une cauſe qui auroit pû les rendre néceſſaires.

LXVI.

Dans l'exacte vraiſemblance de la repréſentation d'une action, ſont compriſes les deux circonſtances de tems & de lieu. Nous avons vû qu'il ſeroit fort indifférent au Contemplateur de Lucien, que l'action ſe paſſât toute dans un même lieu, & en vingt-quatre heures; mais quand cette même action eſt ſur le Theatre, il eſt ſans doute à ſouhaiter, qu'elle ne dure en elle-même qu'autant de tems que ſa repréſentation occupe les yeux du Spectateur, & qu'elle ſe paſſe toute dans le lieu où le Spectateur a été d'abord tranſporté. Autrement, ſi on le promenoit d'un lieu en un autre, ou ſi on lui vouloit perſuader qu'il a vû en deux heures ce qui ne s'eſt paſſé qu'en un an, il reconnoîtroit ſans peine l'illuſion, & le charme ſe diſſiperoit. Voilà ce qui s'appelle l'unité de tems & celle de lieu, & à les prendre dans leur grande

perfection, l'action de la Tragedie ne doit durer que deux heures, & toutes les Scenes se doivent passer précisément dans le même lieu où la premiere s'est passée. Si les sujets sont susceptibles de cette perfection, à la bonne heure, si non, il faut ne s'en écarter que le moins qu'il est possible, & se consoler de ne la pouvoir attraper, sur ce qu'elle n'est pas en elle-même fort importante. Ne nous passons-nous pas sans peine de l'unité de lieu dans tous les Opera, & de l'unité de tems, j'entens l'unité exacte, dans presque toutes les Tragedies ?

LXVII.

La régle des vingt-quatre heures n'est point une régle, c'est une extension favorable de la véritable régle, qui n'accorde à l'action de la Tragedie que la durée de sa représentation. Mais pourquoi cette extension va-t-elle si loin que vingt-quatre heures, ou pourquoi ne va-t-elle pas plus loin ? Fixation purement arbitraire, & qui ne doit avoir nulle autorité. Cependant la régle des vingt-quatre heures

eſt la plus généralement connue de toutes celles du Theatre, même la plus reſpectée, & celle qui dans le tems que les régles reparurent au monde, ſortit la premiere des tenebres de l'oubli. Elle peut ſervir d'exemple de la facilité qu'ont les hommes à recevoir des maximes qu'ils n'entendent point, & à s'y attacher de tout leur cœur.

LXVIII.

Il ſemble que l'unité de tems doive être plus importante que celle de lieu. On vient à un Spectacle, prévenu que ce qu'on va voir ſe paſſe dans un autre lieu que celui où l'on eſt, la décoration du Theatre aide à cette illuſion, quand elle change, nous croyons ſans peine que les Acteurs ont auſſi changé de lieu, & comme nous n'avons jamais crû être avec eux, ce ſont eux que l'on tranſporte & non pas nous. Mais à l'égard du tems, nous n'arrivons point perſuadés que ce que nous verrons ſe paſſera dans un tems plus long que celui que nous mettrons à le voir, rien ne nous met dans cette erreur, & la durée de deux heures eſt

nécessairement la mesure de ce qui se fait sous nos yeux pendant ce tems-là. Cependant l'unité de lieu, quoique peut-être un peu moins importante, est plus observée que celle de tems. Il est plus aisé de mettre tous les Personnages, non pas, à la vérité, dans le même Appartement, mais dans le même Palais, que de renfermer en deux heures un grand évenement.

LXIX.

Quand ces deux unités ne peuvent s'accorder avec la constitution naturelle des Sujets, il faut empêcher le Spectateur de s'appercevoir qu'elles y manquent, & détourner son attention des circonstances du tems & du lieu. Ce qui est seulement à observer, c'est que chaque Acte se doit passer exactement dans un même lieu, & en aussi peu de tems que sa représentation dure; mais si les Personnages changent de lieu, s'il arrive quelque chose qui tienne plus de tems que la représentation, tout cela doit être jetté entre deux Actes. Ce vuide est un tems de grace dont les Spectateurs ne deman-

dent pas conte à la rigueur. Il ne dure que quelques minutes, & on vous le passe pour plusieurs heures, quelque fois pour une nuit entiere. Par la même raison, quand on veut ménager des changemens de lieu, il les faut mettre dans cette intervalle à la faveur du peu d'attention que le Spectateur y apporte.

LXX.

Nous nous sommes proposé de considerer la Tragedie, non seulement comme représentation, mais comme Ouvrage de l'Art, & en cette qualité elle peut encore avoir & des beautés & des défauts. La seule idée de l'adresse de l'Art ou du manque d'Art embellit ou gâte les mêmes choses, qui n'ont d'elles-mêmes ni beauté ni désagrément. Peu de gens font réflexion, par exemple, pourquoi les Rimes qui font une partie de l'agrément des Vers, sont insupportables dans la Prose, pourquoi la plus belle Periode du monde est defigurée par la chûte de deux membres qui riment. Avons-nous d'autres oreilles pour la Prose que pour les Vers ? D'où peut venir cette différence ? La raison

en eſt que les Rimes ſont dans les Vers une difficulté qu'il a fallu ſurmonter avec Art, & dans la Proſe ce n'eſt qu'une négligence qu'on n'a pas pris la peine d'éviter. Elles plaiſent ſous l'une de ces formes, & déplaiſent ſous l'autre. Il eſt donc vrai que la ſeule idée de la difficulté donne de l'agrément aux Rimes qui naturellement n'en ont aucun, & qu'on aime à voir que l'Art tienne le Poëte en contrainte. D'un autre côté ce qui paroît un effet de la contrainte de l'Art eſt déſagréable, un Vers ſupportable en lui-même, que la Proſe auroit pû recevoir, mais dont on voit que la principale fonction eſt de rimer, ne manque point de s'attirer des railleries. Tout cela ſemble aſſés biſarre, on aime les Rimes pour leur difficulté, on n'aime point ce que produit la difficulté des Rimes. Il faut que l'Art ſe montre, car ſi on ignoroit que la Rime eſt affectée, elle ne feroit nul plaiſir, & peut-être même choqueroit-elle par ſon uniformité. Il faut que l'Art ſe cache, & dès qu'on s'apperçoit de ce qui eſt affecté pour la Rime, on en eſt dégoûté. Voilà une belle matiere pour une de ces queſtions, où

le pour & le contre paroiſſent également vrais, faute d'être bien entendus.

LXXI.

On ſçait aſſés ce qui fait la beauté naturelle du diſcours, c'eſt la juſteſſe & la vivacité des penſées, l'heureux choix des expreſſions, &c. à tout cela l'Art de la Poëſie ajoute, ſans aucune néceſſité, ſans aucun beſoin pris dans la choſe, les Rimes & les Meſures. Les voilà devenues une beauté par ce ſeul caprice de l'Art, & par la ſeule raiſon qu'elles gêneront le Poëte, & que l'on ſera bien aiſe de voir comment il s'en tirera. Si cette nouvelle ſujetion fait dire au Poëte des choſes forcées ou inutiles, comme elles ſont contraires à la beauté naturelle du diſcours, on en eſt plus choqué, que l'on n'eſt touché de ce qu'il a ſatisfait à la contrainte de la Rime. Mais ſi malgré cette contrainte, il penſe & s'exprime auſſi bien que s'il eût été entierement libre, alors au plaiſir naturel que fait la beauté du diſcours, ſe joint le plaiſir artificiel de voir que la contrainte n'a rien gâté. L'Art eſt un Tyran qui ſe plaît à gêner

ſes Sujets,& qui ne veut pas qu'ils paroiſſent gênés, & je me ſouviens ſur cela des Maldives, où les Rois avoient pouſſé le rafinement de la tyrannie, juſqu'à établir que c'étoit un crime d'Etat de paroître triſte. Il faut que ceux qui ne ſçauroient pas que le Poëte a été obligé de rimer ne s'en apperçoivent pas, & que ceux qui le ſçavent ſoient ſurpris de ne s'en pas appercevoir.

LXXII.

Tout cela eſt aiſé à appliquer à la Tragedie. Qu'une action ſoit en elle-même attachante & intéreſſante, que la repréſentation en ait toute la vraiſemblance poſſible, ce n'eſt pas aſſés, l'Art lui impoſe encore de nouvelles Loix. De ces Loix, les unes ſont purement arbitraires, comme la Rime dans les Vers, les autres ont quelque fondement. Que toute action ſoit diviſée en cinq parties, qu'elles ſoient à peu près égales, aſſûrement cela n'eſt point pris dans la nature de la choſe, pure fantaiſie de l'Art. Mais voici d'autres établiſſemens plus fondés. Il eſt également naturel qu'une action ſe dénoue par

quelque accident qui vienne de dehors, par quelque chose d'étranger, ou par un évenement dont les principes soient dans cette action même. Cléopatre dans Rodogune a fait tant de crimes, qu'il pourroit fort bien se trouver hors de la Piece quelqu'un qui pour une vengeance particuliere, conspirât contre elle & la fit mourir, & alors finiroient tous les malheurs qu'elle cause à Antiochus & à Rodogune ; il est vraisemblable aussi qu'ayant preparé à Antiochus & à Rodogune un poison qu'ils refusent de prendre, elle le prenne elle-même, pour leur ôter toute défiance, & meure dans le moment qu'ils alloient suivre son exemple. Mais entre ces deux dénouemens, tous deux naturels & vraisemblables, l'Art choisit le second qui est une suite de tout ce que la Piece renferme, & exclut absolument le premier qui est pris hors de la Piece. De-là se forme une régle générale & sans exception. En effet il est agréable de voir une action qui contient en elle-même les semences de son dénouement, mais imperceptibles & cachées aux yeux, & qui se développant peu à peu & sans aucun secours

étranger, vient enfin à faire éclore ce dénouement. Par la même raison à peu près, l'Art a déterminé que toutes ces semences de dénouement seroient renfermées dans le premier Acte, que tous les Personnages y paroîtroient, ou y seroient annoncés, & il est clair que selon le train naturel des choses, il peut fort bien entrer dans la fin d'une affaire des personnes qui n'ont pas eû de part au commencement. Mais moyennant cet établissement de l'Art, la Piece forme un tout plus agréable à considerer, parce qu'il a plus de simetrie, qu'il est plus renfermé en lui-même, mieux arrondi.

LXXIII.

Encore une raison, mais plus générale. Si les Pieces se dénouoient par quelque chose d'étranger, ou par des Personnages qui ne fussent pas connus d'abord, le besoin où est le Poëte de trouver un dénouement, & la difficulté de le trouver, se feroient trop sentir. De cette même source sont encore venues d'autres régles, ou des

uſages qui valent des regles. Pourquoi un Acteur détaché de la Piece, ne viendra-t-il pas nous en apprendre le ſujet, à l'antique ? Pourquoi, ce qui eſt ſans comparaiſon moins groſſier, n'introduira-t-on pas dans le premier Acte quelque Perſonnage qui ignorera l'Hiſtoire qu'on aura priſe pour ſujet, qui, en s'en faiſant inſtruire, inſtruira en même tems les Spectateurs, comme dans Rodogune ? C'eſt que tout cela a trop l'air d'avoir été affecté par le Poëte pour ſa commodité. Il ne faudroit pas, s'il étoit poſſible, qu'il parût avoir ſongé à faire une Piece. Il doit, comme un Politique habile, couvrir ſi adroitement ſes intérêts du bien de la choſe, qu'on ne puiſſe le convaincre de les avoir eûs uniquement en vûe.

LXXIV.

Voilà à peu près quelles ſont les principales ſources de toutes les régles de la Tragedie. Elles ſont priſes dans l'action que l'on conſidere, ou en elle-même, ou comme étant miſe ſur le Theatre. Si on la conſidere, en elle-même, elle a rapport à l'eſprit

& au cœur, si on la considere, comme étant mise sur le Theatre, c'est une représentation & un Ouvrage de l'Art. Autant de faces différentes, autant de vûes & de régles différentes. Il seroit maintenant de notre dessein de comparer ensemble toutes ces régles, de déterminer lesquelles sont les plus importantes, lesquelles dans la nécessité du choix doivent être préferées, & pour en faire cette comparaison, ce seroit un grand secours que d'en avoir découvert les véritables sources. Mais j'avoue que les forces & le courage me manquent au milieu de la carriere, d'autres pourront la fournir heureusement; si cependant cette route que j'ai ouverte mérite d'être suivie. Ces sortes de speculations ne donnent point de génie à ceux qui en manquent, elles n'aident pas beaucoup ceux qui en ont, & le plus souvent même les gens de génie sont incapables d'être aidés par les speculations. A quoi donc sont-elles bonnes? A faire remonter jusqu'aux premieres idées du beau quelques gens qui aiment le raisonnement, & qui se plaisent à reduire sous l'empire de la Philosophie les choses qui en paroissent les

plus indépendantes, & que l'on croit communement abandonnées à la bisarrerie des goûts.

DISCOURS
SUR LA PATIENCE,
QUI A REMPORTE'
LE
PRIX D'ELOQUENCE
PAR LE JUGEMENT
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.

En l'Année 1689.

QUELQUE peu d'usage que l'Homme fasse de ses lumieres pour s'étudier soi-même, il découvre les foiblesses & les déreglemens dont il est rempli ; aussi-tôt sa raison cherche à y remedier, touchée naturellement d'un desir de perfection qui lui reste de l'ancienne grandeur où elle s'est vûe élevée. Mais

que peut-elle maintenant, incertaine, aveugle, pleine d'erreurs, digne elle-même d'être contée pour une des miseres de l'Homme ? Elle ne sçait que combattre des défauts par des défauts, ou guérir des passions par des passions ; & les vains remedes qu'elle fournit sont des maux d'autant plus grands & plus incurables, qu'elle est intéressée à ne les plus reconnoître pour des maux, & qu'elle s'est seduite elle-même en leur faveur.

Envain pendant plusieurs Siecles la Grece si fertile en esprits subtils, curieux, & inquiets, produisit ces Sages, qui faisoient une profession téméraire d'enseigner à leurs Disciples l'Art de vivre heureux, & de se rendre plus parfaits ; envain la diversité infinie de leurs sentimens, qui sera à jamais la honte des foibles lumieres naturelles, épuisa tout ce que la raison humaine pouvoit pour les hommes ; l'effet des plus grands efforts de la Philosophie ne fut que de changer les vices que produit la nature corrompue en de fausses vertus, qui étoient, s'il se peut, des marques encore plus certaines de corruption. Un homme du commun ou

ignore, ou reconnoît ſes défauts avec aſſés de ſimplicité, pour les rendre en quelque ſorte excuſables; au lieu qu'un Philoſophe Payen, fier d'avoir acquis les ſiens à force de méditation & d'étude, leur donnoit tous ſes applaudiſſemens.

Ces deſordres que la raiſon humaine cauſoit dans la Grece, où elle regnoit avec toute la hauteur dont elle eſt capable, quand elle vient à ſe méconnoître, les Leçons trompeuſes qu'elle envoyoit de-là chés tous les Peuples du monde, qui ne les recevoient qu'avec trop de docilité, ne furent pas ſans doute les moindres motifs qui inviterent la Raiſon éternelle à deſcendre ſur la Terre. Si d'un côté chés les Juifs les fameuſes Semaines de Daniel, qui expiroient, & le Sceptre de Juda qui avoit paſſé dans des mains étrangeres, preſſoient le Liberateur ſi long-tems promis & attendu, il eſt certain que d'un autre côté les Grecs livrés juſques-là à des erreurs orgueilleuſes, & à une ignorance contente d'elle-même, demandoient également le Meſſie par leurs beſoins, quoiqu'ils ne fuſſent pas en droit de l'attendre. Dieu le devoit aux

uns pour dégager sa parole tant de fois donnée par la bouche de ses Prophetes ; & il le devoit aux autres pour satisfaire à sa bonté, qui ne les pouvoit souffrir plus long-tems dans les égaremens de leur sagesse. Il falloit aux uns un Monarque qui s'établît un Empire tout Divin sur les nations, un Grand-Prêtre qui leur enseignât les véritables Sacrifices ; & il falloit aux autres un Sage, dont ils reçûssent des préceptes solides, un Maître qui leur apportât toutes les connoissances, après lesquelles ils soupiroient depuis si long-tems.

Il parut donc enfin parmi les Hommes, ce Messie, si ardemment desiré d'un seul peuple, & si nécessaire à tous. Alors les idées & du vrai & du bien nous furent revelées sans obscurité & sans nuages ; alors disparurent tous ces phantômes de vertus qu'avoit enfantés l'imagination des Philosophes ; alors des remedes tous divins furent appliqués avec efficace à tous les maux qui nous sont naturels.

Arrêtons nos yeux en particulier sur quelqu'un des effets que produisit la nouvelle Loi annoncée par Jesus-Christ. L'impatience dans les maux est

peut-être un des Vices auſquels la nature nous porte, & le plus généralement & avec le plus de force; & il n'y a point de vertu à laquelle la Philoſophie ait plus aſpiré qu'à la patience, ſans doute parce qu'il n'y en a aucune ni plus néceſſaire à la malheureuſe condition des Hommes, ni plus capable d'attirer une diſtinction glorieuſe à ceux qui auroient pû l'acquerir. Cette impatience de la nature, & la fauſſe patience de la Philoſophie, nous ſerviront d'exemples de l'heureux renouvellement qui ſe fit alors dans l'Univers. Voyons comment la véritable patience inconnue juſques-là ſur la Terre, prit la place de l'une & de l'autre. N'ayons point de honte d'enviſager de près, & d'étudier nos miſeres; cette vûe, cette étude ſervira à nous convaincre des bienfaits du Redempteur.

I. Point.

Quel eſt ce mouvement impetueux de notre ame qui s'irrite contre les maux qu'elle endure, & qui s'agite comme pour en ſecouer le joug? Pourquoi tâcher à les repouſſer loin de nous

par des efforts violens, dont nous sentons en même-tems l'impuissance ? Pourquoi prendre à partie ou des Astres, qui n'ont en aucune sorte contribué à nos malheurs, ou une Fortune & des Destins qui n'ont point d'Estre hors de notre imagination ? Que veulent dire ces plaintes adressées à mille objets dont elles ne peuvent être écoutées ? Que veut dire cette espece de fureur où nous entrons contre nous mêmes, moins fondée encore que tous ces autres emportemens ? Soulageons-nous nos maux, ou les redoublons-nous ? Malheureux, si nous n'avons que des moyens si faux & si peu raisonnables pour les soulager ! Insensés si nous les redoublons ! Mais quel sujet d'en douter ? Il n'est que trop sûr que nous redoublons nos maux. Cet effort que nous faisons pour arracher le trait qui nous blesse, l'enfonce encore davantage ; l'ame se déchire elle-même par cette nouvelle agitation ; & le mouvement extraordinaire où elle se met excitant sa sensibilité, donne plus de prise sur elle à la douleur qui la tourmente.

Cependant ni la honte de suivre des

mouvemens déreglés, ni la crainte d'augmenter le sentiment de nos maux, ne reprime en nous l'impatience. On s'y abandonne d'autant plus facilement, que la voix secrette de notre conscience ne nous la reproche presque pas, & qu'il n'y a point dans ces emportemens une injustice évidente qui nous frappe & qui nous en donne de l'horreur. Au contraire, il semble que le mal que nous souffrons nous justifie ; il semble qu'il nous dispense pour quelque tems de la nécessité d'être raisonnables. N'employe-t-on pas même quelque sorte d'Art pour s'excuser de ce défaut, & pour s'y livrer sans scrupule ? Ne se déguise-t-on pas souvent l'impatience sous le nom plus doux de vivacité ? Il est vrai qu'elle marque toujours une ame vaincue par ses maux, & contrainte de leur ceder ; mais il y a des malheurs auxquels les Hommes approuvent que l'on soit sensible jusqu'à l'excès, & des évenemens où ils s'imaginent que l'on peut avec bienséance manquer de force, & s'oublier entierement. C'est alors qu'il est permis d'aller jusqu'à se faire un merite de l'impatience, & que l'on ne re-

nonce pas à en être applaudi. Qui l'eût crû, que ce qui porte le plus le caractere de petiteſſe de courage pût jamais devenir un fondement de vanité ? La Religion ſeule pouvoit remedier à un défaut ſi enraciné dans la nature, & quelquefois autoriſé par nos fauſſes opinions. Elle nous apprend, pour étouffer en nous l'impatience toujours nuiſible & inſenſée, que nous ſommes tous pécheurs, que nous devons une expiation à la Juſtice divine, que tous les maux que nous ſommes capables de ſouffrir, nous les avons mérités. Quelle étrange conſolation à en juger ſelon les premieres idées qui ſe préſentent ! Quoi ! nous ne ſerons pas ſeulement malheureux, nous ſerons encore obligés de nous croire coupables ? Nous perdrons juſqu'au droit de nous plaindre, nos ſoupirs ne pourront plus être innocens ? Encore un coup, quelle étrange conſolation !

C'en eſt une cependant & ſolide & efficace ; quelque triſte que paroiſſent quelquefois les vérités qui nous viennent du Ciel, elles n'en viennent que pour notre bonheur & notre repos. Un Chrétien vivement perſuadé qu'il mérite

mérite les maux qu'il souffre, est bien éloigné de les redoubler par des mouvemens d'impatience. Il est juste que la revolte de notre ame contre des douleurs dûës à nos péchés, soit punie par l'augmentation de ces douleurs mêmes; mais on se l'épargne, en se soumettant sans murmure au châtiment que l'on reçoit. Ce n'est pas que les Chrétiens cherchent à souffrir moins, c'est que d'ordinaire les actions de vertu ont des récompenses naturelles qui en sont inséparables. On ne peut être dans une sainte disposition à souffrir que l'on ne diminue la rigueur des souffrances. On ne peut y consentir sans les soulager, & lorsque nous nous rangeons contre nous-mêmes du parti de la Justice divine, on peut dire que nous affoiblissons en quelque sorte le pouvoir qu'elle auroit contre nous.

Faut-il que je mette aussi au nombre des motifs de patience que la Religion nous enseigne, les biens éternels qu'elle nous apprend à mériter par le bon usage de nos maux ? Sont-ce véritablement des maux, que les moyens d'acquerir ces biens celestes qui ne pourront jamais nous être ravis ? Souffre-

t-on encore quand on les enviſage, & leur idée laiſſe-t-elle dans notre ame quelque place à des douleurs & foibles & paſſageres? Ah! il ſemble qu'ils nous empêchent bien plutôt de les ſentir, qu'ils ne nous aident à les endurer.

Tel a été l'art de la bonté de Dieu, que dans les punitions mêmes que ſa colere nous envoye, elle a trouvé moyen de nous y ménager une ſource d'un bonheur infini; recevons avec une ſoumiſſion ſincere de ſi juſtes punitions, & elles deviendront auſſi-tôt des ſujets de récompenſe. Nous n'aurons pas ſeulement effacé nos crimes, nous aurons acquis un droit à la ſouveraine Felicité. Aveuglement de la nature, Lumieres celeſtes de la Religion, que vous êtes contraires! La nature par ſes mouvemens deſordonnés augmente nos douleurs, & la Religion les met, pour ainſi dire, à profit par la patience qu'elle nous inſpire. Si nous en croyons l'une, nous ajoutons à des maux néceſſaires un mal volontaire; & ſi nous ſuivons les inſtructions de l'autre, nous tirons de ces maux néceſſaires les plus grands de tous les biens.

Auſſi la patience Chrétienne n'eſt-

elle pas une ſimple patience, c'eſt un véritable amour des douleurs. Si on ne portoit pas ſa vûë dans cette éternité de bonheur dont elles nous aſſurent la jouiſſance, on ſe borneroit à les recevoir ſans murmure, comme des châtimens dont on eſt digne par ſes péchés; mais dès que l'on regarde le prix infini dont elles ſont payées, on ne peut plus que les recevoir avec joye comme des graces dont on eſt indigne. De-là naiſſoient ces merveilles dont les Annales des Chrétiens ſont remplies; cette tranquillité dont les Saints ont joüi au milieu même des plus âpres tourmens; cette égalité parfaite qu'ils ont toujours vûë entre les biens & les maux; que dis-je, égalité? Cette préference qu'ils ont toujours donnée aux maux ſur les biens; ces heureux excès de patience qu'ils ont pouſſés juſqu'à oſer appeller ſur eux les maux que la main de Dieu leur refuſoit.

Quel ſpectacle fut-ce pour le monde corrompu que la naiſſance du Chriſtianiſme! On voit paroître tout-à-coup & ſe répandre dans l'Univers, des Hommes qui diſconviennent d'avec tous les autres ſur les principes les plus com-

muns ; des Hommes qui rejettent tout ce qui eſt recherché avec le plus d'ardeur, & qui ont un amour ſincere pour tout ce que les autres fuyent. Les plaintes ſont un langage qui leur eſt inconnu, ſi ce n'eſt dans la proſperité. Ils ne ſe contentent pas d'avoir au milieu des malheurs une conſtance inébranlable, ils ont une joye qui va ſouvent juſqu'à des tranſports ; s'ils ne s'offrent pas d'eux-mêmes aux tourmens & à la mort, ils ſe contraignent ; la cruauté de leurs ennemis ſe méprend éternellement, on ne leur donne pour ſupplices que ce qu'ils ſouhaitent. Quels ſont ces prodiges, devoient dire les Payens ? Quel eſt ce renverſement ? les biens & les maux ont-ils changé de nature ? Les Hommes en ont-ils changé eux-mêmes ? Cet étonnement fut ſans doute d'autant plus grand, que l'on voyoit les Philoſophes, qui juſque-là avoient parû être en poſſeſſion de toutes les vertus & des vérités, confondus & dans leur ſpeculation, & dans leur pratique, par de nouveaux Philoſophes incomparablement plus parfaits. Ce furent ces derniers Sages, ou plutôt ce fut leur Maître céleſte

qui détruisit les fausses especes de patience établies par des Sages trompeurs, & plus vicieuses peut-être que l'impatience naturelle aux Hommes qui n'ont que leurs passions pour guides.

II. POINT.

JAMAIS la raison humaine n'a fait éclater tant d'orgueil, & n'a laissé voir tant d'impuissance, que dans la Secte des Stoïciens. Ces Philosophes entreprirent de persuader aux Hommes que leur propre corps étoit pour eux quelque chose d'étranger, dont les intérêts leur devoient être indifférents, & que les douleurs qui affligeoient ce corps étoient ignorées par le Sage, qui se retranchoit entierement dans la partie spirituelle de lui-même. Ainsi le Stoïcien regardoit les maux avec dédain, comme des ennemis incapables de lui nuire, & il se paroit d'une patience fastueuse, fondée sur l'impassibilité dont sa Secte le flattoit. Souffrir avec constance, eût été quelque chose de trop humain, il ne souffroit point, semblable à Jupiter même, dont il

n'avoit lieu d'envier ni les perfections, ni le bonheur.

Juſqu'où vous égarés-vous, foibles eſprits des Hommes, quand vous êtes abandonnés à vous-mêmes ? Quoi ! il s'agit de ſoulager les bleſſures que nous recevons, nous en gémiſſons, & on n'y trouve point d'autre remede que de nous ſoutenir que nous ſommes invulnerables ? Trop heureux encore, ſi nous pouvions entrer dans cette illuſion & en profiter ; mais ſi ces vaines idées élevent pour quelques momens, & enflent l'imagination ſeduite, on eſt auſſi-tôt rappellé au ſentiment de ſes maux par la nature plus forte & plus puiſſante ; & ſi l'opiniâtreté du parti dont on a fait choix maintient encore dans l'eſprit cette ſuperbe ſpeculation, le cœur qui ſouffre la dément & la condamne. Quand ce Stoïcien preſſé par la douleur d'une maladie violente s'écrioit en s'adreſſant à elle ; *Je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal* ; cet effort qu'il faiſoit pour ne le pas avouer, ce déſaveu même apparent, n'étoit-ce pas un aveu & le plus fort & le plus ſincere qui pût jamais être ?

Loin du Chriſtianiſme une erreur ſi

contraire aux sentimens naturels, & un orgueil si indigne d'une raison éclairée. La patience des Chrétiens n'est point fondée sur ce qu'ils s'imaginent être au-dessus des douleurs; ils souffrent, ils avouent qu'ils souffrent; mais la soumission qu'ils ont pour celui qui les fait justement souffrir, mais le prix qui est proposé à leurs souffrances, produit cette constance, ce calme, cette joye qui ont si souvent arraché à leurs Persecuteurs de l'admiration & du respect. Ils ne retiennent point leurs plaintes & leurs gémissemens par la crainte de deshonorer le parti qu'ils font profession de suivre, mais la divine Religion qu'ils suivent prévient en eux les plaintes & les gémissemens par les saintes pensées dont elle les remplit. Ils sont tels au dedans d'eux-mêmes que les Stoïciens avoient beaucoup de peine à paroître au dehors, tranquilles & vainqueurs de la douleur qu'ils endurent. Ils sont, ce que toute la Philosophie elle-même ne sçauroit assés admirer, aussi sensibles que tous les autres Hommes à toutes les miseres humaines, plus satisfaits au milieu des plus grandes

miseres, que s'ils étoient les plus heureux des Hommes.

Il n'y a rien où la patience éclate avec plus davantage que dans les injures. Un Stoïcien offensé ne conservoit un extérieur paisible, que parce qu'il s'élevoit aussi-tôt dans son cœur au-dessus de celui qui l'avoit offensé, & quelquefois même par un superbe Jugement osoit le dégrader de la qualité d'Homme; insulte qu'on fait sans danger à son ennemi, vengeance impuissante, qui ne laisse pas de consoler l'orgueil. Un Chrétien se met dans son cœur au-dessous de tous les Hommes, & cependant il a au milieu des outrages une heroïque tranquillité qui le met au-dessus de ses ennemis. Innocent & heureux artifice que la grace nous enseigne! sans prendre une fierté mal fondée, sans affecter une fausse insensibilité, nous n'avons qu'à nous humilier sous la main du Créateur, pour être supérieurs aux Créatures; nous n'avons qu'à la respecter dans les instrumens qu'elle employe, pour être à l'épreuve des plus rudes coups que les Hommes puissent nous porter. Il n'y en a point

qui n'ayent assés de pouvoir pour nous faire souffrir ; mais il n'y en a point qui en ayent assés pour troubler notre repos. Lorsque leurs bras sont tournés contre nous, un bras plus puissant qui les fait agir se montre aux yeux de notre foi, tient nos douleurs dans le respect, & réprime toute l'agitation qu'elles produiroient dans notre ame. Les injustices que nous avons à essuyer ne se representent plus à nous comme des évenemens qui partent de la méchanceté des Hommes, & qui doivent exciter en nous de la haine & de l'indignation, nous remontons plus haut, & d'une vûe plus éclairée nous découvrons que ces mêmes évenemens nous viennent du Ciel, & comme de justes châtimens qui demandent de la soumission, & comme des sujets de mérite qui demandent des actions de graces.

Ce n'étoit pas ainsi qu'en jugeoient la plupart des Philosophes, persuadés que toutes choses étoient gouvernées par une fatalité aveugle, immuable, nécessaire, de laquelle partoient indifféremment & les biens & les maux. Il est vrai qu'ils se soumettoient à elle

dans les malheurs, & quelquefois avec assés de resolution ; mais quelle étoit cette espece de patience ? Une patience d'Esclaves attachés à leur chaîne, & sujets à tous les caprices d'un Maître impitoyable, une patience qui n'étant fondée que sur l'inutilité de la révolte, arrête durement les mouvemens de l'ame, & au lieu de la consoler, y laisse un chagrin sombre & farouche ; en un mot, un desespoir un peu raisonné, plutôt qu'une vraye patience. Graces à notre auguste Religion, nous sçavons que nous ne dépendons point d'un destin aveugle, qui nous emporte & nous entraîne invinciblement. Nos malheurs ne viennent point de l'arrangement fortuit de ce qui nous environne ; une Intelligence éternelle non moins puissante que le paroissoit aux Philosophes leur fatalité imaginaire, mais de plus souverainement sage, preside à tout. Ce bras dont nous ressentons les coups, est un bras qui nous distribue les maux mêmes selon nos besoins & selon nos forces, qui, à proprement parler, ne nous envoye que des biens ; c'est le bras d'un pere ; nous

souffrons comme des enfans, sûrs de la bonté de celui qui nous fait souffrir, & non point comme des Esclaves assujettis à toutes les rigueurs les plus bisarres & les plus cruelles; ce n'est point l'inutilité de la révolte qui nous arrête, c'en est l'injustice, & notre patience est une véritable soumission d'esprit qui répand dans le cœur une consolation presque aussi douce, si je l'ose dire, que la jouissance même du bien.

Tels sont les effets que produisit chés les Chrétiens le divin exemple de patience qui leur fut proposé, lorsque le Juste, le seul Juste qui l'ait été jamais par lui-même, se vit sur le point d'expier les péchés du Genre humain. Abandonné de toute la Nature, hormis de quelques Disciples, qui n'avoient plus que peu d'instans à lui être fideles, frappé de l'affreuse idée d'un supplice également honteux & cruel qui lui étoit destiné, il s'adresse à son Pere celeste, il lui demande que s'il est possible les tourmens qu'il envisage lui soient épargnés, & un souhait que la grandeur de ses tourmens déja presens à ses yeux rendoit si légitime, un

ſouhait plus légitime encore par l'innocence de celui qui le faiſoit, un ſouhait où la moderation éclate juſque dans les termes qui l'expriment, eſt cependant reprimé dans le même moment, par une ſoumiſſion entiere & ſans reſerve aux deſſeins de Dieu. *Que ta volonté ſoit faite*, dit Jeſus-Chriſt à ſon Pere, & quelle volonté! combien ſçavoit-il qu'elle étoit ſevere & rigoureuſe à ſon égard! Il ſe voyoit livré à la Juſtice irritée, il voyoit la bonté entierement ſuſpendue, cependant pour ſatisfaire aux devoirs de l'obéiſſance d'un Fils, il ſouſcrit à ſa propre diſgrace, & ſon unique ſoulagement au milieu de ſes douleurs les plus vives, eſt de tourner les yeux ſur la main dont il les reçoit.

Il ſoupira encore ſur la Croix, il ſe plaignit d'avoir été abandonné de ſon Pere; mais il ne murmuroit pas de cette extrême rigueur, il nous marquoit ſeulement combien il y étoit ſenſible. Les Philoſophes prétendoient à une impaſſibilité, qui dans l'état où nous ſommes ne peut s'accorder avec la nature humaine, & Jeſus-Chriſt ne

voulut pas jouir de celle qu'il eût pû recevoir de sa Divinité. Il souffrit les plus cruels supplices pour laisser un exemple qui convînt à des Hommes nécessairement sujets à la douleur. Il prit toute notre sensibilité pour nous porter avec plus de force à l'imitation de sa patience.

Inspirés-nous, Verbe incarné, cette vertu heroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle, & de la fausse perfection à laquelle la Philosophie aspiroit. Daignés nous instruire dans la science de souffrir; science toute celeste, & qui n'appartient qu'à vos Disciples. Tout le cours de votre Vie nous en donne d'admirables Leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grace? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus, & c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la Raison & la Sagesse de votre adorable Pere, devenés aussi la nôtre pour regler les emportemens auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions; ne permettés, Seigneur, à vo-

tre Justice, de les faire tomber sur nous, que quand vous aurés mis dans notre ame les dispositions nécessaires pour en profiter, & ne nous envoyés tous les maux dont nous sommes dignes, qu'en nous donnant en même tems un courage vraiment Chrétien.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

LA Metaphyſique fournit des preuves fort ſolides de l'Exiſtence de Dieu, mais comme il n'eſt pas poſſible qu'elles ne ſoient ſubtiles, & qu'elles ne roulent ſur des idées un peu fines, elles en deviennent ſuſpectes à la plupart des Gens, qui croyent que tout ce qui n'eſt pas ſenſible & palpable, eſt chimerique & purement imaginaire. J'en ai beaucoup vû pouſſés à bout ſur cette matiere par des preuves de Metaphyſique, mais nullement perſuadés, parce qu'ils avoient toujours dans la tête qu'on les trompoit par quelque ſubtilité cachée; il y a lieu d'eſperer que ceux qui ſont de ce caractere gouteront un raiſonnement de Phyſique fort clair, fort intelligible, & fondé ſur des idées très-familieres à tout le monde; on en vanteroit un peu auſſi la ſolidité & la force, ſi on ne croyoit pas l'avoir inventé.

Les Animaux ne se perpetuent que par la voye de la géneration, mais il faut nécessairement que les deux premiers de chaque espece ayent été produits, ou par la rencontre fortuite des parties de la matiere, ou par la volonté d'un Etre intelligent, qui dispose la matiere selon ses desseins.

Si la rencontre fortuite des parties de la matiere a produit les premiers Animaux, je demande pourquoi elle n'en produit plus, & ce n'est que sur ce point que roule tout mon raisonnement. On ne trouvera pas d'abord grande difficulté à répondre que lorsque la Terre se forma, comme elle étoit remplie d'Atomes vifs & agissans, impregnée de la même matiere subtile dont les Astres venoient d'être formés, en un mot jeune & vigoureuse, elle pût être assés féconde pour pousser hors d'elle-même toutes les différentes especes d'Animaux, & qu'après cette premiere production qui dépendoit de tant de rencontres heureuses & singulieres, sa fécondité a bien pû se perdre & s'épuiser; que par exemple on voit tous les jours quelques Marais nouvellement desséchés, qui ont toute une autre

tre force pour produire que cinquante ans après qu'ils ont été labourés.

Mais je pretends que quand la Terre, selon ce qu'on suppose, a produit les Animaux, elle a dû être dans le même état où elle est presentement. Il est certain que la Terre n'a pû produire les Animaux que quand elle a été en état de les nourrir, ou du moins il est certain que ceux qui ont été la premiere tige des especes n'ont été produits par la Terre, que dans un tems où ils ont pû aussi en être nourris. Or afin que la Terre nourrisse les Animaux, il faut qu'elle leur fourniſſe beaucoup d'herbes différentes, il faut qu'elle leur fourniſſe des eaux douces qu'ils puiſſent boire ; il faut même que l'air ait un certain degré de fluidité & de chaleur, & de pesanteur, pour convenir également à tous ces Animaux, dont la vie a des rapports assés connus à toutes ces qualités.

Du moment que l'on me donne la Terre, couverte de toutes les especes d'herbes nécessaires pour la subsistance des Animaux, arrosée de Fontaines & de Rivieres propres à étancher leur soif, environnée d'un air respirable pour

eux ; on me la donne dans l'état où nous la voyons ; car ces trois choſes ſeulement en entraînent une infinité d'autres avec leſquelles elles ont des liaiſons & des enchaînemens. Un brin d'herbe ne peut croître qu'il ne ſoit de concert, pour ainſi dire, avec le reſte de la nature. Il faut de certains ſucs dans la Terre ; un certain mouvement dans ces ſucs, ni trop fort ni trop lent ; un certain Soleil pour imprimer ce mouvement ; un certain milieu par où ce Soleil agiſſe. Voyés combien de rapports, quoiqu'on ne les marque pas tous. L'air n'a pû avoir les qualités dont il contribue à la vie des Animaux, qu'il n'ait eu à peu près en lui le même mélange & de matieres ſubtiles & de vapeurs groſſieres, & que ce qui cauſe ſa peſanteur, qualité auſſi néceſſaire qu'aucune autre par rapport aux Animaux, & néceſſaire dans un certain degré, n'ait eu la même action. Il eſt clair que tout cela nous meneroit encore loin d'égalité en égalité ; ſurtout les Fontaines & les Rivieres dont les Animaux n'ont pû ſe paſſer, n'ayant certainement d'autre origine que les pluyes, les Animaux n'ont pû naître,

qu'après qu'il a tombé des pluyes, c'eſt-à-dire, un tems conſiderable après la formation de la Terre, & par conſequent lorſqu'elle a été en état de conſiſtance, & que ce cahos, à la faveur duquel on veut tirer les Animaux du néant, a été entierement fini.

Il eſt vrai que les Marais nouvellement deſſechés, produiſent plus que quelque tems après qu'ils l'ont été; mais enfin ils produiſent toujours un peu, & il ſuffiroit que la Terre en fît autant; d'ailleurs le plus de fécondité qui eſt dans les Marais nouvellement deſſechés, vient d'une plus grande quantité de Sels qu'ils avoient amaſſés par les pluyes, ou par le mouvement de l'air, & qu'ils avoient conſervés, tandis qu'on ne les employoit à rien; mais la Terre a toujours la même quantité de Corpuſcules ou d'Atomes propres à former des Animaux, & ſa fécondité loin de ſe perdre, ne doit aucunement diminuer. De quoi ſe forme un Animal? d'une infinité de Corpuſcules qui étoient épars dans les herbes qu'il a mangées, dans les eaux qu'il a bûes, dans l'air qu'il a reſpiré; c'eſt

un composé dont les parties sont venues se rassembler de mille endroits différens de notre Monde ; ces Atomes circulent sans cesse, ils forment tantôt une Plante, tantôt un Animal, & après avoir formé l'un, ils ne sont pas moins propres à former l'autre. Ce ne sont donc pas des Atomes d'une nature particuliere qui produisent les Animaux ; ce n'est qu'une matiere indifférente dont toutes choses se forment successivement, & dont il est très-clair que la quantité ne diminue point, puisqu'elle fournit toujours également à tout. Les Atomes, dont on prétend que la rencontre fortuite produisit au commencement du Monde les premiers Animaux, sont contenus dans cette même matiere qui fait toutes les générations de notre Monde ; car quand ces premiers Animaux furent morts, les machines de leurs corps se désassemblerent & se resolurent en parcelles, qui se disperserent dans la Terre, dans les eaux & dans l'air ; ainsi nous avons encore aujourd'hui ces Atomes précieux, dont se durent former tant de machines surprenantes ; nous les avons en la même quantité, aussi pro-

pres que jamais à former de ces machines ; ils en forment encore tous les jours par la voye de la nourriture ; toutes choſes ſont dans le même état que quand ils vinrent à en former par une rencontre fortuite ; à quoi tient-il que par de pareilles rencontres ils n'en forment encore quelquefois ?

On dira peut-être qu'il y a des Animaux qui naiſſent hors de la voye de géneration ; les Macreuſes, les Vers qui s'engendrent ſur la viande, dans les fruits, &c. Mais la force de mon raiſonnement ne demande point que tous les Animaux de toutes les eſpeces ne naiſſent que par voye de géneration ; il ſuffit qu'il y en ait une eſpece qui ne ſe perpetue que par cette voye, & qui par conſéquent n'ait pû être produite par le mouvement aveugle de la matiere. Nous ſommes en bien meilleurs termes, & certainement un grand nombre d'eſpeces connues, ne ſe perpetuent que par la géneration, & notre preuve en devient plus forte.

Il y a encore plus ; tous les Animaux qui paroiſſent venir, ou de pourriture, ou de pouſſiere humide & échauffée, ne viennent que de ſe-

mences que l'on n'avoit pas apperçûes.

On a découvert que les Macreuſes ſe forment d'œufs que cette eſpece d'Oiſeau fait dans les Iſles déſertes du Septentrion : & jamais il ne s'engendra de vers ſur la viande où les Mouches n'ont pû laiſſer de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres Animaux que l'on croit qui naiſſent hors de la voye de géneration. Toutes les expériences modernes conſpirent à nous deſabuſer de cette ancienne erreur, & je me tiens sûr que dans peu de tems il n'en reſtera plus le moindre ſujet de doute.

Mais en dût-il reſter, y eût-il des Animaux qui vînſſent hors de la voye de géneration, le raiſonnement que j'ai fait n'en deviendroit que plus fort ; ou ces Animaux ne naiſſent jamais que par cette voye de rencontre fortuite, ou ils naiſſent & par cette voye & par celle de géneration ; s'ils naiſſent toujours par la voye de rencontre fortuite, pourquoi ſe trouve-t-il toujours dans la matiere une diſpoſition qui ne les fait naître que de la même maniere dont ils ſont nés au commencement du Monde, & pourquoi, à l'égard de tous

les autres Animaux que l'on ſuppoſe qui ſoient nés d'abord de cette même maniere là, toutes les diſpoſitions de la matiere ſont-elles ſi changées qu'ils ne naiſſent jamais que d'une maniere différente ? s'ils naiſſent & par cette voye de rencontre fortuite & par celle de géneration, pourquoi toutes les autres eſpeces d'Animaux n'ont-elles pas retenu cette double maniere de naître ? Pourquoi celle qui étoit la plus naturelle, la ſeule conforme à la premiere origine des Animaux, s'eſt-elle perdue dans preſque toutes les eſpeces ?

J'ai donné aſſés d'étendue à cette preuve, & peut-être que par-là je lui aurai fait tort dans l'eſprit de quelques perſonnes qui croyent que la quantité de paroles eſt une marque de la foibleſſe des raiſons ; mais on les prie de conſiderer que ce raiſonnement-ci n'eſt long que par les chicanes qu'il faut prevenir, & non par la difficulté des choſes qu'il a beſoin qu'on établiſſe.

Je n'ai pas voulu, de peur d'en interrompre le fil, y faire entrer une réflexion qui le fortifie encore beaucoup, & j'aime mieux la donner ici détachée. Il n'eût pas ſuffi que la Terre n'eût pro-

duit les Animaux que quand elle étoit dans une certaine disposition, où elle n'est plus. Elle eût dû aussi ne les produire que dans un état où ils eussent pû se nourrir de ce qu'elle leur offroit; elle eût dû par exemple, ne produire le premier Homme qu'à l'âge d'un an ou deux, où il eût pû satisfaire, quoiqu'avec peine, à ses besoins, & se secourir lui-même. Dans la foiblesse où nous voyons un Enfant nouveau né, en vain on le mettroit au milieu de la Prairie la mieux couverte d'herbes, auprès des meilleures eaux du monde, il est indubitable qu'il ne vivroit pas long-tems. Car notre supposition exclut la Louve de Romulus & Remus, elle n'auroit pû elle-même se sauver de la mort qui l'eût attendue à sa naissance. Mais comment les Loix du mouvement produiroient-elles d'abord un Enfant à l'âge d'un an ou deux ? Comment le produiroient-elles même dans l'état où il est présentement lorsqu'il vient au monde ? Nous voyons qu'elles n'amenent rien que par degrés, & qu'il n'y a point d'ouvrages de la nature qui, depuis les commencemens les plus foibles & les plus éloignés, ne

soient

soient conduits lentement par une infinité de changemens tous nécessaires, jusqu'à leur derniere perfection ; il eût fallu que l'Homme, qui eût dû être formé par le concours aveugle de quelques parties de la matiere, eût commencé par cet Atome, où la vie ne se remarque qu'au mouvement presque insensible d'un point ; & je ne croi pas qu'il y ait d'imagination assés fausse pour concevoir d'où cet Atome vivant, jetté au hazard sur la Terre, aura pû tirer du sang, ou du chile tout formé, la seule nourriture qui lui convienne, ni comment il aura pû croître, exposé à toutes les injures de l'air. Il y a là une difficulté qui deviendra toujours plus grande, plus elle sera approfondie, & plus ce sera un habile Physicien qui l'approfondira. La rencontre fortuite des Atomes n'a donc pû produire les Animaux ; il a fallu que ces Ouvrages soient partis de la main d'un Estre intelligent, c'est-à-dire, de Dieu même. Les Cieux & les Astres sont des objets plus éclatans pour les yeux ; mais ils n'ont peut-être pas pour la raison, des marques plus sûres de l'action de leur Auteur. Les

plus grands Ouvrages ne ſont pas toujours ceux qui parlent le plus de leur Ouvrier ; que je voye une montagne applanie, je ne ſçai ſi cela s'eſt fait par l'ordre d'un Prince, ou par un tremblement de Terre ; mais je ſerai aſſuré que c'eſt par l'ordre d'un Prince, ſi je vois ſur une petite Colonne une inſcription de deux lignes ; il me paroît que ce ſont les Animaux qui portent, pour ainſi dire, l'inſcription la plus nette, & qui nous apprennent le mieux qu'il y a un Dieu Auteur de l'Univers.

DU

BONHEUR.

VOICI une matiere la plus intereſſante de toutes, dont tout le monde parle, que les Philoſophes, ſur tout les anciens, ont traitée avec beaucoup d'étendue. Mais quoique très-intereſſante, elle eſt dans le fond aſſés negligée, quoique tout le monde en parle, peu de Gens y penſent, & quoique les Philoſophes l'ayent beaucoup traitée, ç'a été ſi philoſophiquement que les Hommes n'en peuvent tirer guere de profit.

On entend ici par le mot de Bonheur un état, une ſituation telle qu'on en deſirât la durée ſans changement, & en cela le Bonheur eſt différent du plaiſir qui n'eſt qu'un ſentiment agréable, mais court & paſſager, & qui ne peut jamais être un état. La douleur auroit bien plutôt le privilege d'en pouvoir être un.

A mesurer le Bonheur des Hommes seulement par le nombre & la vivacité des plaisirs qu'ils ont dans le cours de leur vie, peut-être y a-t-il un assés grand nombre de conditions assés égales, quoique fort différentes; celui qui a moins de plaisirs les sent plus vivement, il en sent une infinité que les autres ne sentent plus ou n'ont jamais sentis, & à cet égard la Nature fait assés son devoir de Mere commune. Mais si au lieu de considerer ces instans répandus dans la vie de chaque Homme, on considere le fond des vies mêmes, on voit qu'il est fort inégal, qu'un Homme qui a, si l'on veut, pendant sa journée autant de bons momens qu'un autre, est tout le reste du tems beaucoup plus mal à son aise, & que la compensation cesse entierement d'avoir lieu.

C'est donc l'état qui fait le Bonheur; mais ceci est très-fâcheux pour le Genre humain. Une infinité d'Hommes sont dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer, un nombre presque aussi grand sont incapables de se contenter d'aucun état; les voilà donc presque tous exclus du Bonheur, & il ne leur

reſte pour reſſource que des plaiſirs, c'eſt-à-dire, des momens ſemés çà & là ſur un fond triſte, qui en ſera un peu égayé. Les Hommes dans ces momens reprennent les forces néceſſaires à leur malheureuſe ſituation, & ſe remontent pour ſouffrir.

Celui qui voudroit fixer ſon état, non par la crainte d'être pis, mais parce qu'il ſeroit content, mériteroit le nom d'heureux. On le reconnoîtroit entre tous les autres Hommes à une eſpece d'immobilité dans ſa ſituation; il n'agiroit que pour s'y conſerver, & non pas pour en ſortir. Mais cet Homme-là a-t-il paru en quelque endroit de la Terre? On en pourroit douter, parce qu'on ne s'apperçoit guere de ceux qui ſont dans cette immobilité fortunée, au lieu que les malheureux qui s'agitent compoſent le Tourbillon du monde, & ſe font bien ſentir les uns aux autres par les chocs violens qu'ils ſe donnent. Le repos même de l'Heureux, s'il eſt apperçû, peut paſſer pour être forcé, & tous les autres ſont intéreſſés à n'en pas prendre une idée plus avantageuſe. Ainſi l'exiſtence de l'Homme heureux pourroit être aſſés

facilement conteſtée. Admettons-la cependant, ne fut-ce que pour nous donner des eſperances agréables ; mais il eſt vrai, que retenues dans de certaines bornes, elles ne ſeront pas chimeriques.

Quoi qu'en diſent les fiers Stoïciens, une grande partie de notre Bonheur ne dépend pas de nous. Si l'un d'eux preſſé par la Goute lui a dit, *Je n'avouerai pourtant pas que tu ſois un mal*, il a dit la plus extravagante parole qui ſoit jamais ſortie de la bouche d'un Philoſophe. Un Empereur de l'Univers, enfermé aux Petites-Maiſons, déclare naïvement un ſentiment dont il a le malheur d'être plein ; celui-ci par engagement de Syſtême nie un ſentiment très-vif, & en même tems l'avoue par l'effort qu'il fait pour le nier. N'ajoutons pas à tous les maux que la Nature & la Fortune peuvent nous envoyer, la ridicule & inutile vanité de nous croire invulnerables.

Il ſeroit moins déraiſonnable de ſe perſuader que notre Bonheur ne dépend point du tout de nous, & preſque tous les Hommes ou le croyent, ou agiſſent comme s'ils le croyoient.

Incapables de discernement & de choix, poussés par une impetuosité aveugle, attirés par des objets qu'ils ne voyent qu'au travers de mille nuages, entraînés les uns par les autres sans sçavoir où ils vont, ils composent une multitude confuse & tumultueuse, qui semble n'avoir d'autre dessein que de s'agiter sans cesse. Si dans tout ce desordre des rencontres favorables peuvent en rendre quelques-uns heureux pour quelques momens, à la bonne heure, mais il est bien sûr qu'ils ne sçauront ni prévenir ni moderer le choc de tout ce qui peut les rendre malheureux. Ils sont absolument à la merci du hazard.

Nous pouvons quelque chose à notre Bonheur, mais ce n'est que par nos façons de penser, & il faut convenir que cette condition est assés dure. La plupart ne pensent que comme il plaît à tout ce qui les environne, ils n'ont pas un certain Gouvernail qui leur puisse servir à tourner leurs pensées d'un autre côté qu'elles n'ont été poussées par le courant; les autres ont des pensées si fortement pliées vers le mauvais côté, & si inflexibles, qu'il seroit

inutile de les vouloir tourner d'un autre ; enfin quelques-uns à qui ce travail pourroit réussir, & seroit même assés facile, le rejettent parce que c'est un travail, & en dédaignent le fruit qu'ils croyent trop mediocre. Que seroit-ce que ce miserable Bonheur factice pour lequel il faudroit tant raisonner ? Vaut-il la peine qu'on s'en tourmente ? On peut le laisser aux Philosophes avec leurs autres chimeres. Tant d'étude pour être heureux empêcheroit de l'être.

Ainsi il n'y a qu'une partie de notre Bonheur qui puisse dépendre de nous, & de cette petite partie peu de Gens en ont la disposition, ou en tirent le profit. Il faut que les caracteres ou foibles & paresseux, ou impétueux & violens, ou sombres & chagrins, y renoncent tous. Il en reste quelques-uns doux & moderés, & qui admettent plus volontiers les idées ou les impressions agréables, ceux-là peuvent travailler utilement à se rendre heureux. Il est vrai que par la faveur de la Nature ils le sont déja assés, & que le secours de la Philosophie ne paroît pas leur être fort nécessaire, mais il n'est

preſque jamais que pour ceux qui en ont le moins de beſoin, & ils ne laiſſent pas d'en ſentir l'importance. Sur tout quand il s'agit du Bonheur, ce n'eſt pas à nous de rien négliger. Ecoutons donc la Philoſophie qui prêche dans le Deſert une petite Troupe d'Auditeurs qu'elle a choiſis, parce qu'ils ſçavoient déja une bonne partie de ce qu'elle peut leur apprendre.

Afin que le ſentiment du Bonheur puiſſe entrer dans l'ame, ou du moins afin qu'il y puiſſe ſéjourner, il faut avoir nettoyé la place, & chaſſé tous les maux imaginaires. Nous ſommes d'une habileté infinie à en créer, & quand nous les avons une fois produits, il nous eſt très-difficile de nous en défaire. Souvent même il ſemble que nous aimions notre malheureux ouvrage, & que nous nous y complaiſions. Les maux imaginaires ne ſont pas tous ceux qui n'ont rien de corporel, & ne ſont que dans l'eſprit; mais ſeulement ceux qui tirent leur origine de quelque façon de penſer fauſſe, ou du moins problematique. Ce n'eſt pas un mal imaginaire que le deshonneur, mais c'en eſt un que la douleur de laiſ-

ſer de grands biens après ſa mort à des Heritiers en ligne collaterale & non pas en ligne directe, ou à des filles & non pas à des fils. Il y a tel Homme dont la vie eſt empoiſonnée par un ſemblable chagrin. Le Bonheur n'habite point dans des têtes de cette trempe, il lui en faut ou qui ſoient naturellement plus ſaines, ou qui ayent eu le courage de ſe guérir. Si l'on eſt ſuſceptible des maux imaginaires, il y en a tant qu'on ſera néceſſairement la proye de quelqu'un. La principale force de ces ſortes de Monſtres, conſiſte en ce qu'on s'y ſoumet, ſans oſer ni les attaquer, ni même les enviſager; ſi on les conſideroit quelque tems d'un œil fixe, ils ſeroient à demi vaincus.

Aſſés ſouvent aux maux réels nous ajoutons des circonſtances imaginaires qui les aggravent. Qu'un malheur ait quelque choſe de ſingulier, non ſeulement ce qu'il a de réel nous afflige, mais ſa ſingularité nous irrite, & nous aigrit. Nous nous repreſentons une Fortune, un Deſtin, je ne ſçai quoi, qui met de l'Art & de l'eſprit à nous faire un malheur d'une nature particuliere. Mais qu'eſt-ce que tout cela?

Employons un peu notre raiſon & ces Fantomes diſparoiſſent. Un Malheur commun n'en eſt pas réellement moindre, un malheur ſingulier n'en eſt pas moins poſſible, ni moins inévitable ; un Homme qui a la peſte lui cent milliéme, eſt-il moins à plaindre que celui qui a une maladie biſarre & inconnuë ?

Il eſt vrai que les malheurs communs ſont prévûs, & cela ſeul nous adoucit l'idée de la mort, le plus grand de tous les maux. Mais qui nous empêche de prévoir en géneral ce que nous appellons les maux ſinguliers ? On ne peut pas prédire les Cometes comme les Eclipſes ; mais on eſt bien sûr que de tems en tems il doit paroître des Cometes, & il n'en faut pas davantage pour n'en être pas effrayé. Les malheurs ſinguliers ſont rares ; cependant il faut s'attendre à en eſſuyer quelqu'un, il n'y a preſque perſonne qui n'ait eu le ſien ; & ſi on vouloit on leur conteſteroit avec aſſés de raiſon leur qualité de ſinguliers.

Une circonſtance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'eſt de croire que nous ſerons incon-

solables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espece de douceur & de consolation, elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidele, constant, c'est se donner de grandes loüanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, & où une douleur éternelle ne seroit d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assés parfaits pour être toujours affligés; notre Nature est trop variable, & cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

Ainsi avant que les maux arrivent, il faut les prévoir, du moins en général; quand ils sont arrivés, il faut prévoir que l'on s'en consolera. L'un rompt la premiere violence du coup, l'autre abrege la durée du sentiment; on s'est attendu à ce que l'on souffre, & du moins on s'épargne par-là une impatience, une revolte secrette qui ne sert qu'à aigrir la douleur; on s'attend

à ne souffrir pas long-tems, & dès-lors on anticipe en quelque sorte sur ce tems qui sera plus heureux, on l'avance.

Les circonstances, même réelles de nos maux, nous prenons plaisir à nous les faire valoir à nous-mêmes, à nous les étaler, comme si nous demandions raison à quelque Juge d'un tort qui nous eût été fait. Nous augmentons le mal en y appuyant trop notre vûë, & en recherchant avec tant de soin tout ce qui peut le grossir.

On a pour les violentes douleurs je ne sçai qu'elle complaisance, qui s'oppose aux remedes, & repousse la consolation. Le consolateur le plus tendre paroit un indifférent qui déplaît. Nous voudrions que tout ce qui nous approche prît le sentiment qui nous possède, & n'en être pas plein comme nous, c'est nous faire une espece d'offense. Sur tout ceux qui ont l'audace de combattre les motifs de notre affliction sont nos ennemis déclarés. Ne devrions-nous pas au contraire être ravis que l'on nous fît soupçonner de fausseté & d'erreur des façons de penser qui nous causent tant de tourmens ?

Enfin, quoiqu'il soit fort étrange de

l'avancer, il eſt vrai cependant que nous avons un certain amour pour la douleur, & que dans quelques caracteres il eſt invincible. Le premier pas vers le Bonheur ſeroit de s'en défaire, & de retrancher à notre imagination tous ſes talens malfaiſans, ou du moins de la tenir pour fort ſuſpecte. Ceux qui ne peuvent douter qu'ils n'ayent toujours une vûë ſaine de tout, ſont incurables, il eſt bien juſte qu'une moindre opinion de ſoi-méme ait quelquefois ſa recompenſe.

N'y auroit-il point moyen de tirer des choſes plus de bien que de mal, & de diſpoſer ſon imagination, de ſorte qu'elle ſéparât les plaiſirs d'avec les chagrins, & ne laiſſât paſſer que les plaiſirs ? Cette propoſition ne le cede guere en difficulté à la Pierre Philoſophale ; & ſi on la peut exécuter, ce ne peut être qu'avec le plus heureux naturel du monde, & tout l'Art de la Philoſophie. Songeons que la plupart des choſes ſont d'une nature très-douteuſe, & que quoiqu'elles nous frappent bien vîte comme biens, ou comme maux, nous ne ſçavons pas trop au vrai ce qu'elles ſont. Tel évenement vous

a paru d'abord un grand malheur, que vous auriés été bien fâché dans la ſuite qui ne fût pas arrivé, & ſi vous aviés connu ce qu'il amenoit après lui, il vous auroit tranſporté de joye. Et ſur ce pied-là quel regret ne devés-vous pas avoir à votre chagrin? Il ne faut donc pas ſe preſſer de s'affliger; attendons que ce qui nous paroît ſi mauvais, ſe dévelope. Mais d'un autre côté ce qui nous paroît agréable peut amener auſſi, peut cacher quelque choſe de mauvais, & il ne faut pas ſe preſſer de ſe réjouir. Ce n'eſt pas une conſequence, on ne doit pas tenir la même rigueur à la joye qu'au chagrin.

Un grand obſtacle au Bonheur, c'eſt de s'attendre à un trop grand Bonheur. Figurons-nous qu'avant que de nous faire naître, on nous montre le ſéjour qui nous eſt préparé, & ce nombre infini de maux qui doivent ſe diſtribuer entre ſes Habitans. De quelle frayeur ne ſerions-nous pas ſaiſis à la vûë de ce terrible partage où nous devrions entrer, & ne conterions-nous pas pour un Bonheur prodigieux d'en être quittes à auſſi bon marché qu'on l'eſt dans ces conditions mediocres, qui

nous paroiſſent preſentement inſupportables ? Les Eſclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la ſueur de leur front, ceux qui languiſſent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du Genre humain ; à quoi a-t-il tenu que nous n'en fuſſions ? Apprenons combien il eſt dangereux d'être Hommes, & contons tous les malheurs dont nous ſommes exemts pour autant de perils dont nous ſommes échappés.

Une infinité de choſes que nous avons & que nous ne ſentons pas, feroient chacune le ſuprême Bonheur de quelqu'un, il y a tel Homme dont tous les deſirs ſe termineroient à avoir deux bras. Ce n'eſt pas que ces ſortes de biens qui ne le ſont que parce que leur privation ſeroit un grand mal, puiſſent jamais cauſer un ſentiment vif, même à ceux qui ſeroient les plus appliqués à faire tout valoir ; on ne ſçauroit être tranſporté de ſe trouver deux bras, mais en faiſant ſouvent réflexion ſur le grand nombre de maux qui pourroient nous arriver, on pardonne plus aiſément à ceux qui arrivent. Notre condition eſt meilleure quand nous

nous

nous y soumettons de bonne grace, que quand nous nous revoltons inutilement contre elle.

Nous regardons ordinairement les biens que nous font la Nature ou la Fortune comme des dettes qu'elles nous payent, & par conséquent nous les recevons avec une espece d'indifférence; les maux au contraire, nous paroissent des injustices, & nous les recevons avec impatience & avec aigreur. Il faudroit rectifier des idées si fausses. Les maux sont très-communs, & c'est ce qui doit naturellement nous écheoir, les biens sont très-rares, & ce sont des exceptions flateuses faites en notre faveur à la regle génerale.

Le Bonheur est en effet bien plus rare que l'on ne pense. Je conte pour heureux celui qui possede un certain bien que je desire, & que je croi qui feroit ma félicité; le possesseur de ce bien-là est malheureux, ma condition est gâtée par la privation de ce qu'il a, la sienne l'est par d'autres privations. Chacun brille d'un faux éclat aux yeux de quelque autre, chacun est envié pendant qu'il est lui-même envieux, & si être heureux étoit un vice ou un

ridicule, les Hommes ne se le renvoyeroient pas mieux les uns aux autres. Ceux qui en seroient le plus accusés, les Grands, les Princes, les Rois, seroient justement les moins coupables. Désabusons-nous de cette illusion qui nous peint beaucoup plus d'heureux qu'il n'y en a, & nous serons ou plus flattés d'être du nombre, ou moins irrités de n'en être pas.

Puisqu'il y a si peu de biens, il ne faudroit négliger aucun de ceux qui tombent dans notre partage; cependant on en use comme dans une grande abondance, & dans une grande sûreté d'en avoir tant qu'on voudra, on ne daigne pas s'arrêter à gouter ceux que l'on possede. Souvent on les abandonne pour courir après ceux que l'on n'a pas. Nous tenons le present dans nos mains, mais l'avenir est une espece de Charlatan, qui en nous ébloüissant les yeux nous l'escamotte. Pourquoi lui permettre de se jouer ainsi de nous? Pourquoi souffrir que des esperances vaines & douteuses nous enlevent des joüissances certaines? Il est vrai qu'il y a beaucoup de Gens pour qui ces esperances mêmes sont des

joüiſſances, & qui ne ſçavent jouir que de ce qu'ils n'ont pas. Laiſſons-leur cette eſpece de poſſeſſion ſi imparfaite, ſi peu tranquille, ſi agitée; puiſqu'ils n'en peuvent avoir d'autre, il ſeroit trop cruel de la leur ôter; mais tâchons, s'il eſt poſſible, de nous ramener au preſent, à ce que nous avons, & qu'un bien ne perde pas tout ſon prix parce qu'il nous a été accordé.

Ordinairement on dédaigne de ſentir les petits biens, & on n'a pas le même mépris pour les maux mediocres. Que la choſe ſoit du moins egale. Si le ſentiment des biens mediocres, eſt étouffé en nous par l'idée de quelques biens plus grands auſquels on aſpire, que l'idée des grands malheurs où l'on n'eſt pas tombé, nous conſole des petits.

Les petits biens que nous négligeons, que ſçavons-nous ſi ce ne ſeront pas les ſeuls qui s'offriront à nous? Ce ſont des preſens faits par une Puiſſance avare, qui ne ſe reſoudra peut-être plus à nous en faire. Il y a peu de Gens qui quelquefois en leur vie n'ayent eu regret à quelque état, à quelque ſituation, dont ils n'avoient pas aſ-

ſés gouté le Bonheur. Il y en a peu qui n'ayent eux-mêmes trouvé injuſtes quelques-unes des plaintes qu'ils avoient faites de la Fortune. On a été ingrat, & on en eſt puni.

Il ne faut pas, diſent les Philoſophes rigides, mettre notre Bonheur dans tout ce qui ne dépend pas de nous, ce ſeroit trop le mettre à l'avanture. Il y a beaucoup à rabattre d'un précepte ſi magnifique, mais le plus qu'on en pourra conſerver, ce ſera le mieux. Figurons-nous que notre Bonheur devroit entierement dépendre de nous, & que c'eſt par une eſpece d'uſurpation que les choſes de dehors ſe ſont miſes en poſſeſſion d'en diſpoſer, reſſaiſiſſons-nous, autant qu'il eſt poſſible, d'un droit ſi important, & ſi dangereux à confier; remettons ſous notre puiſſance ce qui en a été détaché injuſtement.

D'abord il faut examiner, pour ainſi dire, les Titres de ce qui prétend ordonner de notre Bonheur, peu de choſes ſoutiendront cet examen pour peu qu'il ſoit rigoureux. Pourquoi cette dignité que je pourſuis, m'eſt-elle ſi néceſſaire? C'eſt qu'il faut être élevé

au-dessus des autres. Et pourquoi le faut-il ? C'est pour recevoir leurs respects & leurs hommages. Et que me feront ces hommages & ces respects ? Ils me flatteront très-sensiblement. Et comment me flatteront-ils, puisque je ne les devrai qu'à ma dignité, & non pas à moi-même ? Il en est ainsi de plusieurs autres idées qui ont pris une place fort importante dans mon esprit, si je les attaquois elles ne tiendroient pas long-tems. Il est vrai qu'il y en a qui feroient plus de résistance les unes que les autres ; mais selon qu'elles seroient plus incommodes, & plus dangereuses, il faut revenir à la charge plus souvent, & avec plus de courage. Il n'y a guere de fantaisie que l'on ne mine peu à peu, & que l'on ne fasse enfin tomber à force de réflexions.

Mais comme nous ne pouvons pas rompre avec tout ce qui nous environne, quels seront les objets extérieurs auxquels nous laisserons des droits sur nous ? Ceux dont il y aura plus à esperer qu'à craindre. Il n'est question que de calculer, & la Sagesse doit toujours avoir les jettons à la main. Combien

valent ces plaisirs-là, & combien valent les peines dont il faudroit les acheter, ou qui les suivroient ? On ne sçauroit disconvenir que selon les différentes imaginations les prix ne changent, & qu'un même marché ne soit bon pour l'un & mauvais pour l'autre. Cependant il y a à peu près un prix commun pour les choses principales, & de l'aveu de tout le monde, par exemple, l'amour est un peu cher ; aussi ne se laisse-t-il pas évaluer.

Pour le plus sûr, il en faut revenir aux plaisirs simples, tels que la tranquillité de la vie, la societé, la chasse, la lecture, &c. S'ils ne coutoient moins que les autres, qu'à proportion de ce qu'ils sont moins vifs, ils ne mériteroient pas de leur être préferés, & les autres vaudroient autant leur prix que ceux-ci le leur, mais les plaisirs simples sont toujours des plaisirs, & ils ne coutent rien. Encore un grand avantage, c'est que la Fortune ne nous les peut guere enlever. Quoiqu'il ne soit pas raisonnable d'attacher notre Bonheur à tout ce qui est le plus exposé aux caprices du hazard, il semble que le plus souvent nous choisissions avec soin les

endroits les moins sûrs pour l'y placer. Nous aimons mieux avoir tout notre bien sur un Vaisseau, qu'en fonds de Terre. Enfin les plaisirs vifs n'ont que des instans, & des instans souvent funestes par un excès de vivacité qui ne laisse rien goûter après eux, au lieu que les plaisirs simples sont ordinairement de la durée que l'on veut, & ne gâtent rien de ce qui les suit.

Les Gens accoutumés aux mouvemens violens des passions, trouveront sans doute fort insipide tout le Bonheur que peuvent produire les plaisirs simples. Ce qu'ils appellent insipidité, je l'appelle tranquillité, & je conviens que la vie la plus comblée de ces sortes de plaisirs n'est guere qu'une vie tranquille. Mais quelle idée a-t-on de la condition humaine quand on se plaint de n'être que tranquille? Et l'état le plus délicieux que l'on puisse imaginer, que devient-il après que la premiere vivacité du sentiment est consumée? Il devient un état tranquille, & c'est même le mieux qui puisse lui arriver.

Il n'y a personne qui dans le cours de sa vie n'ait quelques évenemens heu-

reux, des tems ou des momens agréables. Notre imagination les détache de tout ce qui les a précedés, ou suivis; elles les rassemble, & se représente une vie qui en seroit toute composée; voilà ce qu'elle appelleroit du nom de Bonheur, voilà à quoi elle aspire, peut-être sans oser trop se l'avouer. Toujours est-il certain que tous les intervalles languissans, qui dans les situations les plus heureuses sont & fort longs, & en grand nombre, nous les regardons à peu près comme s'ils n'y devoient pas être. Ils y sont cependant, & en sont bien inseparables. Il n'y a point en Chymie d'esprit si vif qui n'ait beaucoup de flegme, l'état le plus délicieux en a beaucoup aussi, beaucoup de tems insipide, qu'il faut tâcher de prendre en gré.

Souvent le Bonheur, dont on se fait l'idée, est trop composé & trop compliqué. Combien de choses, par exemple, seroient nécessaires pour celui d'un Courtisan? du crédit auprès des Ministres, la faveur du Roi, des établissemens considerables pour lui & pour ses Enfans, de la Fortune au Jeu, des Maîtresses fideles, & qui flattassent

ſa vanité ; enfin tout ce que peut lui repreſenter une imagination effrenée & inſatiable. Cet Homme-là ne pourroit être heureux qu'à trop grands frais, certainement la Nature n'en fera pas la dépenſe.

Le Bonheur que nous nous propoſons ſera toujours d'autant plus facile à obtenir, qu'il y entrera moins de choſes différentes, & qu'elles ſeront moins indépendantes de nous. La machine ſera plus ſimple, & en même tems plus ſous notre main.

Si l'on eſt à peu près bien, il faut ſe croire tout-à-fait bien. Souvent on gâteroit tout pour attraper ce bien complet. Rien n'eſt ſi délicat ni ſi fragile qu'un état heureux, il faut craindre d'y toucher, même ſous prétexte d'amelioration.

La plupart des changemens qu'un Homme fait à ſon état pour le rendre meilleur, augmentent la place qu'il tient dans le monde, ſon Volume, pour ainſi dire ; mais ce Volume plus grand donne plus de priſe aux coups de la Fortune. Un Soldat qui va à la Tranchée voudroit-il devenir un Géant pour attraper plus de coups de Mouſquet ?

Celui qui veut être heureux se réduit & se resserre autant qu'il est possible. Il a ces deux caracteres, il change peu de place, & en tient peu.

Le plus grand secret pour le Bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidens fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes, & il est bon d'y avoir une retraite agréable, mais elle ne peut l'être si elle n'a été preparée par les mains de la Vertu. Toute l'indulgence de l'amour propre n'empêche point qu'on ne se reproche du moins une partie de ce qu'on a à se reprocher, & combien est-on encore troublé par le soin humiliant de se cacher aux autres, par la crainte d'être connu, par le chagrin inévitable de l'être? On se fuit, & avec raison; il n'y a que le Vertueux qui puisse se voir & se reconnoître. Je ne dis pas qu'il rentre en lui-même pour s'admirer, & pour s'applaudir, & le pourroit-il, quelque vertueux qu'il fût? Mais comme on s'aime toujours assés, il suffit d'y pouvoir rentrer sans honte pour y rentrer avec plaisir.

Il peut fort bien arriver que la Ver-

tu ne conduiſe ni à la richeſſe, ni à l'élevation, & qu'au contraire elle en excluë ; ſes Ennemis ont de grands avantages ſur elle par rapport à l'acquiſition de ces ſortes de biens. Il peut encore arriver que la Gloire, ſa récompenſe la plus naturelle, lui manque ; peut-être s'en privera-t-elle elle-même, du moins en ne la recherchant pas hazardera-t-elle d'en être privée. Mais une récompenſe infaillible pour elle, c'eſt la ſatisfaction intérieure. Chaque devoir rempli en eſt payé dans le moment, on peut ſans orgueil appeller à ſoi-même des injuſtices de la Fortune, on s'en conſole par le témoignage legitime qu'on ſe rend de ne les avoir pas méritées, on trouve dans ſa propre raiſon & dans ſa droiture un plus grand fond de Bonheur que les autres n'en attendent des caprices du hazard.

Il reſte un ſouhait à faire ſur une choſe dont on n'eſt pas le maître, car nous n'avons parlé que de celles qui étoient en notre diſpoſition, c'eſt d'être placé par la Fortune dans une condition mediocre. Sans cela, & le Bonheur, & la Vertu ſeroient trop en péril. C'eſt-là

cette mediocrité si recommandée par les Philosophes, si chantée par les Poëtes, & quelquefois si peu recherchée par eux tous.

Je conviens qu'il manque à ce Bonheur une chose qui selon les façons de penser communes y seroit cependant bien nécessaire; il n'a nul éclat. L'Heureux que nous supposons ne passeroit guere pour l'être, il n'auroit pas le plaisir d'être envié. Il y a plus; peut-être lui-même auroit-il de la peine à se croire heureux, faute de l'être crû par les autres; car leur jalousie sert à nous assurer de notre état, tant nos idées sont chancelantes sur tout, & ont besoin d'être appuyées. Mais enfin pour peu que cet Heureux se compare à ceux que le vulgaire croiroit plus heureux que lui, il sentira facilement les avantages de sa situation; il se resoudra volontiers à jouir d'un Bonheur modeste & ignoré, dont l'étalage n'insultera personne; ses plaisirs, comme ceux des Amans discrets, seront assaisonnés du mystere.

Après tout cela, ce Sage, ce Vertueux, cet Heureux est toujours un Homme, il n'est point arrivé à un état

inébranlable que la condition humaine ne comporte point, il peut tout perdre, & même par sa faute. Il conservera d'autant mieux sa sagesse ou sa vertu, qu'il s'y fiera moins, & son Bonheur qu'il s'en assurera moins.

DE L'ORIGINE DES *FABLES.*

ON nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si l'on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne Histoire d'un Peuple, qui n'est qu'un amas de chimeres, de rêveries, & d'absurdités. Seroit-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? A quel dessein nous l'auroit-on donné pour faux ? Quel auroit été cet amour des hommes pour des fausſetés manifestes

& ridicules, & pourquoi ne dureroit-il plus ? Car les Fables des Grecs n'étoient pas comme nos Romans qu'on nous donne pour ce qu'ils ſont, & non pas pour des Hiſtoires ; il n'y a point d'autres Hiſtoires anciennes que les Fables. Eclairciſſons, s'il ſe peut, cette matiere, étudions l'eſprit humain dans une de ſes plus étranges productions ; c'eſt-là bien ſouvent qu'il ſe donne le mieux à connoître.

Dans les premiers Siécles du monde, & chés les Nations qui n'avoient point entendu parler des Traditions de la famille de Seth, ou qui ne les conſerverent pas, l'ignorance & la barbarie dûrent être à un excès que nous ne ſommes preſque plus en état de nous repréſenter. Figurons-nous les Cafres, les Lappons, ou les Iroquois ; & même prenons garde que ces Peuples étant déja anciens, ils ont dû parvenir à quelque degré de connoiſſance & de politeſſe que les premiers hommes n'avoient pas.

A meſure que l'on eſt plus ignorant, & que l'on a moins d'experience, on voit plus de prodiges. Les premiers Hommes en virent donc beaucoup, &

comme naturellement les Peres content à leurs enfans ce qu'ils ont vû, & ce qu'ils ont fait, ce ne furent que prodiges dans les récits de ces tems-là.

Quand nous racontons quelque chose de surprenant, notre imagination s'échauffe sur son objet, & se porte d'elle-même à l'agrandir & à y ajouter ce qui y manqueroit pour le rendre tout-à-fait merveilleux, comme si elle avoit regret de laisser une belle chose imparfaite. De plus, on est flatté des sentimens de surprise & d'admiration que l'on cause à ses Auditeurs, & on est bien aise de les augmenter encore, parce qu'il semble qu'il en revient je ne sçai quoi à notre vanité. Ces deux raisons jointes ensemble, font que tel homme qui n'a point dessein de mentir en commençant un récit un peu extraordinaire, pourra néanmoins se surprendre lui-même en mensonge, s'il y prend bien garde, & de-là vient que l'on a besoin d'une espece d'effort & d'une attention particuliere pour ne dire exactement que la vérité. Que sera-ce après cela de ceux qui naturellement aiment à inventer, & à imposer aux autres ?

Les récits que les premiers Hommes firent à leurs enfans, étant donc souvent faux en eux-mêmes, parce qu'ils étoient faits par des gens sujets à voir bien des choses qui n'étoient pas, & par-dessus cela ayant été exagerés, ou de bonne foi, selon que nous venons de l'expliquer, ou de mauvaise foi, il est clair que les voilà déja bien gâtés dès leur source. Mais assurement ce sera encore bien pis quand ils passeront de bouche en bouche; chacun en ôtera quelque petit trait de vrai, & y en mettra quelqu'un de faux, & principalement du faux Merveilleux qui est le plus agréable, & peut-être qu'après un Siécle ou deux, non seulement il n'y restera rien du peu de vrai qui y étoit d'abord, mais même il n'y restera guere de chose du premier faux.

Croira-t-on ce que je vais dire? Il y a eu de la Philosophie même dans ces Siécles grossiers, & elle a beaucoup servi à la naissance des Fables. Les hommes qui ont un peu plus de génie que les autres, sont naturellement portés à rechercher la cause de ce qu'ils voyent. D'où peut venir cette riviere qui coule toujours, a dû dire un Con-

templatif de ces Siécles-là ? Etrange sorte de Philosophe, mais qui auroit peut-être été un Descartes dans ce Siécle-ci. Après une longue méditation, il a trouvé fort heureusement qu'il y avoit quelqu'un qui avoit soin de verser toujours cette eau de dedans une cruche. Mais qui lui fournissoit toujours cette eau ? Le Contemplatif n'alloit pas si loin.

Il faut prendre garde que ces idées qui peuvent être appellées les Systêmes de ces tems-là, étoient toujours copiées d'après les choses les plus connuës. On avoit vû souvent verser de l'eau de dedans un cruche, on imaginoit donc fort bien comment un Dieu versoit celle d'une Riviere, & par la facilité même qu'on avoit à l'imaginer, on étoit tout-à-fait porté à le croire. Ainsi pour rendre raison des Tonnerres & des foudres, on se représentoit volontiers un Dieu de Figure humaine lançant sur nous des Fléches de feu, idée manifestement prise sur des objets très-familiers.

Cette Philosophie des premiers Siécles rouloit sur un principe si naturel, qu'encore aujourd'hui notre Philoso-

phie n'en a point d'autre, c'eſt-à-dire, que nous expliquons les choſes inconnuës de la Nature par celles que nous avons devant les yeux, & que nous tranſportons à la Phyſique les idées que l'experience nous fournit. Nous avons découvert par l'uſage, & non pas deviné, ce que peuvent les poids, les reſſorts, les leviers; nous ne faiſons agir la Nature que par des leviers, des poids & des reſſorts. Ces pauvres Sauvages qui ont les premiers habité le monde, ou ne connoiſſoient point ces choſes-là, ou n'y avoient fait aucune attention. Ils n'expliquoient donc les effets de la Nature que par des choſes plus groſſieres & plus palpables qu'ils connoiſſoient. Qu'avons-nous fait les uns & les autres? Nous nous ſommes toujours repréſenté l'inconnu ſous la figure de ce qui nous étoit connu; mais heureuſement il y a tous les ſujets du monde de croire que l'inconnu ne peut pas ne point reſſembler à ce qui nous eſt connu préſentement.

De cette Philoſophie groſſiere qui regna néceſſairement dans les premiers Siécles, ſont nés les Dieux & les Déeſſes. Il eſt aſſés curieux de voir

comment l'imagination humaine a enfanté les fauſſes Divinités. Les hommes voyoient bien des choſes qu'ils n'euſſent pas pû faire ; lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la Mer, tout cela étoit beaucoup au-deſſus de leur pouvoir ; ils imaginerent des Eſtres plus puiſſans qu'eux, & capables de produire ces grands effets. Il falloit bien que ces Eſtres là fuſſent faits comme des hommes, quelle autre figure euſſent-ils pû avoir ? du moment qu'ils ſont de figure humaine, l'imagination leur attribue naturellement tout ce qui eſt humain ; les voilà hommes en toutes manieres, à cela près qu'ils ſont toujours un peu plus puiſſans que des hommes.

De-là vient une choſe à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion ; c'eſt que dans toutes les Divinités que les Payens ont imaginées, ils y ont fait dominer l'idée du pouvoir, & n'ont eu preſque aucun égard ni à la Sageſſe, ni à la Juſtice, ni à tous les autres attributs qui ſuivent la Nature Divine. Rien ne prouve mieux que ces Divinités ſont fort anciennes, & ne marque mieux le chemin que l'imagi-

nation a tenu en les formant. Les premiers Hommes ne connoiſſoient point de plus belle qualité que la force du corps, la Sageſſe & la Juſtice n'avoient pas ſeulement de nom dans les Langues anciennes, comme elles n'en ont pas encore aujourd'hui chés les Barbares de l'Amerique; d'ailleurs la premiere idée que les hommes prirent de quelque Eſtre ſupérieur, ils la prirent ſur des effets extraordinaires, & nullement ſur l'Ordre reglé de l'Univers qu'ils n'étoient point capables de reconnoître ni d'admirer. Ainſi ils imaginerent les Dieux dans un tems où ils n'avoient rien de plus beau à leur donner que du pouvoir, & ils les imaginerent ſur ce qui portoit des marques de pouvoir, & non ſur ce qui en portoit de ſageſſe. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'ils ayent imaginé pluſieurs Dieux, ſouvent oppoſés les uns aux autres, cruels, biſarres, injuſtes, ignorans, tout cela n'eſt point directement contraire à l'idée de force & de pouvoir qui eſt la ſeule qu'ils euſſent priſe. Il falloit bien que ces Dieux ſe ſentiſſent & du tems où ils avoient été faits, & des occaſions qui les avoient fait faire. Et même quelle

miſerable eſpece de pouvoir leur donnoit-on ? Mars le Dieu de la Guerre eſt bleſſé dans un combat par un Mortel, cela déroge beaucoup à ſa dignité ; mais en ſe retirant il fait un cri tel que dix mille hommes enſemble l'auroient pû faire, c'eſt par ce vigoureux cri que Mars l'emporte en force ſur Diomede, & en voilà aſſés, ſelon le judicieux Homere, pour ſauver l'honneur du Dieu. De la maniere dont l'imagination eſt faite, elle ſe contente de peu de choſe, & elle reconnoîtra toujours pour une Divinité ce qui aura un peu plus de pouvoir qu'un homme.

Ciceron a dit quelque part qu'il auroit mieux aimé qu'Homere eût tranſporté les qualités des Dieux aux hommes, que de tranſporter comme il a fait les qualités des hommes aux Dieux, mais Ciceron en demandoit trop ; ce qu'il appelloit en ſon tems les qualités des Dieux, n'étoit nullement connu du tems d'Homere. Les Payens ont toujours copié leurs Divinités d'après eux-mêmes, ainſi à meſure que les Hommes ſont devenus plus parfaits, les Dieux le ſont devenus auſſi davantage. Les premiers Hommes ſont

fort brutaux, & ils donnent tout à la force, les Dieux ſeront preſque auſſi brutaux, & ſeulement un peu plus puiſſans ; voilà les Dieux du tems d'Homere. Les Hommes commencent à avoir des idées de la Sageſſe, & de la Juſtice, les Dieux y gagnent, ils commencent à être ſages & juſtes, & le ſont toujours de plus en plus à proportion que ces idées ſe perfectionnent parmi les Hommes ; voilà les Dieux du tems de Ciceron, & ils valoient bien mieux que ceux du tems d'Homere, parce que de bien meilleurs Philoſophes y avoient mis la main.

Juſqu'ici les premiers Hommes ont donné naiſſance aux Fables, ſans qu'il y ait, pour ainſi dire, de leur faute. On eſt ignorant, & on voit par conſequent bien des prodiges ; on exagere naturellement les choſes ſurprenantes en les racontant, elles ſe chargent encore de diverſes fauſſetés en paſſant par pluſieurs bouches ; il s'établit des eſpeces de Syſtêmes de Philoſophie fort groſſiers & fort abſurdes, mais il ne peut s'en établir d'autres ; nous allons voir maintenant que ſur ces fondemens les Hommes ont en quelque maniere

pris plaisir à se tromper eux-mêmes.

Ce que nous appellons la Philosophie des premiers Siécles, se trouva tout-à-fait propre à s'allier avec l'Histoire des Faits. Un jeune Homme est tombé dans une Riviere, & on ne sçauroit retrouver son corps. Qu'est-il devenu ? La Philosophie du tems enseigne qu'il y a dans cette Riviere des jeunes Filles qui la gouvernent ; les jeunes Filles ont enlevé le jeune Homme, cela est fort naturel, on n'a pas besoin de preuves pour le croire. Un homme dont on ne connoît point la naissance, a quelque talent extraordinaire, il y a des Dieux faits à peu près comme des Hommes, on n'examine pas davantage qui sont ses parens, il est fils de quelqu'un de ces Dieux-là ; que l'on considere avec attention la plus grande partie des Fables, on trouvera qu'elles ne sont qu'un mélange des faits avec la Philosophie du tems, qui expliquoit fort commodement ce que les faits avoient de merveilleux, & qui se lioit avec eux très-naturellement. Ce n'étoient que Dieux & Déesses qui nous ressembloient tout-à-fait, & qui étoient fort bien assortis

sur

ſur la ſcene avec les Hommes.

Comme les Hiſtoires de faits véritables mêlées de ces fauſſes imaginations, eurent beaucoup de cours, on commença à en forger ſans aucun fondement, ou tout au moins on ne raconta plus les faits un peu remarquables, ſans les revêtir des ornemens que l'on avoit reconnu qui étoient propres à plaire. Ces ornemens étoient faux, peut-être même que quelquefois on les donnoit pour tels, & cependant les Hiſtoires ne paſſoient pas pour être fabuleuſes. Cela s'entendra par une comparaiſon de notre Hiſtoire Moderne avec l'Ancienne.

Dans le tems où l'on a eu le plus d'eſprit, comme dans le Siécle d'Auguſte, & dans celui-ci, on a aimé à raiſonner ſur les actions des hommes, à en penetrer les motifs, & à connoître les caracteres. Les Hiſtoriens de ces Siécles-là ſe ſont accommodés à ce goût, ils ſe ſont bien gardés d'écrire les faits nuement & ſechement, ils les ont accompagnés de motifs, & y ont mêlés les Portraits de leurs perſonnages. Croyons-nous que ces Portraits & ces motifs ſoient exactement vrais ? Y

avons-nous la même foi qu'aux faits ? Non, nous ſçavons fort bien que les Hiſtoriens les ont devinés comme ils ont pû, & qu'il eſt preſque impoſſible qu'ils ayent deviné tout-à-fait juſte. Cependant nous ne trouvons point mauvais que les Hiſtoriens ayent recherché cet embelliſſement qui ne ſort point de la vraiſemblance, & c'eſt à cauſe de cette vraiſemblance que ce mélange de faux que nous reconnoiſſons qui peut être dans nos Hiſtoires, ne nous les fait pas regarder comme des Fables.

De même, après que par les voyes que nous avons dites, les anciens Peuples eurent pris le goût de ces Hiſtoires, où il entroit des Dieux & des Déeſſes, & en géneral du merveilleux, on ne débita plus d'Hiſtoires qui n'en fuſſent ornées. On ſçavoit que cela pouvoit n'être pas vrai, mais en ce tems-là il étoit vraiſemblable, & c'en étoit aſſés pour conſerver à ces Fables la qualité d'Hiſtoires.

Encore aujourd'hui les Arabes rempliſſent leurs Hiſtoires de prodiges & de miracles, le plus ſouvent ridicules & groteſques. Sans doute, cela n'eſt

pris chés eux que pour des ornemens auſquels on n'a garde d'être trompé, parce que c'eſt entre eux une eſpece de convention d'écrire ainſi. Mais quand ces ſortes d'Hiſtoires paſſent chés d'autres Peuples qui ont le goût de vouloir qu'on écrive les faits dans leur exacte vérité, ou elles ſont cruës au pied de la lettre, ou du moins on ſe perſuade qu'elles ont été cruës par ceux qui les ont publiées, & par ceux qui les ont reçuës ſans contradiction. Certainement le mal entendu eſt conſiderable. Quand j'ai dit que le faux de ces Hiſtoires étoit reconnu pour ce qu'il étoit, j'ai entendu parler des gens un peu éclairés; car pour le Peuple, il eſt deſtiné à être la dupe de tout.

Non ſeulement dans les premiers Siécles on expliqua par une Philoſophie chimerique ce qu'il y avoit de ſurprenant dans l'Hiſtoire des faits, mais ce qui appartenoit à la Philoſophie, on l'expliqua par des Hiſtoires de faits imaginés à plaiſir. On voyoit vers le Septentrion deux Conſtellations nommées les deux Ourſes qui paroiſſoient toujours, & ne ſe couchoient point comme les autres; on n'avoit garde de

ſonger que c'eſt qu'elles étoient vers un Pole élevé à l'égard des Spectateurs, on n'en ſçavoit pas tant ; on imagina que de ces deux Ourſes, l'une avoit été autrefois une Maîtreſſe, & l'autre un fils de Jupiter, que ces deux perſonnes ayant été changées en Conſtellations, la jalouſe Junon avoit prié l'Ocean de ne point ſouffrir qu'elles deſcendiſſent chés lui comme les autres, & s'y allaſſent repoſer. Toutes les Métamorphoſes ſont la Phyſique de ces premiers tems. Les Meures ſont rouges, parce qu'elles ſont teintes du ſang d'un Amant & d'une Amante ; la Perdrix vole toujours terre à terre, parce que Dédale qui fut changé en Perdrix ſe ſouvenoit du malheur de ſon fils qui avoit volé trop haut, & ainſi du reſte. Je n'ai jamais oublié que l'on m'a dit dans mon enfance que le Sureau avoit eu autrefois des raiſins d'auſſi bon goût que la Vigne, mais que le traite Judas s'étant pendu à cet arbre, ces fruits étoient devenus auſſi mauvais qu'ils le ſont préſentement. Cette Fable ne peut être née que depuis le Chriſtianiſme, & elle eſt préciſément de la même eſpece que ces anciennes Métamorphoſes

qu'Ovide a ramassées, c'est-à-dire, que les hommes ont toujours de l'inclination pour ces sortes d'Histoires. Elles ont le double agrément, & de frapper l'esprit par quelque trait merveilleux, & de satisfaire la curiosité par la raison apparente qu'elles rendent de quelque effet naturel & fort connu.

Outre tous ces principes particuliers de la naissance des Fables, il y en a eu deux autres plus généraux qui les ont extrémement favorisées. Le premier est le droit que l'on a d'inventer des choses pareilles à celles qui sont reçûes, ou de les pousser plus loin par des conséquences. Quelque évenement extraordinaire aura fait croire qu'un Dieu avoit été amoureux d'une femme, aussi-tôt toutes les Histoires ne seront pleines que de Dieux amoureux. Vous croyez bien l'un, pourquoi ne croirez-vous pas l'autre ? Si les Dieux ont des Enfans, ils les aiment, ils employent toute leur puissance pour eux dans les occasions, & voilà une source inépuisable de prodiges qu'on ne pourra traiter d'absurdes.

Le second principe qui sert beaucoup à nos erreurs, est le respect aveu-

gle de l'antiquité. Nos Peres l'ont crû, prétendrions-nous être plus sages qu'eux ? Ces deux principes joints ensemble font des merveilles. L'un sur le moindre fondement que la foiblesse de la Nature humaine ait donné, étend une sotise à l'infini ; l'autre pour peu qu'elle soit établie la conserve à jamais ; l'un parce que nous sommes déja dans l'erreur, nous engage à y être encore de plus en plus, & l'autre nous défend de nous en tirer, parce que nous y avons été quelque tems.

Voilà, selon toutes les apparences, ce qui a pouſſé les Fables à ce haut degré d'absurdité où elles sont arrivées, & ce qui les y a maintenuës. Car ce que la Nature y a mis directement du sien, n'étoit ni tout-à-fait si ridicule, ni en si grande quantité, & les hommes ne sont point si fous, qu'ils eussent pû tout d'un coup enfanter de telles rêveries, y ajouter foi, & être un fort long-tems à s'en désabuser, à moins qu'il ne s'y fût mêlé les deux choses que nous venons de dire.

Examinons les erreurs de ces Siécles-ci, nous trouverons que les mêmes choses les ont établies, étendues, &

conſervées. Il eſt vrai que nous ne ſommes arrivés à aucune abſurdité auſſi conſiderable que les anciennes Fables des Grecs; mais c'eſt que nous ne ſommes point partis d'abord d'un point ſi abſurde. Nous ſçavons auſſi bien qu'eux étendre & conſerver nos erreurs, mais heureuſement elles ne ſont pas ſi grandes, parce que nous ſommes éclairés des lumieres de la vraye Religion, &, à ce que je croi, de quelques rayons de la vraye Philoſophie.

On attribue ordinairement l'origine des Fables à l'imagination vive des Orientaux, pour moi je l'attribue à l'ignorance des premiers Hommes. Mettés un Peuple nouveau ſous le Pole, ſes premieres Hiſtoires ſeront des Fables, & en effet les anciennes Hiſtoires du Septentrion n'en ſont-elles pas toutes pleines? Ce ne ſont que Géants, & Magiciens. Je ne dis pas qu'un Soleil vif & ardent ne puiſſe encore donner aux eſprits une derniere coction, qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de Fables; mais tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du Soleil. Auſſi dans tout ce que je viens de dire, je n'ai ſuppoſé

dans les hommes que ce qui leur eſt commun à tous, & ce qui doit avoir ſon effet ſous les Zones Glaciales comme ſous la Torride.

Je montrerois peut-être bien, s'il le falloit, une conformité étonnante entre les Fables des Ameriquains, & celles des Grecs. Les Ameriquains envoyoient les ames de ceux qui avoient mal vêcu dans de certains Lacs bourbeux & déſagréables, comme les Grecs les envoyoient ſur les bords de leurs Rivieres de Stix & d'Acheron. Les Ameriquains croyoient que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës jouant avec ſon petit frere, il lui caſſoit ſa cruche pleine d'eau; cela ne reſſemble-t-il pas fort à ces Nymphes de Fontaines, qui en verſent l'eau de dedans des Urnes? Selon les Traditions du Perou, l'Ynca Manco Guyna Capac Fils du Soleil trouva moyen par ſon éloquence de retirer du fond des Forêts les Habitans du Pays qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre ſous des Loix raiſonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs, & il étoit auſſi fils du Soleil, ce qui montre que les Grecs

furent

furent pendant un tems des Sauvages auſſi bien que les Ameriquains, & qu'ils furent tirés de la Barbarie par les mêmes moyens, & que les imaginations de ces deux Peuples ſi éloignés ſe ſont accordées à croire Fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Puiſque les Grecs avec tout leur eſprit, lorſqu'ils étoient encore un Peuple nouveau, ne penſerent point plus raiſonnablement que les Barbares de l'Amerique, qui étoient ſelon toutes les apparences un Peuple aſſés nouveau, lorſqu'ils furent découverts par les Eſpagnols, il y a ſujet de croire que les Ameriquains ſeroient venus à la fin à penſer auſſi raiſonnablement que les Grecs, ſi on leur en avoit laiſſé le loiſir.

On trouve auſſi chés les anciens Chinois la méthode qu'avoient les anciens Grecs, d'inventer des Hiſtoires pour rendre raiſon des choſes naturelles. D'où vient le flux & le reflux de la Mer? Vous jugés bien qu'ils n'iront pas penſer à la preſſion de la Lune ſur notre Tourbillon. C'eſt qu'une Princeſſe eut cent enfans, cinquante habiterent les rivages de la Mer, & les cinquante

autres les Montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont souvent guerre ensemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage sur ceux des Montagnes, & les poussent devant eux, c'est le flux ; quand ils en sont repoussés, & qu'ils fuyent des Montagnes vers les rivages, c'est le reflux. Cette maniere de philosopher ressemble assés à celle des Métamorphoses d'Ovide, tant il est vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chés tous les Peuples.

C'est par cette raison qu'il n'y en a aucun dont l'Histoire ne commence par des Fables, hormis le Peuple élû, chés qui un soin particulier de la providence a conservé la vérité. Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'il soit ! Conserver la memoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille, cependant il se passera plusieurs Siécles avant que l'on soit capable de le faire, & jusque-là les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions, & des réveries. On auroit grand tort après cela d'être surpris que la Philosophie

& la maniere de raiſonner ayent été pendant un grand nombre de Siécles très-groſſieres, & très-imparfaites, & qu'encore aujourd'hui les progrès en ſoient ſi lents.

Chés la plûpart des Peuples, les Fables ſe tournerent en Religion, mais de plus, chés les Grecs, elles ſe tournerent, pour ainſi dire, en agrément. Comme elles ne fourniſſent que des idées conformes au tour d'imagination le plus commun parmi les hommes, la Poëſie & la Peinture s'en accommoderent parfaitement bien, & l'on ſçait quelle paſſion les Grecs avoient pour ces beaux Arts. Des Divinités de toutes les eſpeces répanduës par tout, qui rendent tout vivant & animé, qui s'intéreſſent à tout, & ce qui eſt plus important, des Divinités qui agiſſent ſouvent d'une maniere ſurprenante, ne peuvent manquer de faire un effet agréable, ſoit dans des Poëmes, ſoit dans des Tableaux, où il ne s'agit que de ſéduire l'imagination en lui préſentant des objets qu'elle ſaiſiſſe facilement, & qui en même tems la frapent. Le moyen que les Fables ne lui convînſſent pas, puiſque c'eſt d'elle qu'elles

ſont nées ? Quand la Poëſie ou la Peinture les ont miſes en œuvre pour en donner le ſpectacle à notre imagination, elles n'ont fait que lui rendre ſes propres ouvrages.

Les erreurs une fois établies parmi les hommes, ont coutume de jetter des racines bien profondes, & de s'accrocher à différentes choſes qui les ſoûtiennent. La Religion & le bon ſens nous ont deſabuſés des Fables des Grecs, mais elles ſe maintiennent encore parmi nous par le moyen de la Poëſie & de la Peinture, auſquelles il ſemble qu'elles ayent trouvé le ſecret de ſe rendre néceſſaires. Quoique nous ſoyons incomparablement plus éclairés que ceux dont l'eſprit groſſier inventa de bonne foi les Fables, nous reprenons très-aiſement ce même tour d'eſprit qui rendit les Fables ſi agréables pour eux ; ils s'en repaiſſoient parce qu'ils y croyoient, & nous nous en repaiſſons avec autant de plaiſir ſans y croire ; & rien ne prouve mieux que l'imagination & la raiſon n'ont guere de commerce enſemble, & que les choſes dont la raiſon eſt pleinement détrompée, ne perdent rien de leurs

agrémens à l'égard de l'imagination.

Nous n'avons fait entrer jusqu'à présent dans cette Histoire de l'Origine des Fables, que ce qui est pris du fond de la Nature humaine, & en effet, c'est ce qui y a dominé, mais il s'y est joint des choses étrangeres, ausquelles nous ne devons pas refuser ici leur place. Par exemple, les Pheniciens & les Egyptiens étant des Peuples plus anciens que les Grecs, leurs Fables passerent chés les Grecs, & grossirent dans ce passage, & même leurs Histoires les plus vrayes y devinrent des Fables. La Langue Phénicienne, & peut-être aussi l'Egyptienne, étoit toute pleine de mots équivoques; d'ailleurs les Grecs n'entendoient guere ni l'une ni l'autre, & voilà une source merveilleuse de mépriſes. Deux Egyptiennes dont le nom propre veut dire Colombes, sont venuës s'habituer dans la Forêt de Dodone pour y dire la bonne avanture; les Grecs entendent que ce sont deux vrayes Colombes perchées sur des arbres qui prophétisent, & puis bien-tôt après ce sont les arbres qui prophétisent eux-mêmes. Un Gouvernail de Navire a un nom Phénicien qui veut dire aussi

parlant, les Grecs dans l'Hiſtoire du Navire Argo conçoivent qu'il y avoit un Gouvernail qui parloit. Les Sçavans de ces derniers tems ont trouvé mille autres exemples, où l'on voit clairement que l'Origine de pluſieurs Fables conſiſte dans ce qu'on appelle vulgairement des *qui pro quo*, & que les Grecs étoient fort ſujets à en faire ſur le Phénicien ou l'Egyptien. Pour moi je trouve que les Grecs qui avoient tant d'eſprit & de curioſité manquoient bien de l'un ou de l'autre, de ne pas s'aviſer d'apprendre parfaitement ces Langues-là, ou de les négliger. Ne ſçavoient-ils pas bien que preſque toutes leurs Villes étoient des Colonies Egyptiennes ou des Phéniciennes, & que la plûpart de leurs anciennes Hiſtoires venoient de ces Pays-là ? Les Origines de leur Langue, & les Antiquités de leur Pays ne dépendoient-elles pas de ces deux Langues ? Mais c'étoient des Langues barbares, dures, & déſagréables. Plaiſante délicateſſe !

Lorſque l'Art d'écrire fut inventé, il ſervit beaucoup à répandre les Fables, & à enrichir un Peuple de toutes les ſottiſes d'un autre ; mais on y gagna

que l'incertitude de la tradition fut un peu fixée, que l'amas des Fables ne groſſit plus tant, & qu'il demeura à peu près dans l'état où l'invention de l'Ecriture le trouva.

L'ignorance diminua peu à peu, & par conſéquent on vit moins de prodiges, on fit moins de faux Syſtêmes de Philoſophie, les Hiſtoires furent moins fabuleuſes ; car tout cela s'enchaîne. Juſque-là, on n'avoit gardé le ſouvenir des choſes paſſées que par une pure curioſité ; mais on s'apperçut qu'il pouvoit être utile de le garder, ſoit pour conſerver les choſes dont les Nations ſe faiſoient honneur, ſoit pour décider des différens qui pouvoient naître entre les Peuples, ſoit pour fournir des exemples de vertu, & je croi que cet uſage a été le dernier auquel on ait penſé, quoique ce ſoit celui dont on fait le plus de bruit. Tout cela demandoit que l'Hiſtoire fût vraye ; j'entens vraye par oppoſition aux Hiſtoires anciennes, qui n'étoient pleines que d'abſurdités ; on commença donc à écrire dans quelques Nations l'Hiſtoire d'une maniere plus raiſonnable, & qui avoit ordinairement de la vraiſemblance.

Alors il ne paroît plus de nouvelles Fables, on se contente seulement de conserver les anciennes. Mais que ne peuvent point les esprits follement amoureux de l'Antiquité ? On va s'imaginer que sous ces Fables sont cachés les secrets de la Physique & de la Morale. Eût-il été possible que les Anciens eussent produit de telles rêveries sans y entendre quelque finesse ? Le nom des Anciens impose toujours, mais assurement ceux qui ont fait les Fables n'étoient pas gens à sçavoir de la Morale ou de la Physique, ni à trouver l'Art de les déguiser sous des images empruntées.

Ne cherchons donc autre chose dans les Fables, que l'Histoire des erreurs de l'esprit humain. Il en est moins capable, dès qu'il sçait à quel point il l'est. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens & des Grecs, mais c'en est une de sçavoir ce qui a conduit les Phéniciens & les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort, qu'il n'y a point de Peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler.

Monsieur DE FONTENELLE *ayant été élû par Messieurs de l'Academie Françoise à la place de feu Monsieur* DE VILLAYER, *Doyen du Conseil d'Etat, y vint prendre séance le Samedy cinquiéme May* 1691. *& fit le Remerciement qui suit.*

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'hui à me défendre des mouvemens flatteurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me seduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je fois jamais tombé ? En entrant dans votre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle Renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées, & ingenieuse à les autoriser, je me croirois

digne du choix que vous avez fait de moi, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais, MESSIEURS, j'oſe aſſurer que je me garantis d'une ſi douce illuſion, je ſçai trop ce qui m'a donné vos ſuffrages. J'ai prouvé par ma conduite que je connoiſſois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Academie Françoiſe, & vous m'avés conté cette connoiſſance pour un merite; mais le merite d'autrui vous a encore plus fortement ſollicités en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naiſſance à un grand nom, qui dans la plus noble eſpece des productions de l'eſprit efface tous les autres noms, à un nom que vous reſpectés vous-mêmes... Quelle ample matiere m'offriroit l'illuſtre Mort qui l'a annobli le premier! Je ne doute pas que le Public, penetré de la vérité de ſon éloge, ne me diſpensât de cette ſcrupuleuſe bien-ſéance qui nous défend de publier des loüanges où le ſang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du ſang, parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que ſa gloire intéreſſe le moins.

Vous, Messieurs, à qui sa memoire sera toujours chere, daignés travailler pour elle, en me mettant en état de ne la pas deshonnorer. Empêchés que l'on ne reproche à la nature de m'avoir uni à lui par des liens trop étroits. Vous le pouvés, Messieurs, j'ose croire même que vous vous y engagés aujourd'hui. Sûrs que vos lumieres se communiquent, vous m'accordés l'entrée de l'Academie; & pourriés-vous me recevoir parmi vous, si vous n'aviés formé le dessein de m'élever jusqu'à vous? Oserois-je moi-même, si je ne contois sur votre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le génie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Etat & d'Academicien, embrassoit toute cette étendue?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'étendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si légitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marquerai mieux ma reconnoissance, lorsque j'entrerai avec une ardeur égale à la vôtre dans tout ce

qui vous intéreſſe le plus vivement. Un grand ſpectacle eſt devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifférens à d'autres diſcours; je ſuſpens mes ſentimens particuliers, je cours au ſeul ſujet qui vous touche.

Mons vient d'être ſoumis. Tandis qu'un Prince, qui tire tout ſon éclat d'être jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, aſſemble avec faſte des Conſeils compoſés de Souverains, & que ſon ambition s'y laiſſe flatter par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conçûë de la France, tandis qu'il propoſe des projets d'une Campagne plus heureuſe que les précedentes, projets qu'a enfantés avec peine une ſombre & lente meditation; c'eſt aux portes de ce Conſeil, c'eſt dans le fort des délibérations, que LOUIS entreprend de ſe rendre maître de la plus conſiderable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Aſſemblée ſe diſſipe; le Chef court, vole où il ſe croit néceſſaire, remuë tout, fait les derniers efforts, aſſemble enfin une aſſés grande Armée pour ne pas être témoin de la priſe de Mons ſans en rehauſſer l'éclat.

La fortune du Roi avoit appellé ce Spectateur d'au-delà des Mers. Conquête auſſi heureuſe que glorieuſe, ſi au milieu du bonheur dont elle a été accompagnée, elle ne nous avoit pas couté des craintes mortelles. Il n'eſt pas beſoin d'en exprimer le ſujet ; ſous le Regne de Louis, nous ne pouvons craindre que quand il s'expoſe.

Dans le même tems Nice, qui dans les Etats d'un autre Ennemi décide preſque de leur ſûreté, Nice eſt forcé de ſe rendre à nos armes, & la Campagne n'eſt pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle nobleſſe dans les entrepriſes du Roi ! Rien ne peut nuire à leur gloire que la promptitude du ſuccès, qui peut-être aux yeux de l'avenir cachera les difficultés du deſſein, & fera diſparoître tous les obſtacles qui ont été ou prevenus ou ſurmontés. Il manque à des entrepriſes ſi vaſtes & ſi hardies la lenteur de l'exécution.

Quand nous vîmes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un eſprit né pour en exciter, ambitieux ſans meſure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgüeilli par des crimes heureux ;

quand nous vîmes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient être à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable ; nous espérâmes, il est vrai, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS ; mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fût, ne nous promettoit rien au-delà d'une glorieuse résistance. Apprenons que la résistance de LOUIS, ce sont de nouvelles Conquêtes, il ne sçait point assûrer ses Frontieres sans les étendre, il ne défend ses Etats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maître de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une Guerre qui le rétablit dans ses droits, & l'invite à réparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mêmes l'ont dégagée, & l'Univers lui est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Academie Françoise doit sa naissance ! Lui qui sous les ordres du plus juste des

Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel étonnement verroit-il ſes propres deſſeins pouſſés ſi loin au-delà de ſon idée & de ſon attente ! Lui qui nous fut donné pour préparer le chemin à Louis le Grand, auroit-il cru ouvrir une ſi belle & ſi éclatante carriere ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, ſi elle ne remplit pas ſous ſon Regne le devoir qu'il lui avoit impoſé de celebrer dignement les Héros que la France produiroit. Il verroit avec un plaiſir égal & notre zéle & notre impuiſſance ; ceux qui voudroient entreprendre l'Eloge de Louis, ſont accablés ſous ce même poids de grandeur, de valeur, & de ſageſſe, qui accable aujourd'hui tous les Ennemis de cet Etat. Une ſincere ſoumiſſion eſt le ſeul parti qui reſte à l'Envie ; & une admiration muette eſt le ſeul qui reſte à l'Eloquence.

SA MAJESTE' CZARIENNE ayant fait ſçavoir à l'Academie Royale des Sciences, qu'il vouloit bien lui faire l'honneur d'être à la tête de ſes Honoraires, l'Academie chargea ſon Sécretaire de lui en écrire: Ce qu'il fit en ces termes.

SIRE,

L'HONNEUR que Votre Majeſté fait à l'Academie Royale des Sciences, de vouloir bien que ſon auguſte Nom ſoit mis à la tête de ſa Liſte, eſt infiniment au-deſſus des idées les plus ambitieuſes qu'elle pût concevoir, & de toutes les actions de graces que je ſuis chargé de vous en rendre. Ce grand nom, qu'il nous eſt preſque permis de conter parmi les nôtres, marquera éternellement l'Epoque de la plus heureuſe révolution qui puiſſe arriver à un Empire, celle de l'établiſſement des Sciences & des Arts dans les vaſtes Pays de la domination de Votre Majeſté. La Victoire que vous remportés,

remportés, SIRE, sur la barbarie qui y regnoit, sera la plus éclatante & la plus singuliere de toutes vos Victoires. Vous vous êtes fait, ainsi que d'autres Héros, de nouveaux Sujets par les armes; mais de ceux que la naissance vous avoit soûmis, Vous vous en êtes fait par les connoissances qu'ils tiennent de vous, des Sujets tout nouveaux, plus éclairés, plus heureux, plus dignes de vous obéir; vous les avés conquis aux Sciences, & cette espece de conquête, aussi utile pour eux, que glorieuse pour vous, vous étoit réservée. Si l'exécution de ce grand dessein conçû par Votre Majesté s'attire les applaudissemens de toute la Terre, avec quel transport de joye l'Academie doit-elle y mêler les siens, & par l'interêt des Sciences qui l'occupent, & par celui de votre gloire, dont elle peut se flater désormais qu'il réjaillira quelque chose sur elle! Je suis avec un très profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéissant serviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 27 Décembre 1719.

LE CZAR ayant fait l'honneur à l'Academie de lui répondre, le Sécretaire eut encore l'honneur d'écrire au CZAR la Lettre suivante.

SIRE,

L'Academie Royale des Sciences est infiniment honorée de la Lettre que Votre Majesté a daigné lui écrire, & elle m'a chargé de lui en rendre en son nom de très-humbles actions de graces. Elle vous respecte, SIRE, non seulement comme un des plus puissants Monarques du Monde, mais comme un Monarque qui emploie la grande étenduë de son pouvoir à établir les Sciences, dont elle fait profession, dans de vastes Pays où elles n'avoient pas encore penetré. Si la France a crû ne pouvoir mieux immortaliser le nom d'un de ses Rois qu'en ajoûtant à ses titres celui de Restaurateur des Lettres, quelle sera la gloire d'un Souverain qui en est dans ses Etats le premier Instituteur ! L'Academie a fait mettre dans

ſes Archives la Carte de la Mer Caſpienne dreſſée par ordre de Votre Majeſté ; & quoique ce ſoit une piece unique & très-importante pour la Géographie, elle lui eſt encore plus précieuſe en ce qu'elle eſt un monument de la correſpondance que Votre Majeſté veut bien entretenir avec elle. L'Obſervatoire a été ouvert au Bibliothequaire de Votre Majeſté, qui a voulu y deſſiner quelques Machines.

L'Academie la ſupplie très-humblement d'accepter les derniers Volumes de ſon Hiſtoire, qu'elle lui doit, & qu'elle eſt bien glorieuſe de lui devoir. Je ſuis avec un très-profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur FONTENELLE, *Secr. perp. de l'Acad. Royale des Sciences.*

De Paris ce 15 Octobre 1721.

COMPLIMENT

Fait au Roy sur son Sacre, par Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, le 9 Novembre* 1722.

SIRE,

Au milieu des acclamations de tout le Royaume, qui répete avec tant de transport celles que VOTRE MAJESTÉ a entendues dans Rheims, l'Academie Françoise est trop heureuse & trop honorée de pouvoir faire entendre sa voix jusqu'au pied de votre Trône. La naissance, SIRE, Vous a donné à la France pour Roy, & la Religion veut que nous tenions aussi de sa main un si grand bienfait ; ce que l'une a établi par un droit inviolable, l'autre vient de le confirmer par une auguste Cérémonie. Nous osons dire cependant que nous l'avions prévenuë ; Votre

Perſonne étoit déja Sacrée par le reſpect & par l'amour. C'eſt en Elle que ſe renferment toutes nos eſpérances ; & ce que nous découvrons de jour en jour dans Votre Majeste', nous promet que nous allons voir revivre en même tems les deux plus grands d'entre nos Monarques, Louis à qui vous ſuccedés, & Charlemagne dont on vous a mis la Couronne ſur la Tête.

COMPLIMENT

Fait au Roy le 16 Décembre 1722. sur la mort de MADAME, *par Monsieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

QUAND l'Art de la parole seroit tout puissant, quand l'Academie Françoise, qui l'étudie avec tant de soin, le posséderoit au plus haut degré de perfection, elle n'entreprendroit pas d'adoucir la douleur de VOTRE MAJESTE'. Vous regrettés très-légitimement, SIRE, une grande Princesse, qui couronnoit toutes ses vertus par un attachement pour Vous, aussi tendre que l'amour maternel. Quoique déja languissante, & attaquée d'un mal dont elle ne se dissimuloit pas les suites, Elle voulut être témoin de la Cérémonie qui a consacré Votre Personne, & remporter de

cette vie le plaisir de ce dernier spectacle, si touchant pour Elle. Nous osons avouer, SIRE, que l'affliction que vous ressentés de sa perte nous est précieuse ; elle nous annonce dans Votre Majesté ce que nous y désirions le plus ; combien doit être cher aux Peuples un Maître dont le cœur sera sensible, & capable de s'attendrir pour eux !

COMPLIMENT

Fait le 16 Décembre 1722. à Son Alteſſe Royale Monſeigneur le Duc D'ORLEANS, *Regent du Royaume, ſur la mort de* MADAME, *par Monſieur* DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

TOUT le Royaume partage la douleur de V. A. R. Les larmes que vous donnés au lien le plus étroit du ſang, & aux vertus de l'auguſte Mere que vous perdés, il les donne à ſes vertus ſeules, & il rend à ſa mémoire le tribut, dont les Princes doivent être le plus jaloux. Sa bonté & ſon humanité lui attiroient tout ce que la dignité n'eſt pas en droit d'exiger de nous; ſi les qualités du cœur faiſoient les rangs, ſa droiture, ſa ſincerité, ſon courage lui en auroient fait

un

un au-dessus même de celui où sa naissance l'avoit placé. Elle a conservé dans tout le cours de sa vie cette égalité de conduite, qui ne peut partir que d'une rare vigueur de l'ame, & d'un certain calme respectable qui y regne. La France se glorifioit d'avoir acquis cette grande Princesse, & lui rendoit graces des exemples qu'Elle donnoit aux personnes les plus élevées. Ceux qui cultivent les Lettres, sont ordinairement encore plus touchés que les autres, des pertes que fait la vertu; du moins le sommes-nous davantage de tout ce qui vous intéresse, MONSEIGNEUR, nous à qui vous accordés une protection, que vos lumieres rendent si flatteuse pour nous. Si j'ose parler ici de moi, l'Academie Françoise ne pouvoit avoir auprès de Vous un Interprete de ses sentimens qui en fût plus pénetré, ni qui tînt à V. A. R. par un plus long, plus sincere & plus respectueux attachement.

REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *alors Directeur de l'Académie Françoise, au Discours que S. E. M. le Cardinal* DUBOIS, *premier Ministre, fit à cette Académie, le 3 Décembre* 1722. *lorsqu'il y fut reçû.*

MONSEIGNEUR,

Quelle eût été la joye du grand Cardinal DE RICHELIEU, lorsqu'il donna naissance à l'Academie Françoise, s'il eût pû prévoir qu'un jour le titre de son Protecteur, qu'il porta si légitimement, deviendroit trop élevé pour qui ne seroit pas Roi, & que ceux qui revêtus comme lui des plus hautes dignités de l'Etat & de l'Eglise, voudroient comme lui proteger les Lettres, se feroient honneur du simple titre d'Academicien !

Il eſt vrai, car V. E. pardonnera aux Muſes leur fierté naturelle, ſur tout dans un lieu où elles égalent tous les rangs, & dans un jour où vous les enorgueilliſſés vous-même, il eſt vrai que vous leur deviés de la reconnoiſſance. Elles ont commencé votre élevation, & vous ont donné les premiers accès auprès du Prince, qui a ſi bien ſçû vous connoître. Mais ce grand Prince vous avoit acquitté lui-même envers elles, par les fruits de ſon heureuſe éducation, par l'étenduë & la varieté des lumieres qu'il a priſes dans leur commerce, par le goût qui lui marque ſi ſûrement le prix de leurs différens Ouvrages. Je ne parle point de la conſtante protection qu'il leur accorde, elles ſont plus glorieuſes de ſes lumieres & de ſon goût, que de ſa protection même. Leur grande ambition eſt d'être connuës.

Ainſi, MONSEIGNEUR, ce que vous faites maintenant pour elles eſt une pure faveur. Vous venés prendre ici la place d'un Homme, qui n'étoit célebre que par elles, & quand V. E. lui envie en quelque ſorte cette diſtinction unique, combien ne la releve-t-elle pas?

M. Dacier se l'étoit acquise par un travail de toute sa vie, & qui lui fut toujours commun avec son illustre Epouse, espece de communauté inoüie jusqu'à nos jours. Attaché sans relâche aux grands Auteurs de l'Antiquité Grecque & Romaine, admis dans leur familiarité à force de veilles, confident de leurs plus secrettes pensées, il les faisoit revivre parmi-nous, les rendoit nos contemporains, & par un commerce plus libre & plus étendu qu'il nous ménageoit avec eux, enrichissoit un siécle déja si riche par lui-même. Quoique sa modestie, ou peut-être aussi son amour pour les Anciens, lui persuadât que leurs trésors avoient perdu de leur prix en passant par ses mains, ils ne pouvoient guere avoir perdu que cet éclat superficiel, qui ne se retrouve point dans des métaux précieux long-tems enfouis sous terre, mais dont la substance n'est point altérée. Il employoit une longue étude à pénetrer les beautés de l'Antiquité, un soin passionné à les faire sentir, un zéle ardent à les défendre, toute son admiration à les faire valoir; & l'exemple seul de cette admiration si vive pou-

voit ou perſuader, ou ébranler les Rebelles. Il a eu l'art de ſe rendre néceſſaire à Horace, à Platon, à Marc-Aurele, à Plutarque, aux plus grands Hommes ; il a lié ſon nom avec les noms les plus sûrs de l'immortalité, & pour ſurcroît de la récompenſe dûë à ſon mérite, ſon nom ſe trouvera encore lié avec celui de Votre Eminence.

Quel bienfait ne nous accordés-vous pas en lui ſuccedant ? Vous euſſiés pû nous favoriſer comme premier Miniſtre, mais un premier Miniſtre peut-il jamais nous favoriſer davantage, que lorſqu'il devient l'un d'entre nous ? Les graces ne partiront point d'une main étrangere à notre égard, & nous y ſerons d'autant plus ſenſibles, que vous nous les déguiſerés ſous l'apparence d'un intérêt commun.

Auſſi les applaudiſſemens que nous vous devions, ſeront-ils déſormais, non pas plus vifs, mais plus tendres. Dans un concert de loüanges, il eſt facile de diſtinguer les voix de ceux qui admirent, & de ceux qui aiment. Toute votre gloire eſt devenuë la nôtre, & dans nos Annales particulieres, qui, auſſi bien que l'Hiſtoire

générale du Royaume, auront droit de se parer de vos actions & de vous ; nous mêlerons à ce sentiment commun d'ambition un sentiment de zéle qui n'appartiendra qu'à nous.

Telle est la nature du Ministere ; dont jusqu'à present Votre Eminence avoit été uniquement chargée, que l'éclat des succès n'y est pas ordinairement proportionné au nombre ni à la grandeur des difficultés vaincuës. Les ressorts des négociations doivent être inconnus, même après leur effet ; il faut les faire joüer sans bruit, & sacrifier courageusement à la solide utilité tout l'honneur de la conduite la plus prudente & la plus délicate. Il n'y a que les évenemens qui la décelent, mais le plus souvent sans rien découvrir du détail, qui en feroit briller le mérite, ils se font seulement reconnoître pour l'ouvrage de quelque grand Génie, & donnent l'exclusion aux jeux de la fortune. Eussions-nous prévû que nous serions tranquilles pendant une minorité, qui sembloit inviter les Puissances voisines à reprendre les Armes ? Eussions-nous osé en concevoir l'espérance ? Le Regne du feu Roi, si bril-

lant par une longue prosperité, & plus encore par les adversités héroïquement soutenuës, & habilement réparées, l'union des deux Monarchies dans sa Maison défenduë contre des efforts si violens & si opiniâtres, son pouvoir trop reconnu & trop éprouvé, un certain éclat du nom François, ajouté par ce grand Monarque au pouvoir réel; enfin tout ce qui faisoit alors notre gloire, faisoit aussi notre danger; les soupçons & les jalousies se réveilloient, les équivoques des Traités, les questions qu'ils laissoient indécises, ne fourniſſoient que trop de ces prétextes toujours prêts à servir tous les besoins, ou toutes les passions; l'occasion seule suffisoit pour faire naître des Ennemis. Cependant un calme profond a regné en France, interrompu seulement par un leger mouvement de guerre. Quelle Intelligence a produit cette merveille? De quels moyens s'est-elle servie? Nous ignorons les moyens, mais l'Intelligence ne peut être cachée. Le Regent du Royaume a pensé, son Ministre a pensé avec lui & a exécuté. Les siécles suivans en sçauront davantage, fiés-vous à eux, MONSEIGNEUR.

Ils ſçauront, & c'eſt une connoiſſance que cette Compagnie leur doit particulierement envier, ils ſçauront quelle Eloquence a ſecondé vos entrepriſes, combien elle étoit digne des matieres & de vous; ils joüiront des ouvrages qu'elle a produits, & que le tems preſent ou votre modeſtie nous dérobe. Un autre Cardinal François, élevé par ſon ſeul mérite à cette dignité, célebre à jamais par ſes importantes & difficiles négociations, vous a prévenu dans ce genre d'Eloquence, & en a laiſſé des modeles immortels. Il dédaignoit d'employer d'autres armes que celles de la raiſon; mais avec quelle noble vigueur employoit-il toutes les armes de la raiſon! Quand il avoit les préventions ou les paſſions à combattre, ce n'étoit qu'à force de les éclairer qu'il en triomphoit. L'Academie a été formée trop tard, & elle n'a pû poſſeder un Orateur d'un caractere ſi rare, mais il falloit qu'elle lui pût oppoſer un Rival.

Juſqu'ici les Traités de Paix avoient la guerre pour véritable objet. On ſe ménageoit ou un repos de quelques années pour réparer ſes forces, ou plus

de forces pour attaquer un Ennemi commun ; une haine dissimulée par néceſſité, une vengeance méditée de loin, une ambition adroitement cachée, formoient toutes les liaiſons, & le deſir ſincere d'une tranquillité générale & durable, étoit un ſentiment inconnu à la Politique. C'eſt vous, Monseigneur, qui en ſuivant les vûës, &, ce qui nous touche encore davantage, le caractere du Prince dépoſitaire du Sceptre, avés le premier amené dans le monde une nouveauté ſi peu attenduë. Vous avés fait des Traités de Paix qui ne pouvoient produire que la paix, vous en avés ménagé d'autres qui vinſſent de plus loin ſeconder vos principaux deſſeins ; & par un grand nombre de ces liens différens, qui tiennent tous enſemble, & ſe fortifient mutuellement, vous avés eû l'art d'enchaîner ſi bien toute l'Europe, qu'elle en eſt en quelque ſorte devenuë immobile, & qu'elle ſe trouve réduite à un heureux & ſage repos.

Quel doit être pour tous les hommes le charme de ce repos, ſi les Souverains qui habitent une région ordinairement inacceſſible aux malheurs de la guerre,

ont senti comme les peuples les avantages que leur apportoit la situation presente de l'Europe ! Ils les ont sentis, & si vivement, qu'ils ont tous concouru à vous faire obtenir la Pourpre. Eux à qui l'union la plus étroite permet encore tant de division sur une infinité de sujets particuliers, ils se sont rencontrés dans l'entreprise de procurer votre élevation, ils ont même relâché de leurs droits en votre faveur, & peut-être pour la premiere fois ont sacrifié leurs délicates jalousies. Le Souverain Pontife n'a entendu qu'une demande de la bouche de tous les Ambassadeurs, & vous avés paru être un Prélat de tous les Etats Catholiques, & un Ministre de toutes les Cours.

Ce même esprit, qui sçait si bien concilier, vous l'avés porté dans la grande affaire dont l'Eglise de France n'est occupée que depuis trop longtems ; mais combien les intérêts politiques sont-ils plus aisés à manier, que ceux de Religion, que chacun se fait une loi de suivre tels qu'il les a conçûs, qui n'admettent point une modeste déference aux lumieres supérieures d'autrui, qui ne peuvent ceder, je ne dis

pas à des considerations étrangeres ; mais même à d'autres intérêts de Religion plus importans, qui enfin semblent avoir le droit de changer l'aveugle opiniâtreté en une constance respectable ? Malgré ces difficultés renaissantes à chaque instant, des vûës sages & sagement communiquées, des soins agissans avec circonspection, mais toujours agissans, ont réüni les sentimens de presque tous les Prélats du Royaume ; & il nous est permis désormais d'attendre une Paix entiere, où l'Eglise n'aura plus rien à craindre du zéle & de l'amour même de ses Enfans.

C'est dans cette disposition singuliere des affaires générales que se fait le passage paisible du plus glorieux Regne qu'ait vû la France, à un Regne également glorieux qu'elle espere. Nul obstacle étranger n'empêchera que les inclinations naturelles du Roi, cultivées avec tant de soin par de si excellens Maîtres, ne se déploient dans toute leur étendue. Il n'aura qu'à vouloir rendre ses Peuples heureux, & tout nous dit qu'il le voudra. Déja nos desirs les plus impatiens trouvent en lui tout ce qu'ils cherchent, & nos espé-

rances à force de se confirmer de jour en jour, ne sont plus de simples espérances.

S'il étoit besoin qu'elles s'accrussent, elles s'accroîtroient encore par l'application que ce jeune Monarque donne depuis quelque tems aux matieres du Gouvernement, par ces entretiens où il veut bien vous faire entrer. Là vous pesés à ses yeux les forces de son Etat, & des différens Etats qui nous environnent; vous lui dévoilés l'intérieur de son Royaume, & celui du reste de l'Europe, tel que vos regards perçans l'ont pénetré; vous lui démêlés cette foule confuse d'intérêts politiques, si diversement embarrassés les uns dans les autres; vous le mettés dans le secret des Cours étrangeres; vous lui portés sans reserve toutes vos connoissances acquises par une expérience éclairée; vous vous rendés inutile autant que vous le pouvés.

Voilà, MONSEIGNEUR, ce que pense l'Academie dans un des plus beaux jours qu'elle ait jamais eus. Depuis plus de trente ans qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, le Sort l'avoit assés bien servie pour ne me

charger jamais de parler en ſon nom à aucun de ceux qu'elle a reçûs après moi ; il me reſervoit à une occaſion ſinguliere, où les ſentimens de mon cœur puſſent ſuffire pour une fonction ſi noble & ſi dangereuſe. Vous vous ſouvenés que mes vœux vous appelloient ici long-tems avant que vous y puiſſiés apporter tant de titres ; perſonne ne ſçavoit mieux que moi que vous y euſſiés apporté ceux que nous préférerons toujours à tous les autres.

REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Monsieur* NERICAULT DESTOUCHES, *lorsqu'il fut reçû à l'Académie Françoise le 25 Août 1723.*

MONSIEUR,

ON sçait assés que l'Academie Françoise n'affecte point de remplacer un Orateur par un Orateur, ni un Poëte par un Poëte ; il lui suffit que des talens succedent à des talens, & que le même fond de mérite subsiste dans la Compagnie, quoique formé de différens assemblages. Si cependant il se trouve quelquefois plus de conformité dans les successions, c'est un agrément de plus que nous recevons avec plaisir des mains de la fortune. Nous avions perdu M. Campistron, illustre dans le genre Dramatique, nous retrouvons

en vous un Auteur revêtu du même éclat. Tous deux vous avés joüi de ces ſuccès ſi flatteurs du Theatre, où la loüange ne paſſe point lentement de bouche en bouche, mais ſort impétueuſement de toutes les bouches à la fois, & où ſouvent même les tranſports de toute une grande Aſſemblée prennent la place de la loüange interdite à la vivacité de l'émotion.

Il eſt vrai que votre Theatre n'a pas été le même que celui de votre Prédeceſſeur. Il s'étoit donné à la Muſe Tragique, & quoiqu'il ne ſoit venu qu'après des hommes qui avoient porté la Tragedie au plus haut degré de perfection, & qui avoient été l'honneur de leur ſiécle, à un point qu'ils devoient être auſſi le déſeſpoir éternel des ſiécles ſuivans, il a été ſouvent honoré d'un auſſi grand nombre d'acclamations, & a recueilli autant de larmes. On voit aſſés d'Ouvrages, qui ayant paru ſur le Theatre avec quelque éclat, ne s'y maintiennent pas dans la ſuite des tems, & auſquels le Public ſemble n'avoir fait d'abord un accueil favorable qu'à condition qu'il ne les reverroit plus; mais ceux de M. Campiſ-

tron se conservent en possession de leurs premiers honneurs : son Alcibiade, son Andronic, son Tiridate vivent toujours, & à chaque fois qu'ils paroissent, les applaudissemens se renouvellent, & ratifient ceux qu'on avoit donnés à leur naissance. Non, les Campagnes où se moissonnent les Lauriers n'ont pas encore été entierement dépoüillées ; non, tout ne nous a pas été enlevé par nos admirables Ancêtres ; & à l'égard du Theatre en particulier, pourrions-nous le croire épuisé dans le tems même où un Ouvrage sorti de cette Academie, brillant d'une nouvelle sorte de beauté, passe les bornes ordinaires des grands succès, & de l'ambition des Poëtes ?

Pour vous, MONSIEUR, vous vous êtes renfermé dans le Comique, aussi difficile à manier & peut-être plus, que le Tragique ne l'est avec toute son élevation, toute sa force, tout son sublime. L'ame ne seroit elle point plus susceptible des agitations violentes que des mouvemens doux ? Ne seroit-il point plus aisé de la transporter loin de son assiette naturelle, que de l'amuser avec plaisir en l'y laissant, de l'enchan-

ter

ter par des objets nouveaux, & revêtus de Merveilleux, que de lui rendre nouveaux des objets familiers ? Quoi qu'il en soit de cette espece de différent entre le Tragique & le Comique, du moins la plus difficile espece de Comique est celle où votre génie vous a conduit, celle qui n'est Comique que pour la Raison, qui ne cherche point à exciter baſſement un rire immoderé dans une multitude groſſiere, mais qui éleve cette multitude preſque malgré elle-même à rire finement & avec eſprit. Qui eſt celui qui n'a pas ſenti dans le Curieux Impertinent, dans l'Irreſolu, dans le Médiſant le beau choix des Caracteres, ou plutôt le talent de trouver encore des Caracteres ; la juſteſſe du Dialogue, qui fait qu'on ſe parle, & qu'on ſe répond, & que chaque choſe ſe dit à ſa place, beauté plus rare qu'on ne penſe, la nobleſſe & l'élegance de la verſification, cachées ſous toutes les apparences néceſſaires du ſtile familier ?.

De là vient que vos Pieces ſe liſent, & cette loüange ſi ſimple n'eſt pourtant pas fort commune. Il s'en faut bien que tout ce qu'on a applaudi au

Theatre, on le puiſſe lire. Combien de Pieces fardées par la repréſentation ont ébloüi les yeux du Spectateur & dépouillées de cette parure étrangere n'ont pû ſoutenir ceux du Lecteur? Les Ouvrages Dramatiques ont deux Tribunaux à eſſuyer, très-différens, quoique compoſés des mêmes Juges, tous deux également redoutables, l'un parce qu'il eſt trop tumultueux, l'autre parce qu'il eſt trop tranquille, & un Ouvrage n'eſt pleinement aſſûré de ſa gloire, que quand le Tribunal tranquille a confirmé le jugement favorable du tumultueux.

La réputation que vous deviés aux Muſes, MONSIEUR, vous a enlevé à elles pour quelque tems. Le Public vous a vu avec regret paſſer à d'autres occupations plus élevées, à des affaires d'Etat, dont il auroit volontiers chargé quelque autre moins néceſſaire à ſes plaiſirs. Toute votre conduite en Angleterre, où les intérêts de la France vous étoient confiés, a bien vengé l'honneur du génie Poëtique, qu'une opinion aſſés commune condamne à ſe renfermer dans la Poëſie. Et pourquoi veut-on que ce génie ſoit ſi frivole?

Ses objets ſont ſans doute moins importans que des Traités entre des Couronnes, mais une Piece de Theatre qui ne fera que l'amuſement du Public, demande peut-être des réflexions plus profondes, plus de connoiſſance des hommes & de leurs paſſions, plus d'art de combiner & de concilier des choſes oppoſées, qu'un Traité qui fera la deſtinée des Nations. Quelques gens de Lettres ſont incapables de ce qu'on appelle les affaires ſerieuſes, j'en conviens, mais il y en a qui les fuyent ſans en être incapables, encore plus qui ſans les fuir & ſans en être incapables ne ſe ſont tournés du côté des Lettres, que faute d'une autre matiere à exercer leurs talens. Les Lettres ſont l'azile d'une infinité de talens oiſifs, & abandonnés par la fortune; ils ne font guere alors que parer, qu'embellir la Societé, mais on peut les obliger à la ſervir plus utilement, ces ornemens deviendront des appuis. C'eſt ainſi que penſoit le grand Cardinal de Richelieu notre Fondateur; c'eſt ainſi qu'à penſé à votre ſujet celui qui commençoit à le remplacer à la France, & que la France & l'Academie viennent de perdre.

Venés parmi-nous, MONSIEUR, libre des occupations politiques, & rendu à vos premiers goûts. Je ſuis en droit de vous dire ſans craindre aucun reproche de préſomption que notre commerce vous ſera utile. Les plus grands hommes ont été ici, & n'en ſont devenus que plus grands. L'Academie a été en même tems une récompenſe de la gloire acquiſe & un moyen de l'augmenter; vous en devés être perſuadé plus que perſonne, vous qui ſçavés ſi bien quel eſt le pouvoir de la noble Emulation.

RE'PONSE

De Monſieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoiſe, & alors Directeur, au Diſcours de M.* DE CHALAMONT *de la Viſclede, Secretaire perpetuel, & l'un des Deputés de l'Academie de Marſeille, à la reception de Meſſieurs les Deputés de cette Academie, au ſujet de ſon adoption par l'Academie Françoiſe, le 19 Septembre 1726.*

MESSIEURS,

SI l'Academie Françoiſe avoit par ſon choix adopté l'Academie de Marſeille pour ſa fille, nous ne nous défendrions pas de la gloire qui nous reviendroit de cette adoption, nous recevrions avec plaiſir les loüanges que ce choix nous attireroit. Mais nous

ſçavons trop nous mêmes que c'eſt votre Academie, qui a choiſi la nôtre pour ſa Mere, nous n'avons ſur vous que les droits que vous nous donnés volontairement, & à cet égard nous vous devons des remercimens de notre ſuperiorité.

Ce n'eſt pas que nous ne puſſions nous flatter d'avoir quelque part à la naiſſance de votre Compagnie. Un de ceux qui en ont eu la premiere idée, celui qui s'en eſt donné les premiers mouvemens, qui y a mis toute cette ardeur néceſſaire pour commencer un Ouvrage, eſt un homme que nos jugemens ſolemnels avoient enflammé d'un amour pour les Lettres encore plus grand que celui qu'il tenoit de ſon heureux naturel. Nous l'avions couronné deux fois de ſuite; & d'une double couronne à chaque fois, honneur unique juſqu'à preſent, & combien un pareil honneur, auſſi ſingulier en ſon eſpece, eût-il eu d'éclat dans les jeux de l'Elide! Combien Pindare l'eût-il célebré! Nos Loix ne donnoient pas à ce Vainqueur, comme celles des Grecs, des Privileges dans ſa Patrie, mais lui, il a voulu multiplier dans ſa Patrie, il a

voulu y éterniſer les talens qui l'avoient rendu vainqueur. D'un autre côté le crédit, qui vous a obtenu de l'autorité Royale les graces néceſſaires pour votre établiſſement, ç'a été celui d'un des Membres de l'Academie Françoiſe. Sous une qualité ſi peu faſtueuſe & ſi ſimple vous ne laiſſés pas de reconnoître le Gouverneur de votre Province, le Général d'Armée qui rendit à la France la ſuperiorité des Armes qu'elle avoit perdue, & qui enſuite par une glorieuſe Paix dont il fut le Négociateur termina cette même guerre, qu'il nous eût encore fait ſoutenir avec avantage. Et ne pourrions-nous pas nous glorifier auſſi de ce que pour ces graces qu'il vous a obtenues, il a eu beſoin lui-même d'un autre Academicien ? Nous ne lui donnerons que ce titre, puiſqu'il néglige celui des fonctions les plus brillantes, content du pouvoir d'être utile, peu touché de ce qui n'y ajoute rien.

Mais à quoi ſerviroit-il de rechercher des raiſons qui vous liaſſent à l'Academie Françoiſe, tandis que votre inclination même vous fait prendre avec elle les liaiſons les plus étroites ?

Attendés de nous, MESSIEURS, tout ce que demande une conduite si flatteuse à notre égard, tout ce que votre mérite personnel exige encore plus fortement. Votre Academie sera plutôt une Sœur de la nôtre qu'une Fille, cet Ouvrage que vous êtes engagés à nous envoyer tous les ans, nous le recevrons comme un present que vous nous ferés, comme un gage de notre union, semblable à ces marques employées chés les Anciens, pour se faire reconnoître à des amis éloignés.

Nous avons déja vû naître des Academies dans quelques Villes du Royaume, & l'Academie de Marseille, qui naît aujourd'hui, nous donne le plaisir de voir que cette espece de production ne s'arrête point. Si lorsque le Grand Cardinal de RICHELIEU eut formé notre Compagnie dans la Capitale, il s'en fût formé aussi-tôt d'autres pareilles dans les Provinces, on eût pû croire que l'esprit d'imitation & de mode, si reproché à notre nation, agissoit, & s'il eût agi, il est certain qu'il ne se fût pas soutenu. Mais les Academies nées après l'Academie Françoise sont nées en des tems assés différens,

différens ; ce n'eſt donc plus une mode qui entraine la nation, une utilité réelle & ſolide ſe fait ſentir, mais lentement parce qu'elle ne regarde que l'eſprit, & en recompenſe elle ſe fait toujours ſentir ; la pure raiſon ne fait pas rapidement ſes conquêtes, il faut qu'elle ſe contente de les avancer toujours de quelques pas.

Si les Villes, ſi les Provinces du Royaume, s'étoient diſputé le droit d'avoir une Academie, quelle Ville l'eut emporté ſur Marſeille par l'ancienneté des Titres ? Quelle Province en eût produit de pareils aux vôtres, Messieurs ? Marſeille étoit ſçavante & polie dans le tems que le reſte des Gaules étoit Barbare ; car il n'eſt pas à préſumer que le ſçavoir des Druydes y répandît beaucoup de lumiere. Marſeille a eu des Hommes, fameux encore aujourd'hui, que les Grecs reconnoiſſoient pour leur appartenir, non ſeulement par le ſang, mais par le génie. Il eſt ſorti de la Provence, ſoumiſe à l'Empire Romain, des Orateurs & des Philoſophes que Rome admiroit. Et dans des tems beaucoup moins reculés, lorſque cette épaiſſe nuit d'ignorance

& de barbarie, qui avoit couvert toute l'Europe, commença un peu à se dissiper, ne fut-ce pas en Provence que brillerent les premiers rayons de la Poësie Françoise, comme si une heureuse fatalité eût voulu que cette partie des Gaules fut toujours éclairée la premiere ? Alors la nature y enfanta tout-à-coup un grand nombre de Poëtes dont elle avoit seule tout l'honneur, l'Art, les Regles, l'étude des Grecs & des Romains ne lui pouvoient rien disputer. Ces Auteurs qui n'avoient que de l'esprit sans Culture, dont les noms sont à peine connus aujourd'hui de quelques-uns d'entre les Sçavans les plus curieux, sont ceux cependant dont les Italiens ont pris le premier goût de la Poësie, ce sont ceux que les anciens Poëtes de cette Nation si spirituelle, & le grand Petrarque lui-même, ont regardés comme leurs Maîtres, ou du moins comme des Prédecesseurs respectables. La gloire de Petrarque peut encore appartenir plus particulierement à la Provence par un autre endroit, il fut inspiré par une Provençale. Vous aviés aussi dans ces mêmes Siécles une Academie d'une

constitution singuliere, le sçavoir, à la vérité, n'y dominoit pas, mais en sa place l'esprit, & la galanterie. L'élite de la noblesse du Pays, tant en hommes qu'en femmes, composoit la fameuse Cour d'Amour, où se traitoient avec methode, & avec une espece de regularité Academique, toutes les questions que peuvent fournir ou les sentimens, ou les avantures des Amans; questions si ingenieuses pour la plupart & si fines, que celles de nos Romans modernes ne sont souvent que les mêmes, ou ne les surpassent pas; mais il est vrai que sur ces sortes de sujets l'étude des Anciens, & les Livres ne sont pas si nécessaires. Vous n'avés pas voulu, Messieurs, vous parer beaucoup de tout cet éclat qui ne vient que de vos Ancêtres, mais avec ceux qui ne font pas valoir leur noblesse on est d'autant plus obligé à s'en souvenir, & à faire sentir qu'on s'en souvient. Une ancienne possession d'esprit est certainement un avantage. Ou c'est un don du climat, s'il y en a de privilegiés, & quel climat le devroit être plus que le vôtre? Ou c'est un motif qui anime & qui encourage, c'est une gloire déja

acquiſe qui devient la ſemence d'une nouvelle.

Combien de talens ſemés aſſés indifféremment en tous lieux périſſent faute d'être cultivés ! Les Academies préviennent ces pertes dans les différens départemens dont on leur a en quelque ſorte confié le ſoin, elles mettent en valeur des bienfaits de la Nature, dont on n'eût preſque retiré aucun fruit. Rome envoyoit des Colonies dans les Provinces de ſon Empire, parce qu'elle n'y eût pas trouvé des Romains tout formés, mais chés nous il ſe formera des Romains, pour ainſi dire, loin de Rome, & qui ſçait s'il n'y en aura pas quelques-uns quela Capitale enviera, & qu'elle enlevera même aux Provinces ?

REPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen de l'Academie Françoise, & alors Directeur, à Monsieur* MIRABAUD, *lorsqu'il y fut reçû le* 28 *Septembre* 1726.

MONSIEUR,

ON craint quelques fois que les Lettres ne conservent pas encore longtems dans ce Royaume tout l'éclat qu'elles ont acquis. Il semble qu'elles ne soient plus assés considérées, & en effet une certaine familiarité que l'on a contractée avec elles peut leur être nuisible ; beaucoup d'excellens Ouvrages ont porté tous les genres d'écrire à un point qu'il seroit très-difficile de passer, & dès que l'esprit ne s'éleve plus, on croit qu'il tombe ; la prompte décadence des Grecs & des Romains nous fait peur, car nous pou-

vons ſans trop de vanité nous appliquer ces grands exemples. Cependant quand une place de l'Academie Françoiſe eſt à remplir, quel eſt notre embarras ? C'eſt le nombre des bons Sujets. Nous perdons Monſieur le Duc de la Force qui joignoit à une grande naiſſance, & à une grande dignité, plus de goût pour toute ſorte de litterature que la naiſſance & les dignités n'en ſouffrent ordinairement, & même plus de talens qu'il n'oſoit en laiſſer voir, & auſſi-tôt notre choix eſt balancé entre pluſieurs hommes, tous recommandables par différens endroits, & dont le nombre eſt ſi grand par rapport à l'eſpece dont ils ſont, qu'il fait preſque une foule. Vous avés été choiſi, MONSIEUR, mais dans la ſuite vous vous donnerés vous même pour Confreres ceux qui ont été vos Rivaux, & cette rivalité vous déterminera en leur faveur.

Ç'a été votre belle Traduction de la Jeruſalem du Taſſe qui a brigué nos voix. La renommée n'a encore depuis trois mille ans conſacré que trois noms dans le genre du Poëme Epique, & le nom du Taſſe eſt le troiſiéme. Il faut

que les Nations les plus jalouſes de leur gloire, les plus fieres de leurs ſuccès dans toutes les autres productions de l'eſprit, cedent cet honneur à l'Italie.

Mais il arrive le plus ſouvent que les noms ſont ſans comparaiſon plus connus que les Ouvrages qui ont fait connoître les noms ; les Auteurs célebres des Siécles paſſés reſſemblent à ces Rois d'Orient que leurs Peuples ne voyent preſque jamais, & dont l'autorité n'en eſt pas moins reverée. Vous avés appris aux François combien étoit eſtimable ce Poëte Italien qu'ils eſtimoient déja tant ; dès qu'il a parlé par votre bouche, il a été reçu par tout, par tout il a été applaudi, les hommes ont trouvé dans ſon Ouvrage tout le grand du Poëme Epique, & les femmes tout l'agréable du Roman. L'envie & la critique n'ont pas eu la reſſource de pouvoir attribuer ce grand ſuccès aux ſeules beautés du Taſſe, il perdoit les charmes de la Poëſie, il perdoit les graces de ſa langue, il perdoit tout, ſi vous ne l'euſſiés dédommagé ; le grand, l'agréable tout eût diſparu par un ſtile, je ne dis pas, foible & commun, mais peu élevé &

peu élegant. Auſſi le Public a-t il bien ſçû démeler ce qui vous appartenoit, & vous donner vos loüanges à part. Sa voix qui doit toujours prevenir les nôtres, vous indiqua dès-lors à l'Academie.

Voilà votre titre, MONSIEUR, & nous ne contons pas la protection que vous avés d'un Prince, la ſeconde tête de l'Etat. Ces grandes protections ſont une parure pour le mérite, mais elles n'en ſont pas un, & quand on veut les employer dans toute leur force, quand on ne veut pas qu'elles trouvent de reſiſtance, oſons le dire, elles deshonorent le mérite lui-même. Tous les ſuffrages auront été unanimes, mais quelle triſte unanimité ! On aura été d'accord, non à préferer celui qu'on nomme, mais à redouter ſon Protecteur. Pour vous, MONSIEUR, vous avés le bonheur d'appartenir à un Prince dont la moderation, dont l'amour pour l'ordre & pour la regle, qualités ſi rares & ſi heroïques dans ceux de ſon rang, vous ont ſauvé l'inconvenient d'être protegé avec trop de hauteur, & appuyé d'un excès d'autorité qui fait tort ; nous

avons senti qu'il ne permettoit pas à son grand Nom d'avoir tout son poids naturel, & le moyen d'en douter après qu'il avoit declaré expressément qu'il aimoit mieux que sa recommandation fût sans effet, que de gêner la liberté de l'Academie ? Il sçavoit, j'en conviens, qu'il pouvoit se fier à vos talens, & à la connoissance que nous en avions, mais un autre en eût été d'autant plus imperieux, qu'il eût été armé de la raison, & de la justice. Nous avons droit d'esperer, ou plutôt nous devons absolument croire qu'un exemple parti de si haut sera désormais une Loi, & votre Election aura eu cette heureuse circonstance, d'affermir une liberté qui nous est si nécessaire, & si précieuse.

J'avouerai cependant, & peut-être, Monsieur, ceci ne devroit-il être qu'entre vous & moi, que mon suffrage pourroit n'avoir pas été tout-à-fait aussi libre que ceux du reste de l'Academie. Vous sçavés qui m'a parlé pour vous. On en est quitte envers la plus haute naissance pour les respects qui lui sont dûs, mais la beauté & les graces qui se joignent à cette naissance ont des

droits encore plus puiſſants, & principalement les graces d'une ſi grande jeuneſſe qu'on ne peut guere les accuſer d'aucun deſſein de plaire, quoique ce deſſein même fût une faveur.

Quel agréable emploi que celui dont vous êtes chargé ! Vous donnés à deux jeunes Princeſſes toutes les connoiſſances qui leur conviennent ; en même tems que les charmes de leur perſonne croîtront ſous vos yeux, ceux de leur eſprit croîtront auſſi par vos ſoins, & je puis vous annoncer de plus que les inſtructions qu'elles recevront de vous, ne vous ſeront pas inutiles à vous même, & qu'elles vous en rendront d'autres à leur tour. La néceſſité de vous accommoder à leur âge, & à leur délicateſſe naturelle vous accoutumera à dépouiller tout ce que vous leur apprendrés d'une ſechereſſe, d'une dureté trop ordinaires au ſçavoir ; & d'un autre côté les Perſonnes de ce rang, quand elles ſont nées avec de l'eſprit, ont une langue particuliere, des expreſſions, des tours que les Sçavans ſeroient trop heureux de pouvoir étudier chés elles. Pour les recherches laborieuſes, pour la ſolidité du raiſonne-

ment, pour la force, pour la profondeur, il ne faut que des hommes ; pour une élegance naïve, pour une simplicité fine & piquante, pour le sentiment délicat des convenances, pour une certaine fleur d'esprit, il faut des hommes polis par le commerce des femmes. Il y en a plus en France que par tout ailleurs, graces à la forme de notre societé, & de-là nous viennent des avantages, dont les autres Nations tâcheront inutilement ou de rabaisser, ou de se dissimuler le prix. La perfection en tout genre consiste dans un mélange juste de qualités opposées, dans une réunion heureuse qui s'en fait malgré leur opposition ; l'Eloquence & la Poësie demandent de la vivacité & de la sagesse, de la délicatesse & de la force, & il arrive que l'esprit François, auquel les hommes & les femmes contribuent assés également, est un resultat plus accompli de différens caracteres. L'Academie croira avoir bien rempli sa destination, si par ses soins, & par ses exemples elle réussit à perfectionner ce goût & ce ton, qui nous sont particuliers, peut-être même suffira-t-il qu'elle les maintienne.

RÉPONSE

De Monsieur DE FONTENELLE, *à Monsieur l'*EVESQUE DE LUÇON, *lorsqu'il fut reçû à l'Académie Françoise le 6 Mars* 1732.

MONSIEUR,

IL arrive quelquefois que sans examiner les motifs de notre conduite, on nous accuse d'avoir dans nos élections beaucoup d'égard aux noms & aux dignités, & de songer du moins autant à décorer notre Liste qu'à fortifier solidement la Compagnie. Aujourd'hui nous n'avons point cette injuste accusation à craindre ; il est vrai que vous portés un beau nom, il est vrai que vous êtes revêtu d'une dignité respectable ; on ne nous reprochera cependant ni l'un ni l'autre. Le nom vous

donneroit preſque un droit héréditaire, la dignité vous a donné lieu de fournir vos véritables titres, ces Ouvrages où vous avés traité des matieres, qui, très-épineuſes par elles-mêmes, le ſont devenuës encore davantage par les circonſtances preſentes. Beaucoup d'autres Ouvrages du même genre ont eſſuyé de violentes attaques, dont les vôtres ſe ſont garantis par eux-mêmes, mais, ce qu'il nous appartient le plus particulierement d'obſerver, il y regne cette beauté de ſtile, ce génie d'éloquence dont nous faiſons notre principal objet.

Nous voyons déja combien notre choix eſt applaudi par ce monde plus poli & plus délicat, qui peut-être ne ſçait pas trop en quoi conſiſte notre mérite Academique, mais qui ſe connoît bien en eſprit. Ce monde, où vous êtes né, & où vous avés vécu, ne ſe laſſe point de vanter les agrémens de votre converſation & les charmes de votre ſocieté. Nous croirons aiſément que ces louanges vous touchent peu, ſoit par l'habitude de les entendre, ſoit parce que la gravité de votre caractere peut vous les faire mépriſer,

mais l'Academie eſt bien aiſe que ſes membres les méritent, elle que ſon nom d'Academie Françoiſe engage à cultiver ce qui eſt le plus particulier aux François, la politeſſe & les agrémens.

Ici, MONSIEUR, je ne puis réſiſter à la vanité de dire que vous n'avés pas dédaigné de m'admettre au plaiſir que votre commerce faiſoit à un nombre de perſonnes mieux choiſies, & je rendrois graces avec beaucoup de joye au Sort qui m'a mis en place de vous en marquer publiquement ma reconnoiſſance, ſi ce même Sort ne me chargeoit auſſi d'une autre fonction très-douloureuſe & très-pénible.

Il faut que je parle de votre illuſtre Prédéceſſeur, d'un ami qui m'étoit extrêmement cher, & que j'ai perdu; il faut que j'en parle, que j'appuye ſur tout ce qui cauſe mes regrets, & que je mette du ſoin à rendre la playe de mon cœur encore plus profonde. Je conviens qu'il y a toujours un certain plaiſir à dire ce que l'on ſent, mais il faudroit le dire dans cette Aſſemblée d'une maniere digne d'elle, & digne du ſujet, & c'eſt à quoi je ne crois pas

pouvoir ſuffire, quelque aidé que je ſois par un tendre ſouvenir, par ma douleur même, & par mon zéle pour la mémoire de mon ami.

Le plus ſouvent on eſt étrangement borné par la Nature. On ne ſera qu'un bon Poëte, c'eſt être déja aſſés réduit, mais de plus on ne le ſera que dans un certain genre, la Chanſon même en eſt un où l'on peut ſe trouver renfermé. M. de la Motte a traité preſque tous les genres de Poëſie. L'Ode étoit aſſés oubliée depuis Malherbe, l'élevation qu'elle demande, les contraintes particulieres qu'elle impoſe, avoient cauſé ſa diſgrace, quand un jeune Inconnu parut ſubitement avec des Odes à la main, dont pluſieurs étoient des Chefs-d'œuvres, & les plus foibles avoient de grandes beautés. Pindare dans les ſiennes eſt toujours Pindare, Anacreon toujours Anacreon, & ils ſont tous deux très-oppoſés. M. de la Motte après avoir commencé par être Pindare, ſçut devenir Anacreon.

Il paſſa au Theatre Tragique, & il y fut univerſellement applaudi dans trois Piéces de Caracteres différens. Les Ma-

chabées ont le ſublime & le majeſtueux qu'exige une Religion divine, Romulus repréſente la grandeur Romaine naiſſante, & mêlée de quelque férocité, Inés de Caſtro exprime les ſentimens les plus tendres, les plus touchans, les plus adroitement puiſés dans le ſein de la nature. Auſſi l'Hiſtoire du Theatre n'a-t-elle point d'exemple d'un ſuccès pareil à celui d'Inés. C'en eſt un grand pour une Piéce que d'avoir attiré une fois chacun de ceux qui vont aux Spectacles, Inés n'a peut-être pas eu un ſeul Spectateur qui ne l'ait été qu'une fois. Le deſir de la voir rénaiſſoit après la curioſité ſatisfaite.

Un autre Theatre a encore plus ſouvent occupé le même Auteur, c'eſt celui où la Muſique s'uniſſant à la Poëſie la pare quelquefois, & la tient toujours dans un rigoureux eſclavage. De grands Poëtes ont fierement mépriſé ce genre, dont leur génie trop roide & trop inflexible les excluoit; & quand ils ont voulu prouver que leur mépris ne venoit pas d'incapacité, ils n'ont fait que prouver par des efforts malheureux, que c'eſt un genre très-difficile. M. de la Motte eût été auſſi en droit de le mépriſer, mais il a fait mieux,

mieux, il y a beaucoup réussi. Quelques-unes de ses Piéces, car, fussent-elles toutes d'un mérite égal, le succès dépend ici du concours de deux succès, l'Europe Galante, Issé, le Carnaval & la Folie, Amadis de Grece, Omphale, dureront autant que le Theatre pour lequel elles ont été faites, & elles feront toujours partie de ce corps de réserve qu'il se menage pour ses besoins.

Dans d'autres genres, que M. de la Motte a embrassés aussi, il n'a pas reçû les mêmes applaudissemens. Lorsque ses premiers Ouvrages parurent, il n'avoit point passé par de foibles essais, propres seulement à donner des espérances, on n'étoit point averti, & on n'eut pas le loisir de se précautionner contre l'admiration. Mais dans la suite on se tint sur ses gardes, on l'attendoit avec une indisposition secrette contre lui, il en eût coûté trop d'estime pour lui rendre une justice entiere. Il fit une Iliade, en suivant seulement le plan général d'Homere, & on trouva mauvais qu'il touchât au divin Homere sans l'adorer. Il donna un recuëil de Fables, dont il avoit inventé la plupart des sujets; & on demanda

pourquoi il faiſoit des Fables après la Fontaine. Sur ces raiſons on prit la réſolution de ne lire ni l'Iliade, ni les Fables, & de les condamner.

Cependant on commence à revenir peu à peu ſur les Fables, & je puis être témoin qu'un aſſés grand nombre de perſonnes de goût avoüent qu'elles y trouvent une infinité de belles choſes; car on n'oſe encore dire qu'elles ſont belles. Pour l'Iliade, elle ne paroît pas juſqu'ici ſe relever, & je dirai le plus obſcurément qu'il me ſera poſſible, que le défaut le plus eſſentiel qui l'en empêche, & peut-être le ſeul, c'eſt d'être l'Iliade. On lit les Anciens par une eſpece de devoir, on ne lit les Modernes que pour le plaiſir, & malheureuſement un trop grand nombre d'Ouvrages nous ont accoutumés à celui des lectures intéreſſantes.

Dans la grande abondance de preuves que je puis donner de l'étenduë & de la varieté du talent de M. de la Motte, je néglige des Comedies, qui, quoi qu'en Proſe, appartiennent au génie Poëtique, & dont l'une a été tout nouvellement tirée de ſon premier état de Proſe, pour être élevée

à la dignité de Piéce en Vers, ſi cependant c'étoit une dignité ſelon lui, mais enfin c'étoit toujours un nouveau ſtile, auquel il ſçavoit ſe plier.

Cette eſpece de dénombrement de ſes Ouvrages Poëtiques ne les comprend pas encore tous. Le Public ne connoît ni un grand nombre de ſes Pſeaumes, & de ſes Cantates ſpirituelles, ni des Eglogues qu'il renfermoit, peut être par un principe d'amitié pour moi, ni beaucoup de Piéces galantes, enfantées par l'Amour; mais par un Amour d'une eſpece ſinguliere, pareil à celui de Voiture pour Mademoiſelle de Rambouïllet, plus parfaitement privé d'eſpérance, s'il eſt poſſible, & ſans doute infiniment plus diſproportionné. Il n'a manqué à un Poëte ſi univerſel qu'un ſeul genre, la Satire, & il eſt plus glorieux pour lui qu'elle lui manque, qu'il ne l'eſt d'avoir eu tous les autres genres à ſa diſpoſition.

Malgré tout cela, M. de la Motte, n'étoit pas Poëte, ont dit quelques-uns, & mille Echos l'ont repeté. Ce n'étoit point un enthouſiaſme involontaire qui le ſaiſît, une fureur divine

qui l'agitât ; c'étoit seulement une volonté de faire des Vers, qu'il exécutoit, parce qu'il avoit beaucoup d'esprit. Quoi ! Ce qu'il y aura de plus estimable en nous, sera-ce donc ce qui dépendra le moins de nous, ce qui agira le plus en nous sans nous mêmes, ce qui aura le plus de conformité avec l'instinct des animaux, car cet enthousiasme, cette fureur bien expliqués, se réduiront à de véritables instincts ? Les Abeilles font un Ouvrage bien entendu, à la vérité, mais admirable seulement en ce qu'elles le font sans l'avoir médité & sans le connoître. Est-ce là le modele que nous devons nous proposer, & serons-nous d'autant plus parfaits, que nous en approcherons davantage ? Vous ne le croyés pas, MESSIEURS, vous sçavés trop qu'il faut du talent naturel pour tout, de l'enthousiasme pour la Poësie ; mais qu'il faut en même tems une Raison qui préside à tout l'Ouvrage, assés éclairée pour sçavoir jusqu'où elle peut lâcher la main à l'enthousiasme, & assés ferme pour le retenir quand il va s'emporter. Voilà ce qui rend un grand Poëte si rare ; il se forme de deux

contraires heureuſement unis dans un certain point, non pas tout-à-fait indiviſible, mais aſſés juſte. Il reſte un petit eſpace libre, où la différence des goûts aura quelque jeu. On peut deſirer un peu plus, ou un peu moins; mais ceux qui n'ont pas formé le deſſein de chicaner le mérite, & qui veulent juger ſainement, n'inſiſtent guere ſur ce plus ou ce moins qu'ils deſireroient, & l'abandonnent, ne fût-ce qu'à cauſe de l'impoſſibilité de l'expliquer.

Je ſçai ce qui a le plus nui à M. de la Motte. Il prenoit ſouvent ſes idées dans des ſources aſſés éloignées de celle de l'Hippocrene, dans un fond peu connu de réflexions fines & délicates, quoique ſolides; en un mot, car je ne veux rien diſſimuler, dans la Métaphyſique même, & dans la Philoſophie. Quantité de gens ne ſe trouvoient plus en Pays de connoiſſance, parce qu'ils ne voyoient plus Flore & les Zephirs, Mars & Minerve, & tous ces autres agréables, & faciles riens de la Poëſie ordinaire. Un Poëte ſi peu frivole, ſi fort de choſes, ne pouvoit pas être un Poëte, accuſation plus injurieuſe à la Poëſie qu'à lui. Il s'eſt répandu depuis

un tems un esprit Philosophique presque tout nouveau, une lumiere qui n'avoit guere éclairé nos Ancêtres, & je ne puis nier aux ennemis de M. de la Motte, qu'il n'eût été vivement frappé de cette lumiere, & n'eût saisi avidement cet esprit. Il a bien sçu cueillir les fleurs du Parnasse; mais il y a cueilli aussi, ou plutôt il y a fait naître des fruits, qui ont plus de substance que ceux du Parnasse n'en ont communément. Il a mis beaucoup de raison dans ses Ouvrages, j'en conviens, mais il n'y a pas mis moins de feu, d'élevation, d'agrément, que ceux qui ont le plus brillé par l'avantage d'avoir mis dans les leurs moins de raison.

Parlerai-je ici de cette foule de Censeurs que son mérite lui a faits? Seconderai-je leurs intentions en leur aidant à sortir de leur obscurité? Non, MESSIEURS, non, je ne puis m'y résoudre; leurs traits partoient de trop bas pour aller jusqu'à lui. Laissons-les joüir de la gloire d'avoir attaqué un grand nom, puisqu'ils n'en peuvent avoir d'autre; laissons-les joüir du vil profit qu'ils en ont esperé, & que quelques-uns cherchoient à accroître par un re-

tour reglé de critiques injurieuſes. Je ſçai cependant que même en les mépriſant, car on ne peut s'en empêcher, on ne laiſſe pas de recevoir d'eux quelques impreſſions, on les écoute, quoiqu'on ne l'oſe le plus ſouvent, du moins ſi on a quelque pudeur, qu'après s'en être juſtifié par convenir de tous les titres odieux qu'ils méritent. Mais toutes ces impreſſions qu'ils peuvent produire, ne ſont que très-paſſageres, nulle force n'égale celle du Vrai. Le nom de M. de la Motte vivra, & ceux de ſes injuſtes Cenſeurs commencent déja à ſe précipiter dans l'éternel oubli qui les attend.

Quand on a été le plus avare de loüanges ſur ſon ſujet, on lui a accordé un premier rang dans la Proſe pour ſe diſpenſer de lui en donner un pareil dans la Poëſie; & le moyen qu'il n'eût pas excellé en Proſe, lui qui avec un eſprit nourri de réflexions, plein d'idées bien ſaines & bien ordonnées, avoit une force, une nobleſſe, & une élegance ſinguliere d'expreſſion, même dans ſon diſcours ordinaire!

Cependant cette beauté d'expreſſion, ces réflexions, ces idées, il ne

les devoit presque qu'à lui-même. Privé dès sa jeunesse de l'usage de ses yeux & de ses jambes, il n'avoit pû guere profiter, ni du grand commerce du monde, ni du secours des Livres. Il ne se servoit que des yeux d'un Neveu, dont les soins constans & perpetuels pendant vingt-quatre années, qu'il a entierement sacrifiées à son Oncle, méritent l'estime, & en quelque sorte la reconnoissance de tous ceux qui aiment les Lettres, ou qui sont sensibles à l'agréable spectacle que donnent des devoirs d'amitié bien remplis. Ce qu'on peut se faire lire ne va pas loin; & M. de la Motte étoit donc bien éloigné d'être sçavant; mais sa gloire en redouble. Il seroit lui-même dans la dispute des Anciens & des Modernes un assés fort argument contre l'indispensable nécessité dont on prétend que soit la grande connoissance des Anciens, si ce n'est qu'on pourroit fort légitimement répondre qu'un homme si rare ne tire pas à conséquence.

Dans les grands Hommes, dans ceux sur tout qui en méritent uniquement le titre par des talens, on voit briller vivement ce qu'ils sont, mais on

on ſent auſſi, & le plus ſouvent ſans beaucoup de recherche, ce qu'ils ne pourroient pas être; les dons les plus éclatans de la Nature ne ſont guere plus marqués en eux que ce qu'elle leur a refuſé. On n'eût pas facilement découvert de quoi M. de la Motte étoit incapable. Il n'étoit ni Phiſicien, ni Geometre, ni Theologien; mais on s'appercevoit que pour l'être, & même à un haut point, il ne lui avoit manqué que des yeux, & de l'étude. Quelques idées de ces differentes Sciences qu'il avoit recueillies çà & là, ſoit par un peu de lecture, ſoit par la converſation d'habiles gens, avoient germé dans ſa tête, y avoient jetté des racines, & produit des fruits, ſurprenans par le peu de culture qu'ils avoient couté. Tout ce qui étoit du reſſort de la raiſon étoit du ſien; il s'en emparoit avec force, & s'en rendoit bien-tôt maître. Combien ces talens particuliers, qui ſont des eſpeces de priſons, ſouvent fort étroites, d'où un genie ne peut ſortir, ſeroient-ils inferieurs à cette raiſon univerſelle, qui contiendroit tous les talens, & ne ſeroit aſſujettie par aucun, qui d'elle-même ne

ſeroit déterminée à rien, & ſe porteroit également à tout?

L'étenduë de l'eſprit de M. de la Motte embraſſoit juſqu'aux agrémens de la converſation, talent dont les plus grands Auteurs, les plus agreables même dans leurs Ouvrages, ont été ſouvent privés, à moins qu'ils ne redevinſſent en quelque ſorte agreables par le contraſte perpetuel de leurs Ouvrages, & d'eux-mêmes. Pour lui il apportoit dans le petit nombre de ſes Sociétés, une gayeté ingenieuſe, fine & féconde, dont le mérite n'étoit que trop augmenté par l'état continuel de ſouffrance où il vivoit.

Il n'y a jamais eu qu'une voix à l'égard de ſes mœurs, de ſa probité, de ſa droiture, de ſa fidelité dans le commerce, de ſon attachement à ſes devoirs; ſur tous ces points la louange a été ſans reſtriction, peut-être parce que ceux qui ſe piquent d'eſprit ne les ont pas jugés aſſés importans, & n'y ont pas pris beaucoup d'interêt. Mais je dois ajouter ici qu'il avoit les qualités de l'ame les plus rarement unies à celles de l'eſprit dans les plus grands Heros des Lettres. Ils ſont ſujets, ou à une

baſſe jalouſie qui les dégrade, ou à un orgueil qui les dégrade encore plus en les voulant trop élever. M. de la Motte approuvoit, il louoit avec une ſatisfaction ſi vraie, qu'il ſembloit ſe complaire dans les talens d'autrui. Il eût acquis par-là le droit de ſe louer lui-même, ſi on pouvoit l'acquerir. Ce n'eſt pas que les défauts lui échapaſſent; & comment l'auroient-ils pû? Mais il n'étoit pas touché de la gloire facile, & pourtant ſi recherchée, de les découvrir, & encore moins de celle d'en publier la découverte. Severe dans le particulier pour inſtruire, il étoit hors de-là très-indulgent pour encourager. Il n'avoit point établi dans ſa tête ſon ſtile pour regle de tous les autres ſtiles; il ſçavoit que le Beau ou l'Agréable ſont rares, mais non pas uniques; ce qui étoit le moins ſelon ſes idées particulieres, n'en avoit pas moins droit de le toucher, & il ſe preſentoit à tout, bien exemt de cette injuſtice du cœur, qui borne & qui reſſerre l'eſprit. Auſſi étoit-ce du fond de ſes ſentimens qu'il ſe répandoit ſur ſes principaux Ecrits une certaine odeur de vertu, délicieuſe pour ceux qui en peuvent être frappés

Qu'un Auteur qui se rend aimable dans ses Ouvrages est au-dessus de celui qui ne sçait que s'y rendre admirable !

Un des plus celebres incidens de la Querelle sur Homere, fut celui où l'on vit paroître dans la Lice, d'un côté le Sçavoir, sous la figure d'une Dame Illustre, de l'autre l'Esprit, je ne veux pas dire la Raison, car je ne prétens point toucher au fond de la Dispute, mais seulement à la maniere dont elle fut traitée. Envain le Sçavoir voulut se contraindre à quelques dehors de moderation, dont notre Siécle impose la necessité, il retomba malgré lui dans son ancien stile, & laissa échapper de l'aigreur, de la hauteur, & de l'emportement. L'Esprit au contraire fut doux, modeste, tranquille, même enjoué, toujours respectueux pour le vénérable Sçavoir, & encore plus pour celle qui le representoit. Si M. de la Motte eût pris par art le ton qu'il prit, il eût fait un chef-d'œuvre d'habileté ; mais les efforts de l'art ne vont pas si loin, & son caractere naturel eut beaucoup de part à la victoire complette qu'il remporta.

Je sens bien, MESSIEURS, que je

viens de faire un Eloge peu vraiſemblable, & je ne crains pas cependant que l'amitié m'ait emporté au-delà du vrai; je crains ſeulement qu'elle ne m'ait pas inſpiré aſſés heureuſement, ou ne m'ait engagé à un trop long Diſcours. Si M. de la Motte étoit encore parmi nous, & que je me fuſſe échappé à parler auſſi long tems, je le prierois de terminer la Séance ſelon ſa coutume, par quelqu'une de ſes productions, & vous ne vous ſeriés ſéparés qu'en applaudiſſant, ainſi que vous avés fait tant de fois. Mais nous ne le poſſedons plus, & il faut bien que nous nous attendions à le regretter ſouvent.

LETTRE

De Monsieur DE FONTENELLE *à Messieurs les Auteurs du Journal des Sçavans.*

MESSIEURS,

ON a mis à la tête d'une nouvelle Edition des Œuvres de M. Boileau Despreaux en 1740, *Bolœana ou Entretiens de M. de Monchesnay avec l'Auteur.* Il y a dans ce *Bolœana* quelques endroits que je me crois obligé de relever, parce qu'ils attaquent injustement un nom illustre, & qui doit m'être extrêmement cher. Je vous demande en grace, Messieurs, que ce que j'ai à dire sur ce sujet paroisse dans votre Journal, qui me donnera auprès du Public un passeport favorable.

Voici comme parle M. Despreaux dans le *Bolœana*, p. xvij. *Tout ce qui s'est*

trouvé de passable dans Bellerophon, c'est à moi qu'on le doit. Lulli étoit pressé par le Roi de lui donner un Spectacle ; Corneille lui avoit fait, disoit-il, *un Opera où il ne comprenoit rien, il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire, Monsieur, que voulés-vous dire par ces vers ? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je ? à quoi bon ces paroles qui ne signifient rien ? Ainsi l'Opera fut reformé, presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lulli crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille ; il voulut me conter trois cens Louis. Je lui dis, Monsieur, êtes-vous assés neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages ? comment donc voulés-vous que je tire tribut de ceux d'autrui ? Là-dessus il m'offrit pour moi & pour toute ma posterité une Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera ; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'est que je verrois son Opera pour mon argent.*

La Piece de Bellerophon fut jouée quinze mois durant.

Ne serés-vous point trop étonnés, Messieurs, si je vous dis bien nettement & bien positivement, qu'à l'exception

du Prologue, d'un morceau fameux qui ouvre le quatriéme Acte, *Quel spectacle charmant pour mon cœur amoureux*, &c. & de ce qu'on appelle dans les Opera *Canevas*, de petits vers faits sur les airs, & qu'on met dans les Divertissemens, il ne peut pas y avoir un mot de M. Despreaux dans tout Bellerophon, c'est-à-dire, dans toutes les Scenes? Je le dis à vous, Messieurs, & au Public, parce que je le sçai de l'Auteur même, qui n'est point M. Corneille, qui est encore vivant, & qui se declarera s'il le faut. Comme il ne veut avancer que ce qu'il sçait bien surement, il n'a pas une certitude si absoluë sur les endroits qui viennent d'être exceptés.

Si vous me demandés d'où peut venir la differente certitude de cet Auteur sur les differentes parties d'un même Ouvrage; voici le fait un peu mieux developpé. Il n'est pas fort interessant par lui-même, mais il semble qu'il le devienne un peu par les circonstances presentes.

M. de Lulli fatigué du déchaînement continuel de M. Despreaux & de tous ses amis contre les Opera de Quinault, dont il n'avoit jamais senti, ou

pour en parler plus moderément, voulu sentir le talent singulier en ce genre, dont il étoit le créateur, craignant aussi que la recette de son Theatre n'en souffrît, abandonna M. Quinault, & pria M. Thomas Corneille de lui faire un Opera, sur lequel il demandoit la permission de consulter M. Despreaux, pour tâcher de lui fermer enfin la bouche. M. Corneille ne goutoit pas trop cette sorte de travail, il s'avisa de mettre en sa place, mais sans en rien dire, un jeune homme qui étoit en Province. Il lui envoya le Plan de Bellerophon, qui avoit été montré à M. Despreaux, & où il est vrai que le nom du Magicien Amisodar, qui est heureux & sonore, fut fourni par lui. Le jeune Auteur executa tout ce Plan dans sa Province, & il ne toucha pas aux Canevas, qui ne pouvoient se faire qu'à Paris de concert avec le Musicien, parce que les paroles y sont assujetties à des airs de mouvement, placés dans les Divertissemens. Tout le reste est de lui seul, hormis les endroits qui ont été marqués; mais il n'y a nulle apparence que M. Despreaux ait eu la moindre part à ces endroits-là, & quand il les reven-

diqueroit positivement, on ne le croiroit pas, si l'on connoissoit son stile. Pour M. Corneille, il permit à l'Auteur caché de se découvrir, & de se vanter s'il vouloit, & il lui eût laissé volontiers jusqu'au Plan de la Piece. Son extrême modestie, que je ne prétens pas exalter par un si petit sujet, a été très-connuë, & elle a beaucoup relevé tout ce qu'il avoit d'ailleurs de mérite & de talens. Si l'on avoit de lui un Corneliana, il feroit un beau contraste avec le Bolœana.

Le recit de M. Despreaux insinuë que M. Corneille avoit porté à Lulli un Opera tout fait, & dit nettement que cet Opera étoit si mauvais que Lulli *auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit*, que les vers en étoient si obscurs que M. Despreaux en demandoit avec *sa cordialité ordinaire* l'explication, que M. Corneille son humble Disciple lui donnoit, après quoi il corrigeoit, & qu'ainsi l'Opera fut *reformé presque d'un bout à l'autre.*

Et moi je réponds *très-cordialement* à M. Despreaux que la Piece fut envoyée de Province à Paris Acte par Acte, que si le premier Acte eût été en stile d'Ex-

ploit, jamais Lulli n'en auroit demandé un second, que les vers envoyés de Province sont demeurés tels qu'ils en ont été envoyés à quelques changemens près legers & rares, faits en faveur du chant, & que jamais ces vers-là n'ont été blâmés par l'obscurité. On peut, si l'on veut, recommencer à les examiner sur ce point; à en croire le narré de M. Despreaux, il auroit fallu faire une refonte generale de cette malheureuse Poësie, & il ne seroit pas possible qu'elle ne se sentît encore beaucoup d'avoir été galimatias dans son origine.

Lulli, dit M. Despreaux, *crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la retribution de Corneille, & voulut me conter trois cens Louis.* La réponse fut telle qu'elle devoit être, M. Despreaux n'avoit garde de prendre une retribution d'Ouvrages qu'il avouoit être d'*autrui.* Mais il reste une difficulté qui ne paroît pas mépriſable; je sçai, mais très-certainement, que le même Lulli conta la même somme à M. Corneille, il vouloit donc payer deux fois; payer six cens Louis au lieu de trois cens que lui avoit couté jusque-là chaque Opera de

Quinault, je laisse à juger de la vraisemblance.

On pourra trouver aussi que l'offre *de la Loge annuelle & perpetuelle à l'Opera pour lui & pour toute sa posterité*, pêche beaucoup par le même endroit. Quoi? Lulli trouveroit si merveilleuses les paroles de Bellerophon? il lui en avoit pourtant déja passé par les mains beaucoup d'autres, qui assurément valoient mieux, & il s'y connoissoit. Quoi? il vouloit acheter si cher la simple inspection de M. Despreaux sur les Opera futurs? Mais le fait est qu'après Bellerophon il retourna aussi-tôt à ce Quinault si mepriſé par Despreaux, & ne s'en détacha plus, & eut grande raison. En effet je sçai très-bien, car c'est toujours ici ma façon de sçavoir, que M. Lulli ne fut nullement content des idées & des vûës que M. Despreaux proposoit sur tout ce qui appartient à la conduite du Theatre, à la maniere de préparer, d'ordonner, de filer les Scenes, *&c.* Il ne s'agissoit point-là de donner des ridicules, il n'étoit point dans son élement.

Il y étoit si peu, qu'il a honoré un endroit de Bellerophon d'une louange

peu convenable & beaucoup trop forte. Après avoir dit avant ce grand morceau qu'on a transcrit ici, que les Opera *parlent proprement le langage de la débauche, & point du tout celui de la passion,* il ajoute, *je n'ai vû que dans Bellerophon quelques traits qui marquent un peu de passion.*

L'amour trop heureux s'affoiblit,
Mais l'amour malheureux s'augmente.

Quelle gloire pour le veritable Auteur de ces vers-là, qui après avoir vû Cadmus, Alceste, Thesée, Atis & Isis où il n'y avoit point de traits de passion, a trouvé le secret d'en mettre quelques-uns dans son Opera ! Disons encore plus à son honneur, M. Despreaux ne donne pas seulement cette préference à Bellerophon sur les Opera qui l'ont précedé, mais sur tous ceux qui l'ont suivi, soit de Quinault, soit de plusieurs autres, jusqu'en 1711, époque de la mort de M. Despreaux, car l'expression est tout-à-fait generale, & on peut entendre que de tous les Opera qui ont paru jusqu'en 1711, Bellerophon *est le seul où il y ait quelques traits de passion.* Serieusement cette excessive prédilection de M. Des-

preaux pour Bellerophon marqueroit qu'il y a eu beaucoup de part, & on conjectureroit même légitimement que ces Vers ſont de lui, puiſqu'il les a loués, ſi le contraire n'étoit bien certain.

Au fond ces deux Vers ne ſont pas proprement un trait de paſſion, mais une reflexion de perſonne paſſionnée, & même ſi l'on vouloit, de perſonne qui ne le ſeroit point.

Ces Vers-ci du même Bellerophon,

Qu'il eſt doux de trouver dans un Amant qu'on aime
Un Epoux que l'on doit aimer!

vaudroient peut-être mieux dans le même genre, mais un grand nombre d'autres Opera, & ſur-tout ceux de Quinault, auroient fourni beaucoup d'autres traits & meilleurs à quelqu'un qui n'auroit pas dédaigné de s'inſtruire un peu ſur cette matiere avant que d'en parler.

Je ſens, Meſſieurs, que me voilà deſcendu à des bagatelles indignes de votre Journal, je vous en demande pardon, mais je ne vais me relever que trop par une plainte des plus graves.

M. Deſpreaux dit p. lv. que *Thomas Corneille n'a jamais pu rien faire de raiſonnable*, & donne pour toute preuve deux Vers tirés de deux differentes Pieces, dont l'un eſt,

Le crime fait la honte, & non pas l'echaffaut.

& l'autre,

Je la tuë, & c'eſt vous qui me le faites faire.

Le premier a un ſens louche & eſt une eſpece de galimatias, dit M. Deſpreaux. Il eſt vrai ſeulement que le Vers eſt un peu louche pour un Grammairien vetilleux, mais à ce petit défaut près, il eſt très-beau, d'un ſens fort net & bien éloigné du galimatias.

Le ſecond *donne beau jeu à tous les plaiſans du Parterre*, cela eſt vrai, & ils ont d'autant plus beau jeu que M. Deſpreaux leur fait l'honneur de ſe mettre de leur nombre.

Je crois deviner la ſource de ſon extrême injuſtice dans le jugement qu'on vient de voir. Il étoit grand & excellent Verſificateur, pourvû cependant que cette louange ſe renferme dans ſes beaux jours, dont la difference avec les autres eſt bien marquée, & faiſoit ſou-

vent dire *Hélas !* & *Hola !* Mais il n'étoit pas grand Poëte, ſi l'on entend par ce mot, comme on le doit, celui qui fait, qui invente, qui crée. La vraie Poëſie d'une Piece de Theatre, c'eſt toute ſa conſtitution inventée & créée, les Vers n'en ſont qu'un ornement, quoique d'un grand prix, & Polieucte ou Cinna en Proſe ſeroient encore d'admirables productions d'un Poëte. M. Deſpreaux ne l'eſt point à cet égard, ou s'il l'eſt, j'en laiſſe évaluer le degré à ſes plus grands Admirateurs. M. Corneille au contraire étoit plus grand Poëte que Verſificateur. Je ne crains point de dire, après tous ceux qui ont porté leur vûë du côté de l'Art du Theatre, qu'on lui en découvre plus qu'à ſon Aîné même, & que ſur ce point ſon exemple eſt plus inſtructif. On avouë qu'en general il a trop négligé la Verſification ; il figurera, ſi l'on veut, avec le Pouſſin excellent dans la compoſition & l'ordonnance de ſes Tableaux, mais foible dans la partie du Coloris ; malheureuſement M. Deſpreaux ſe connoiſſoit mieux en Verſification qu'en toute autre choſe, & voulant faire ſon Métier, il a attaqué

qué M. Corneille par ces endroits-là.

Mais ce Métier, qui lui étoit si cher, comment l'a-t'il fait ? car il est bon de se representer cela un peu plus en détail. Il n'a conté pour rien un grand nombre de Tragedies, telles que Stilicon, Camma, Maximien, Antiochus, Laodice, Ariane, le Comte d'Essex, *&c.* & de Comedies, comme D. Bertrand de Cigaral, le Baron d'Albikrac, l'Inconnu, *&c.* Pieces dont quelques-unes subsistent encore au Theatre avec applaudissement ; il n'a pas senti le mérite singulier de ces Pieces-là par la conduite qui y regne, non pas même celui qu'elles ont quelquefois par de beaux morceaux de Versification qu'il seroit aisé de montrer, & sur deux Vers, dont par malheur il s'en trouve un qui est beau, il prononce du haut de son Tribunal, sans aucune restriction, sans aucun adoucissement, que *Corneille n'a jamais pu rien faire de raisonnable.* Je n'attaque cet Arrêt foudroyant qu'en le repetant dans ses propres termes.

Je m'en tiens-là, Messieurs, à ce qui est purement Litteraire, & je ne dis rien des Bienseances, des Loix de la So-

ciété, des Mœurs honnêtes extrêmement bleſſées dans tout ceci. Il ne ſeroit pas impoſſible de prouver que cette Morale rigide dont M. Deſpreaux faiſoit profeſſion, s'accommode auſſi peu de ſes Satires que des Chanſons de l'Opera. Ce ſeroit même une choſe curieuſe que de bien rechercher quel caractere reſulte de tous les traits rapportés dans le *Bolœana*, qui eſt cependant un Monument élevé à ſa gloire. Mais je me renferme uniquement dans ce qui m'intereſſe, & ne me pique point de l'imiter.

Je ſuis avec reſpect, &c. P. S.

J'ai ſuppoſé, Meſſieurs, que le *Bolœana* étoit vrai, que c'étoit veritablement M. Deſpreaux qui y parloit. Si on en vouloit douter, ce que je ne crois pourtant pas qui arrive, alors ce ſeroit de l'Auteur du *Bolœana* que je me plaindrois, & tous ceux qui s'intereſſent à la memoire de M. Deſpreaux, devroient s'unir à moi, & auroient même encore d'autres plaintes à faire en leur particulier.

DISCOURS

Prononcé par Monsieur DE FONTENELLE, *Doyen & Directeur de l'Academie Françoise, à l'Ouverture de l'Assemblée publique du* 25 *Août* 1741.

MESSIEURS,

AVANT que de faire en Public les fonctions de la Place où j'ai l'honneur d'être dans ce jour solemnel, je me sens obligé à vous rendre graces de ce que j'y suis. Une Loi, toujours exactement observée, veut que ce soit le sort qui mette l'un d'entre Vous à votre tête, & vous avés voulu me déferer cette dignité indépendamment du sort, en consideration des cinquante années que je conte presentement depuis ma Reception. Un demi-Siécle passé parmi Vous, m'a fait un merite; mais je

l'avouerai, Meſſieurs, je me flatte d'en avoir encore un autre, & plus conſiderable, & qui vous a plus touchés, c'eſt mon attachement pour cette Compagnie, d'autant plus grand, que j'ai eu plus de tems pour la bien connoître. Je dirai plus, ceux qui la compoſent preſentement, je les ai vûs tous entrer ici, tous naître dans ce Monde Litteraire, & il n'y en a abſolument aucun, à la naiſſance de qui je n'aye contribué. Il m'eſt permis d'avoir pour Vous une eſpece d'amour paternel, pareil cependant à celui d'un Pere, qui ſe verroit des Enfans fort élevés au-deſſus de lui, & qui n'auroit guere d'autre gloire que celle qu'il tireroit d'eux.

Les trois âges d'Hommes que Neſtor avoit vûs, je les ai preſque vûs auſſi dans cette Academie, qui s'eſt renouvellée plus de deux fois ſous mes yeux. Combien de talens, de génies, de mérites, tous ſingulierement eſtimables en quelque point, tous différens entr'eux, ſe ſont ſuccedé les uns aux autres, & en combien de façons le tout s'eſt-il arrangé pour former un Corps également digne dans tous les tems de prétendre à l'Immortalité, ſelon qu'il

a osé le déclarer dès sa naissance ! Tantôt la Poësie, tantôt l'Eloquence, tantôt l'Esprit, tantôt le Sçavoir, ont eu la plus grande part à ce Composé, toujours égal à lui-même & toujours divers, & j'ose prédire sur la foi de ma longue experience qu'il ne dégenerera point, & soutiendra cette haute & noble prétention, dont il s'est fait un devoir.

J'ai vû aussi & de fort près, & long-tems une autre Compagnie célebre, dont je ne puis m'empêcher de parler ici, quoique sans une nécessité absoluë, mais à l'exemple de ce Nestor que je viens de nommer. Quand l'Academie des Sciences prit une nouvelle forme par les mains d'un de vos plus illustres Confreres, il lui inspira le dessein de répandre, le plus qu'il lui seroit possible, le goût de ces Sciences abstraites & élevées qui faisoient son unique occupation. Elles ne se servoient ordinairement, comme dans l'ancienne Egypte, que d'une certaine Langue Sacrée, entenduë des seuls Prêtres & de quelques Initiés ; leur nouveau Législateur vouloit qu'elles parlassent, autant qu'il se pourroit, la

Langue commune, & il me fit l'honneur de me prendre ici pour être leur Interprête, parce qu'il conta que j'y aurois reçû des leçons excellentes sur l'Art de la Parole.

Cet Art est beaucoup plus lié qu'on ne le croit peut-être avec celui de penser. Il semble que l'Academie Françoise ne s'occupe que des mots, mais à ces mots répondent souvent des idées fines & déliées, difficiles à saisir, & à rendre precisément telles qu'on les a, ou plutôt telles qu'on les sent, aisées à confondre avec d'autres par des ressemblances trompeuses, quoique très-fortes. L'établissement des Langues n'a pas été fait par des raisonnemens & des discussions Academiques, mais par l'assemblage bisarre en apparence d'une infinité de hasards compliqués; & cependant il y regne au fond une espece de Métaphisique fort subtile qui a tout conduit; non que les hommes grossiers qui la suivoient, se proposassent de la suivre, elle leur étoit parfaitement inconnuë, mais rien ne s'établissoit géneralement, rien n'étoit constamment adopté, que ce qui se trouvoit conforme aux idées naturelles

de la plus grande partie des Esprits, & c'étoit-là l'équivalent de nos Assemblées & de nos Déliberations. Elles ne font plus qu'avec assés de travail ce qui se fit alors sans aucune peine, de la même maniere à peu près qu'un Homme fait n'apprendra point sans beaucoup d'application la même Langue, qu'un Enfant aura apprise sans y penser.

Un des plus pénibles soins de l'Academie, est de développer dans notre Langue cette Métaphisique qui se cache, & ne peut être apperçûë que par des yeux assés perçans. L'esprit d'ordre, de clarté, de précision, nécessaire dans ces recherches délicates, est celui qui sera la clef des plus hautes Sciences, pourvû qu'on l'y applique de la maniere qui leur convient, & j'avois pu prendre ici quelque teinture de cet esprit, qui devoit m'aider à remplir les nouveaux devoirs dont on me chargeoit. Avec un pareil secours, ce sçavoir que les Maîtres ne communiquoient pas réellement dans leurs Ouvrages, mais qu'ils montroient seulement de loin, placé sur des hauteurs presque inaccessibles, pouvoit en descendre jusqu'à un certain point, & se

laiſſer amener à la portée d'un plus grand nombre de perſonnes.

Ainſi, Meſſieurs, car je ceſſe enfin d'abuſer des privileges de Neſtor, c'eſt l'Academie Françoiſe qui m'a formé la premiere, c'eſt elle, qui en mettant mon nom dans ſa Liſte, y a la premiere attaché une certaine prévention favorable, c'eſt elle qui m'a rendu plus ſuſceptible de l'honneur d'entrer dans de pareilles Societés, & je me tiens heureux de pouvoir aujourd'hui lui en marquer publiquement ma vive reconnoiſſance. La cérémonie du Renouvellement des Vœux au bout de cinquante ans ſe pratique dans de certains Corps; & ſi quelque choſe d'approchant étoit en uſage dans celui-ci, je deſcendrois volontiers de la premiere Place pour me remettre à celle de Récipiendaire, & y prendre de nouveau les mêmes Engagemens, que j'y pris il y a ſi long tems. Je me porterois à cette action avec d'autant plus d'ardeur, que je ſuis preſentement plus redevable que jamais à cette reſpectable Compagnie.

Fin du troiſiéme Volume.

TABLE

TABLE

Des Titres & Sujets contenus dans ce troisiéme Volume.

Histoire du Theatre François. Page 1
Vie de M. Corneille. 81
Reflexions sur la Poëtique. 127
Discours sur la Patience, qui a remporté le Prix d'Eloquence, par le Jugement de l'Academie Françoise, en l'année 1689. 209
De l'Existence de Dieu. 231
Du Bonheur. 243
De l'Origine des Fables. 270
Discours de M. de Fontenelle prononcé à l'Academie Françoise le 5 Mai 1691, jour de sa Reception à ladite Academie. 297
Lettre de M. de Fontenelle écrite à Sa Majeste Czarienne le 27 Decembre 1719. 304
Réponse de M. de Fontenelle à la Lettre du Czar. 306
Compliment fait au Roi sur son Sacre, par

M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie Françoiſe, le 9 Novembre 1722. 308

Compliment fait au Roi le 16 Decembre 1722, ſur la mort de Madame, par M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie Françoiſe. 310

Compliment fait le 16 Decembre 1722 à S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, ſur la mort de Madame, par M. de Fontenelle alors Directeur de l'Academie. 312

Reponſe de M. de Fontenelle, alors Directeur de l'Academie Françoiſe, au Diſcours que S. E. M. le Cardinal du Bois, premier Miniſtre, fit à cette Academie le 3 Decembre 1722, lorſqu'il y fut reçû. 314

Réponſe de M. de Fontenelle à M. Nericault Deſtouches, lorſqu'il fut reçû à l'Academie Françoiſe le 25 Août 1723. 326

Reponſe de M. de Fontenelle Doyen de l'Academie Françoiſe & alors Directeur, au Diſcours de M. de Chalamont de la Viſclede, Secretaire perpetuel, & l'un des Deputés de l'Academie de Marſeille, à la Reception de Meſſieurs les Deputés de cette Academie, au ſujet de ſon Adoption

par l'Academie Françoiſe, le 19 Septembre 1726. 333
Reponſe de M. de Fontenelle Doyen de l'Academie Françoiſe & alors Directeur, à M. Mirabaud, lorſqu'il y fut reçû le 28 Septembre 1726. 341
Réponſe de M. de Fontenelle à M. l'Evêque de Luçon, lorſqu'il fut reçû à l'Academie Françoiſe le 6 Mars 1732. 348
Lettre de M. de Fontenelle à Meſſieurs les Auteurs du Journal des Sçavans. 366
Diſcours prononcé par M. de Fontenelle, Doyen & Directeur de l'Academie Françoiſe, à l'ouverture de l'Aſſemblée publique du 25 Août 1741. 379

Fin de la Table.

Cleaned & Oiled

October 1976